LE LIVRE NATIONAL

Paraît un Samedi sur deux
(tous les 14 jours)

2 fr. 75

Jules MARY

La Maison du Mystère

EDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau - PARIS (XIVe)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamaisondumyste00mary

BDN - 1959

PQ
2347
.M68
M9
1910
ZOLA
SMRS

JULES MARY

LA MAISON DU MYSTÈRE

ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, PARIS (XIV•)

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

LA MAISON DU MYSTÈRE

I

AMOUR, SOURCE DE TOUTES LES JOIES

C'était dimanche.

Les ateliers des Basses-Bruyères étaient fermés, les métiers à tisser se reposaient.

Un doux soleil de mai inondait la forêt. Le vent léger, qui faisait frissonner les cimes des beaux hêtres, en se coulant comme une caresse jusqu'au sol, effleurait les bourgeons tendres éclos du matin et les champs de muguet des sous-bois. Il dispersait et mélangeait les âcres senteurs et les parfums délicats en une haleine de printemps grisante et fraîche.

Julien Villandrit hésita s'il ferait atteler, ou s'il enfourcherait sa moto, ou si, plus simplement, par les avenues, il s'en irait à pied à la Volière, un cottage anglais planté à l'orée de la forêt de Compiègne.

Il se décida pour la marche, prit sa canne et partit.

La fabrique est située sur l'Oise, entre la Croix-Saint-Ouen et Saint-Sauveur, et la Volière étant près de la Fontaine-Saint-Jean, la course n'était pas longue.

Peut-être désirait-il l'allonger, car, après avoir traversé la route du Pont-la-Reine et celle de Paris, au lieu de continuer tout droit, il prit par les routins du Soupiseau, pensivement, s'arrêtant et se parlant à voix haute comme pour mieux s'entendre et mieux se convaincre.

Il y avait bien longtemps qu'il le faisait ce chemin — et l'hiver, et le printemps, et l'été. — Là-bas, dans les fleurs du cottage, il avait vu grandir une enfant, jolie, qui venait d'avoir dix-neuf ans, dont les yeux avaient la couleur de l'acajou clair et dont la chevelure avait la couleur des yeux.

Et l'oiseau de cette volière le troublait infiniment. Il l'aimait, dans un élan de passion douloureuse, car, malgré leur intimité, la fréquence de leurs relations, rien entre eux n'avait été dit, et, en ce dimanche, Julien Villandrit partait, résolu à savoir s'il était aimé, si, chez Régine comme chez lui, l'amitié enfantine s'était changée en tendresse ardente, ou si l'oiseau prendrait peur tout à coup, en fuyant à tire-d'aile.

Il n'avait confié cet amour qu'à lui-même... et encore !... Personne ne le devinait et, à présent, après avoir hésité depuis des semaines, par crainte du malheur, voilà qu'il se décidait, en hâte, à se prononcer en se disant avec un effroi qui le mettait tout à l'envers :

« Pourvu que je n'arrive pas trop tard et qu'un autre ne m'ait pas précédé !... »

Les Basses-Bruyères connurent longtemps la prospérité. Malgré la concurrence anglaise et allemande, la fabrique, en ces années de 1900 à 1906, avait, comme on dit, tenu le coup. La lutte, toutefois, devenait difficile contre des rivaux étrangers qui y apportaient leur audace doublée de leur ingéniosité. A la mort du père Villandrit, il eût fallu aux ateliers un esprit vigilant et une main ferme pour assurer pleinement les destinées de la fabrique. Ce fut vers 1900 que Julien s'était trouvé le seul maître de la maison. Sa mère était morte. Il avait vingt-cinq ans. Son bagage scientifique était sérieux. Les métiers continuèrent donc à produire et, sans progresser ni péricliter, la situation resta stationnaire.

Julien était un esprit rêveur, chercheur de merveilleux, négligent de la réalité des choses pour se perdre volontiers en imaginations qui, servies par une grande fortune, eussent amené sans doute de magnifiques résultats, mais qui, réduites à des tenta-

tives restreintes, faute d'argent, s'arrêtaient sans cesse à mi-chemin et n'apportaient que des déconvenues irritantes.

C'était un beau et sympathique garçon, brun, rasé à l'américaine, — mode adoptée par lui après un voyage d'étude aux Etats-Unis, — familier avec tous les sports, franc, simple et gai.

Les industriels de la vallée de l'Oise disaient de lui :

— Un bon type... mais il n'est pas très fort... Inventeur de filets à prendre le vent !...

Pas comme ils l'entendaient, peut-être. Mais depuis quand la vie n'offre-t-elle plus ces drames foudroyants où se manifestent les hautes vertus qui se fussent atrophiées sous le terre à terre monotone du train quotidien ?

Dans un creux du vallon apparut la Volière, enguirlandée de vignes sauvages, de lierre et de chèvrefeuilles à ce point qu'elle ressemblait à une masse de sombre verdure au milieu des massifs où éclosaient les premières fleurs du printemps et parmi les bouquets de neige rose des pommiers et des poiriers. Toutes les fenêtres étaient ouvertes sur le soleil. Julien ne s'avançait plus qu'en hésitant. Au fur et à mesure que se rapprochait le moment décisif, ses anciennes craintes se ruaient vers son cœur et il eût fui s'il n'avait entendu, là-bas, près du bassin, les cris habituels des joueurs de tennis... « Ready... Play... » et une voix sonore et douce, pleine d'entrain : « Out... avantage... détruit... », une voix qu'il connaissait bien, celle de Régine, dont la silhouette rapide se tordait, se baissait, s'allongeait, en une souplesse féline pour relancer les balles à des partenaires qu'il ne voyait pas.

Régine l'aperçut, fit des signaux avec sa raquette, les bras en l'air et cria :

— Une partie, Julien ? On t'attend !...

Il fila droit vers le tennis. Elle accourut. Leurs mains se réunirent. La figure fine et longue de la jeune fille s'éclairait de deux yeux sur le brun pâle desquels un caprice de la nature avait semé de petits points noirs. Rosée par l'animation du jeu, vêtue de toile blanche, elle paraissait vigoureuse et le carac-

tère principal de ses traits, de sa bouche fortement dessinée, de son front, de son regard, c'était un assemblage de douceur et d'énergie.

Elle demanda, inquiète vaguement, devant son attitude :

— Qu'est-ce que tu as ? Un malheur ?

— Mais non, mais non, se défendit Julien.

— Rien ?

— Absolument rien...

— Ah ! bien, fit-elle... A ton air, j'aurais cru... Mais en ce cas, veux-tu me faire le plaisir de rire un peu ?

Il obéit, gêné.

— Mieux que cela !

Il s'efforça.

Il riait faux.

— Il y a quelque chose, murmura-t-elle, plongeant dans le regard de son compagnon d'enfance son regard droit devenu sérieux.

Elle jeta sa raquette, cria aux joueurs :

— Une minute... je reviens...

Et, son bras sous celui du jeune homme :

— Dis-moi ce qui se passe et pourquoi tu es triste...

— Je désire parler à ton père et à ta mère.

— Maman est dans la galerie vitrée, où elle travaille à ses interminables dentelles au fuseau... Papa a fait rouler son fauteuil auprès d'elle, et nous attendons, cet après-midi, notre ami Marjory, comme tous les jours.

Emportée malgré tout par un besoin de le taquiner :

— As-tu besoin que je te présente, noble étranger ?

— Ne te moque pas... Il me faut tout mon courage... J'ai quelque chose de grave sur le cœur, dont j'ai résolu de te faire la confidence... Alors, ne me regarde plus... Oui... je préfère... Ce sera plus facile pour moi de parler...

Ils se dirigeaient vers le cottage. Comme le vent soufflait plus fort, il neigeait sur eux des pétales blancs et des pétales roses des fleurs de pommiers.

— Des choses graves, mon Julien ?

— Dont dépend ma vie...

Il allait continuer. Elle l'arrêta d'un geste, en quittant son bras.

Puis elle le considéra longuement... longuement... et l'animation de son visage avait disparu, pour faire place à ne je ne sais quelle interrogation mystérieuse.

— Si tu me regardes, Régine, je n'oserai plus...

Très bas, un peu tremblante, elle murmurait :

— Tais-toi... Julien... Tu as des choses à me dire... Ne les dis pas encore... Non, non, pas encore, car... je sais maintenant pourquoi tu es venu... Non, tais-toi, tais-toi... je voudrais me recueillir... J'ai toujours eu peur des joies trop brusques... elles ne donnent pas le temps d'être heureuse...

— Mais tu ne sais pas... Tu ne peux pas savoir !... Mon Dieu !...

Il fut ébloui par les larges yeux lumineux chargés de tendresse au fond desquels luisait bien encore un peu de malice, mais si douce, si douce...

Elle joignait les mains en un geste adorable de reproche.

— Il croit donc que je suis aveugle ! Comme si je n'avais pas deviné depuis longtemps qu'il m'aime !

— Régine !

— Parle, maintenant, dit-elle, je t'en prie, parle ! Je suis prête à t'entendre et tout mon cœur t'écoute !

L'émotion de son bonheur le fit balbutier :

— Régine, je ne t'aime plus comme autrefois...

— Julien, ce n'est plus comme autrefois que je t'aime... redit-elle très bas, toute pâlie.

— Régine, ma Régine, je t'aime d'un amour ardent et je voudrais vivre près de toi et consacrer ma vie à ton bonheur...

Elle fermait les yeux et sa pâleur augmentait.

— Julien, mon Julien, depuis longtemps je t'aimais... Je t'attendais... J'étais sûre que tu viendrais...

— Tu seras ma femme.

— Oui, dit-elle dans un souffle, car je me suis gardée pour toi.

Ils se turent. Qu'auraient-ils pu se dire encore ? Ils marchaient penchés l'un vers l'autre et si étroite-

ment unis qu'ils semblaient vouloir crier au monde : « Nous ne nous séparerons plus. »

— Entre au salon, dit-il, je t'y rejoindrai... après... après que ton père et ta mère m'auront répondu.

— Il y a une chose que tu ne leur apprendras pas, c'est que je t'aime !

Elle se sauva sur ce mot.

Dans la galerie vitrée, Mme de Bettigny, après avoir tendu la main à Julien, se remit à triturer ses fuseaux d'un doigt léger. Elle avait quarante-cinq ans et offrait les restes d'une beauté qui avait été célèbre. Les infirmités de son mari l'avaient obligée à quitter le monde et elle était venue se réfugier au cottage où elle menait une existence modeste et retirée, la retraite du général étant toute la fortune du ménage.

— Madame, dit Julien, vous m'avez toujours accueilli comme un fils et vous m'avez permis de vivre auprès de Régine en camarade...

Mme de Bettigny leva la tête, attentive, oubliant ses fuseaux.

— Aujourd'hui, poursuivit le jeune homme, je dois vous faire connaître les vrais sentiments que j'éprouve et qui, je viens de l'apprendre avec une allégresse infinie, sont partagés... J'aime Régine, passionnément... Elle m'aime... Alors, voulez-vous me la donner ?

— Voilà qui est imprévu, quoi qu'on dise... Mais nous te connaissons trop pour ne pas être certains que tu feras un excellent mari... Embrasse-moi !

Le général, qui somnolait, s'éveilla et sourit :

— Je n'ai rien entendu, mais je devine... Embrasse-moi également, fiston...

— Ainsi, vous voulez bien tous les deux ?... Alors, vous permettez que j'aille retrouver Régine ?...

— Oui, rends-toi libre... et va la rejoindre...

Il courut au salon. Il était ivre. Il avait rêvé de tant d'obstacles et voilà que l'événement s'accomplissait avec une simplicité extraordinaire !

En le voyant, les traits décomposés, Régine jeta un cri :

— Ils ont refusé !

— Pas du tout. C'est décidé. Tu seras ma femme. Et nous allons vivre l'un auprès de l'autre. Et je t'aurai à moi... et je suis si heureux, si heureux, que j'ai envie de pleurer...

Il la prit dans ses bras, l'attira contre lui... Les larmes coulèrent... On eût dit qu'un grand malheur les atteignait... Et c'était peut-être vrai !... Après quoi, les larmes séchèrent dans la gaieté resplendissante de leurs yeux... et leurs lèvres se joignirent...

Ils avaient laissé ouverte la porte du salon.

Quelqu'un s'y arrêta tout à coup.

C'était un homme d'une carrure puissante, à la lourde face, au regard vif et intelligent, Marjory l'ancien banquier. Il avait été à Paris l'ami et le familier des Bettigny, et, lorsque la maladie avait obligé le général et sa femme à s'exiler à la Volière, il avait acheté un château, le Pré-Noir, non loin du cottage. Là, il vivait l'été et l'hiver. Bien qu'il fût riche et dans la force de l'âge, il avait paru dire adieu à Paris et à toutes ses relations mondaines. Il était veuf et sans enfant.

— Neurasthénie ! disait-on... Besoin de solitude...

Ce besoin ne s'étendait pas à la Volière, car il y passait toutes ses journées...

Marjory se recula pour n'être pas vu et il écouta.

C'étaient des murmures confus. C'étaient deux enfants qui s'aimaient d'un grand amour et se le redisaient. C'étaient aussi des silences qui interrompaient les paroles. Mais ces silences étaient des baisers.

Alors, cet homme ressentit une douleur intense, se crispa sous une torture de jalousie et d'effroi. Il eut une exclamation singulière :

« Déjà ! Déjà ! »

Quand il se montra, dans l'encadrement de la porte, les amoureux l'aperçurent et Régine, le visage émerveillé, dit simplement :

— Mon fiancé, depuis une demi-heure !

Marjory les contempla, interdit, les doigts s'ouvrant et se refermant sous des afflux nerveux. Un trouble intense passa comme un voile sur la clarté de ses yeux.

Il trouva enfin la force de s'exprimer, et sa voix suppliante s'étouffait dans une émotion dont il n'était pas le maître :

— Vais-je vous perdre, Régine ? Ou bien, à votre foyer nouveau voudrez-vous bien recevoir le vieil ami de votre père et de votre mère... le vieil ami qui vous aime ?

— Rien ne sera changé, n'est-ce pas, Julien ?... Sinon qu'il y aura une famille de plus pour vous accueillir...

Marjory s'éloigna, la démarche trébuchante... Il s'arrêta deux fois pour passer sur son front une main qu'il retirait humide, sa figure était fatiguée et meurtrie.

II

... ET SOURCE DE TOUTES LES HAINES

Et de la fabrique des Basses-Bruyères, en ce même après-midi de dimanche, un autre homme était sorti, à pied, qui, de même que Julien, avait pris, par la forêt bruyante de chansons d'oiseaux, la route de la Volière. Il avait l'âge de Villandrit, plus petit, maigre et le visage osseux, barré par une légère moustache brune. Deux ans après la mort de son père, Julien s'était adjoint comme directeur et associé, Henri Corradin, qui avait été son camarade de classe au lycée Condorcet et qu'il avait retrouvé plus tard à l'École centrale. Ils se connaissaient, du reste, depuis toujours, car les parents de Corradin habitaient Compiègne et les vacances n'apportaient guère d'interruption dans leur amitié. Henri passait la moitié de son temps aux Basses-Bruyères.

A deux pas de la fabrique s'élevait la maison d'habitation, vaste et carrée, des Villandrit, et, un peu plus loin, un joli châlet avait été construit par Julien pour y recevoir l'ami qui allait être le compagnon de ses travaux, l'associé de ses efforts.

Ainsi que Julien, Corradin traversa la route du Pont-de-la-Reine, celle de Paris et, d'un pas rapide, s'avança par les étroits sentiers sinueux de la futaie.

Et il semblait être, lui aussi, comme son ami, poursuivi par les mêmes craintes, car, de temps en temps, il se parlait à haute voix, et ceci encore pareil à Villandrit qui, quelques heures auparavant, dans ces parages, avait paru vivre la même anxiété... C'est qu'en effet la même pensée les conduisait tous les deux et la même émotion faisait battre leur cœur ; c'est qu'en effet tous deux, le secret bien gardé, s'avançaient vers la même image, admirée souvent et qui troublait leur sommeil... celle de Régine qu'ils aimaient... Alors qu'ils vivaient l'un près de l'autre, ils ne s'étaient hasardés à aucune confidence... Leurs espoirs, leurs effrois, les mille choses auxquelles se raccrochent les amoureux, qui les enchantent, ou qui les désespèrent, ils les avaient soigneusement enfermés derrière une triple porte d'airain.

Souvent, Corradin accompagnait Villandrit chez le général, et c'était ainsi qu'il avait rencontré Régine et que l'amour était venu.

Et l'amour, ensuite, s'était nourri de ses rêves. A l'amitié de Régine, à ses prévenances, à tout ce qui n'était pas une marque indifférente, il avait donné une autre cause. Peu à peu, il avait cru, chez elle, à de la tendresse, sans se douter qu'elle laissait retomber sur l'ami de Julien une sympathie prise sur la somme d'affection qu'elle avait pour son compagnon de ses jeunes années.

En cette journée de printemps, il s'était décidé.

Huit jours auparavant, en revenant du tennis, comme ils s'étaient querellés sur une balle indécise, se trouvant seul avec elle, il lui avait dit :

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Bien sûr que non.

— Je n'ai rien perdu de votre affection ?

— Je vous aime beaucoup.

Est-ce que cela n'était pas gros d'espérances pour l'homme qui, dans tous les détails, les paroles, les attitudes, les regards, et même dans les silences, cherchait la substance de ses illusions ?

Il marchait si absorbé sous la voûte des arbres, où se parsemait la pluie des tendres feuilles nouvelles, qu'il ne remarqua point, au bout de l'allée, la

silhouette d'un homme venant droit sur lui. La silhouette se rapprocha... Corradin ne voyait ni n'entendait... Les deux hommes faillirent se toucher, car si l'un des deux était absorbé dans son rêve, l'autre était dans son ivresse...

— Julien !

— Henri !

Et, reconnaissant leur distraction, ils se mirent à rire.

— D'où viens-tu ?

— De la Volière... Et toi, où vas-tu ?

Corradin allait répondre : « A la Volière... ». Il se retint. A quel sentiment, crainte ou prudence, obéissait-il ? Il n'eut pas le temps d'y penser. Et, mentant :

— A Saint-Sauveur, où j'ai quelques courses... Après quoi je rentrerai...

— Je reste deux minutes avec toi...

Julien semblait agité, fiévreux, les yeux brillants...

Et, s'en allant l'un près de l'autre, dans les herbes du sentier :

— Si tu savais... je suis heureux, si heureux, que je ne peux plus garder ma joie pour moi tout seul... Et toi, mon compagnon et mon ami, n'es-tu pas celui à qui je dois avant tous les autres en faire la confidence ?...

Le cœur de Corradin se serra ; sans rien deviner, il vit venir le malheur... pour lui... Et il se dit que ce malheur allait naître... du bonheur de l'autre...

Il n'osa l'interroger... et regarda vaguement vers le sous-bois où, sur la mousse et les feuilles pourries, sautillaient des éclats de soleil, déplacés par le vent. Tout un champ s'ouvrait à ses terreurs, car des souvenirs, des faits auxquels il ne s'était jamais arrêté jaillissaient de l'ombre... Heureux ? Pourquoi ? Qu'était-il advenu ?... Et Julien revenait du cottage... Heureux ? Quelle bonne nouvelle en rapportait-il donc ? Est-ce que ?... Mais non, entre Régine et Julien, il n'avait rien surpris, rien qui lui donnât des soupçons... Ils étaient bons amis depuis l'enfance, mais comme il y avait loin de là jusqu'à l'amour !... Et puis, si Julien avait aimé, il se serait confié à Cor-

radin ! Et Corradin ne réfléchissait pas qu'il aimait et qu'il avait caché son amour !...

Il murmura, la voix un peu enrouée soudainement :

— Qu'arrive-t-il donc, vieux, qui te mette ainsi hors de toi ?

— Il m'arrive ce qui sera, à coup sûr, la plus grande félicité de ma vie... J'aime et je suis aimé... Et j'avais si grand'peur, mon Dieu, qu'elle continuât de ne voir en moi que le camarade avec lequel elle était familière !... Je n'osais rien lui dire... Oh ! ce supplice !... Et c'est elle, ami, c'est elle qui m'a compris... et qui, tout à coup, ah ! ces paroles exquises dont je me souviendrai jusqu'à ma mort... « Je serai ta femme... et je me gardais pour toi ! »

Julien ne vit pas le déchirement de ce visage, l'affreux désespoir... Il n'entendit pas le profond soupir, rauque, pareil au râle d'un être blessé à mort...

Et le grondement farouche de toute une haine éveillée, dans la voix qui demandait :

— Sans doute, tu veux parler de Régine ?...

Ils étaient à un carrefour de trois avenues. Là, il y avait un banc. Corradin s'y laissa tomber, anéanti... et parce qu'il avait la crainte de se trahir, il cacha un instant sa figure dans ses mains jointes, palpitantes...

Villandrit n'y prenait pas garde, ne voyant rien de ce qui n'était pas lui-même...

Avec une cruauté inconsciente, dont l'autre était torturé, il fit l'histoire de son amour, longtemps endormi et qui, tout à coup, s'était éveillé, en éclatant comme un incendie... et l'histoire aussi de ses hésitations... et l'histoire surtout de sa terreur lorsqu'il s'imaginait que la jeune fille ne ressentait pour lui que de l'affection banale.

Il parlait... il parlait... Détails sur détails... souvenirs sur souvenirs... dans lesquels, à présent, il distinguait les preuves de l'ardent amour de Régine.

Et, sous les coups de couteau, le cœur de Corradin répandait tout son sang.

Comment put-il cacher son désespoir ? Ou plutôt il ne le cacha point. Il ne l'aurait pu. Mais Julien était aveugle. Julien ne regardait qu'en dedans.

Et quand il quitta son ami, s'en allant par les petits sentiers comme s'il était accablé par sa joie trop complète, Corradin baissa le front, plus bas, plus bas, plié sur ce banc solitaire où il pouvait maintenant s'abandonner à ses sanglots.

Lorsqu'il se souleva, lorsqu'il essuya ses yeux, ce fut, d'abord, pour regarder au loin dans la sente où Villandrit s'était éloigné, comme s'il avait voulu y apercevoir encore la silhouette de l'homme — son ami — qui était maintenant celui qu'il haïssait le plus au monde.

Alors, ses poings tendus se serrèrent... les yeux exprimant leur rage muette...

Rien... pas une parole, aucune menace ne sortit de ses lèvres pâles et contractées. A quoi bon ?

Tout ce qui était « lui » exprimait en cette minute quelque chose d'implacable.

« J'irai quand même jusqu'à la Volière, murmura-t-il, je vais tâcher de la revoir. »

Au moment où il se mettait en route, il entendit une voix forte qui, dans la verdure, déclamait des vers. En même temps, un homme surgissait des buissons, s'approchait de lui et le saluait en souriant d'un :

— Bonjour, monsieur Henri...

Il avait l'air d'un patriarche avec sa longue barbe où ne filaient pas encore de poils gris. Une bouche goguenarde. Des petits yeux en vrille. Vêtu de velours. Délabré et propre à la fois. L'air déluré et un peu camelot...

Il s'appelait Rudeberg. Ancien clerc de notaire de Paris, condamné à cinq ans de prison pour barbotage dans la caisse de son patron, il avait fait, son temps terminé, tous les métiers. Les portes, partout, lui étaient fermées. Le passé était trop lourd pour inspirer confiance. Et, d'aventure en aventure, de hasard en hasard, il s'était échoué dans la forêt où les gardes de l'Etat l'occupaient à l'année, dans leurs exploitations. Les bûcherons l'appelaient : « Fils-de-Famille », à cause d'un certain ton qui lui restait de son ancienne existence. Et, un peu maniaque avec cela, connu dans toute la vallée où, dès qu'il appa-

raissait, on lui criait en riant, pour flatter sa marotte :

— Fils-de-Famille, récite-nous des vers !

Et il s'exécutait, déclamant la *Conscience*, toujours et toujours, car c'était tout ce qu'il savait de Victor Hugo. Rencontre singulière que ces épouvantes de Caïn sur les lèvres d'un vagabond dont l'âme n'était pas exempte de remords.

Rudeberg, Villandrit, Corradin...

Le destin venait de faire passer, en ces quelques minutes, dans l'ombre parfumée de ce coin de la forêt, trois hommes sur lesquels allait s'abattre un drame formidable et qui allaient être liés par des chaînes sanglantes.

Rudeberg exhiba une série de cartes postales représentant des paysages de la vallée :

— C'est des vues que j'ai prises au Vieux-Moulin et aux ruines de Champlieu.

— Je te les ai achetées dix fois déjà ! dit Corradin, brutal. Laisse-moi, je te prie !

Car Rudeberg, les dimanches et jours de fêtes, s'amusait à faire de la photographie. Il vendait facilement ses cartes aux promeneurs, aux touristes ou aux Parisiens qui venaient villégiaturer aux environs.

Fils-de-Famille n'insista pas. Il reprit le chemin de sa cabane qui s'élevait en bordure, sur la route de Champlieu.

Et sa forte voix, vers les voûtes des arbres, clamait :

Caïn, ne dormant pas, songeait aux pieds des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement...

Corradin s'en allait vers la Volière. Il ne marchait pas depuis cinq minutes qu'il s'arrêtait... Là-bas, sous la futaie des hêtres, un fantôme blanc s'avançait... et son cœur bondit en reconnaissant Régine... Régine avait besoin d'être seule, dans le silence et la paix profonde de la forêt. Elle avait besoin de solitude pour se recueillir, savourer sa joie secrète, loin de toutes paroles et loin de tous regards. Elle s'en

venait en souriant à son rêve intérieur. Et lorsque tout à coup Corradin se dressa devant elle, un cri lui échappa. Mais aussitôt un éclat de rire et la main se tendait vers l'homme.

— Je ne vous avais pas vu... Excusez-moi... Vous m'avez fait une frayeur...

— C'est à moi de m'excuser... mademoiselle... et je suis heureux de vous rencontrer car, tout à l'heure, Julien m'a pris comme confident... et je sais...

Il ne put poursuivre. Sa gorge se serra. Il étouffait.

— Oui, dit-elle en riant... N'est-ce pas ? C'est la foudre !...

— Vous êtes heureuse ?

Très bas, sans fausse honte, créature de franchise :

— Infiniment heureuse... dit-elle, les yeux alanguis et en extase.

Ses deux petites mains frêles eussent fouillé et pétri le cœur de Corradin qu'elles ne lui auraient pas fait plus de mal. Il ravala sa souffrance. Et, avec un si prodigieux effort qu'elle ne vit qu'un sourire sur ce visage, et rien qu'un compliment de galanterie dans ses paroles, il dit :

— Cette nouvelle va désespérer tous ceux qui vous aimaient, mademoiselle...

Puis ce fut le silence.

Dans ce silence qu'augmentait la paix du soir tombant sur les arbres où les oiseaux cherchaient leur place pour dormir, l'homme sentait naître en lui, sous la poussée de la haine et de l'amour, un désir monstrueux...

Quelle plus belle heure pour se venger ?

Et quel cadre magnifique à l'acte de violence brutale dont l'idée surgissait dans la folie de son cerveau désemparé ?

Et l'occasion, redoutable à force d'être propice, la retrouverait-il jamais ?

Est-ce que tout ne lui montrait pas le crime facile ? La solitude, la nuit, les bois qui étoufferaient les appels et les pleurs ?

Et le secret gardé ! Car cette fille se tairait, par

épouvante... parce qu'il y aurait, si elle parlait, du sang répandu...

Et alors, bientôt, en ce jour de supplice où s'accomplirait le mariage, quand il les verrait tous les deux, Régine et Julien, elle toute pâle dans ses blancs voiles, lui éclatant de bonheur, quelle joie diabolique pour Corradin au souvenir de l'attentat ! Quelle joie d'ignoble triomphe il se promettait, dans le honteux et formidable mystère qui, pour toujours, indissolublement l'unirait à sa victime ?

Déjà, il s'avance vers elle, déjà il la frôle, préparant l'irrésistible attaque, déjà ses yeux se troublent et deviennent cruels, et sa respiration s'échappe comme une plainte... Déjà elle s'étonne... peut-être va-t-elle comprendre, lorsque le silence d'autour d'eux s'anime, et, dans la nuit des arbres, une voix sonore, un peu rude, envoie vers les cimes :

Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »

Et le mâle se recule, s'effondre, éperdu, son crime impossible...

Et ce sera longtemps, longtemps après, que Régine se souviendra de cette minute vécue, et qu'elle trouvera pour ces yeux l'interprétation de leur convoitise, et qu'elle devinera pourquoi ces mains tendues tremblaient d'un assouvissement prochain, et pourquoi la plainte de ces lèvres, avides de son corps...

III

VERS LA CATASTROPHE

Quelques années s'écoulent.

La Volière, maintenant, est déserte. Le général est mort. Mme de Bettigny n'est plus.

Aux Basses-Bruyères, il y avait une petite reine — Christiane — qui avait les yeux, les cheveux et le fin visage délicat de sa mère. C'était elle qui animait de cris, de rires, d'ordres, de prières et parfois de larmes vite écloses, vite éteintes, la grande maison, les jardins et le bois touffu qui, partant de la rive de l'Oise, mélangeait ses frondaisons à celles de la forêt.

La fabrique a traversé de mauvais jours.

Deux fois, depuis le mariage, les ateliers furent près de sombrer.

Mais un génie bienfaisant veillait sur leurs destinées et apporta le salut.

La première fois, la faillite de la banque Leverdier l'atteignit si rudement que la fabrique, ébranlée, s'écroulait. Pour la paye de quinzaine, Julien avait raclé le fond des tiroirs, vendu les bijoux de famille de Régine, fait argent de tout. Des traites, dont on refusait le renouvellement, allaient être présentées et la caisse était vide. Il avait, en vain, battu le rappel des amis, des usuriers, des banques véreuses. Il

n'obtenait plus de crédit et il s'agissait de trois cent mille francs.

Et soudain le ciel s'éclaircit. Les nuages se dispersent.

Marjory était venu trouver Villandrit et, simplement :

— En souvenir de mes vieux amis, je ne veux pas que Régine soit dans la peine...

Il avait ouvert sa bourse toute grande.

Julien accepta et signa les papiers où il reconnaissait la créance. L'ancien banquier, en regardant courir la plume, avait eu un singulier sourire...

Rentré au Pré-Noir, il brûla cette reconnaissance. Du même coup, détruisant la dette...

C'est ainsi qu'il avait fait son entrée aux Basses-Bruyères, et Régine, émue, s'était contentée de lui dire :

— Vous retrouverez auprès de nous les affections que vous avez perdues.

D'abord, ses visites furent rares, hésitantes, on eût presque dit peureuses.

On le vit rôder souvent aux alentours, avec des airs de se cacher : en toute évidence ce n'était ni Villandrit, ni Corradin qu'il cherchait ainsi... Donc, ce ne pouvait être que Régine et, lorsqu'il réussissait à l'apercevoir, il la suivait d'un regard ardent.

Rudeberg, d'autres, l'avaient surpris ainsi.

Une seconde fois, la fabrique fut en danger. Le caissier venait de disparaître en emportant deux cent mille francs. Et pas de crédit dans les banques. Il y eut alors, aux Basses-Bruyères, des journées de profond désarroi.

Puis, alors que tout semblait perdu, un rayon de soleil dans cet abîme.

Le caissier, pris de remords, écrivait à Villandrit et renvoyait la totalité de la somme.

De nouveau, le salut. Deux mois se passèrent.

Et voici que les journaux annoncent l'arrestation, à Versailles, chez une maîtresse, de l'employé infidèle, encore nanti de cent cinquante mille francs...

D'où venaient donc les autres ? Quelle main charitable et prodigue ?...

— Vous, n'est-ce pas, mon ami ? disait Julien à Marjory en le pressant de répondre.

Le pauvre homme, confus, essaya de mentir, balbutia et finit par avouer...

Corradin, le même jour, murmurait à l'oreille de son ami :

— Tout cela te paraît-il naturel ?

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien... je t'assure... absolument rien !

Car s'il y avait un génie bienfaisant pour veiller sur les Basses-Bruyères, un autre génie, celui de la jalousie et de la haine, ne s'endormait pas, lui non plus.

Quelle somme de fiel et de rage s'était amassée dans ce cœur ? Tout de suite, après l'entrée de Régine à la maison, Corradin avait voulu fuir... Assister à ce gentil bonheur de deux êtres qui s'adoraient, être le témoin de ces tendresses, entendre ces baisers tout au long du jour, et deviner les autres caresses, tout au long des nuits, c'était au-dessus des forces humaines. Et, pourtant, il resta, puisant à ces spectacles des ferments empoisonnés qui s'ajoutaient à ses souvenirs, à ses regrets, à tout le venin de ses rancœurs... Il attendait... Il ne savait pas ce qu'il attendait... Mais il était impossible que la vie ne lui réservât point quelque terrible revanche... Et quelle qu'elle fût, il la prendrait... En patientant, il faisait son devoir à la fabrique où Villandrit lui avait confié particulièrement la recherche des dessins et des coloris dans les étoffes de fantaisie. Jamais deux associés ne travaillèrent avec plus d'amitié, dans une union plus complète. Et jamais non plus dissimulation ne fut autant que celle-là prodigieuse. Elle ne se démentit pas. Elle ne se trahit pas. Il n'eut jamais d'imprudence. Ni dans ses paroles, ni dans ses gestes, ni dans un seul de ses regards... Julien et Régine l'entouraient d'affection et leur confiance était absolue.

Marjory, peu à peu, avait reporté là ses habitudes de la Volière.

Il ne se passait guère de jour sans qu'on le vît, arrivant le plus souvent à pied, car le Pré-Noir n'était pas très loin, et s'arrêtant dans sa promenade

pour reprendre haleine. Il s'essoufflait vite, et pour peu qu'il fît un effort, son cœur battait la chamade, jusqu'à la syncope et parfois l'étouffement. Cette puissante carrure, ces larges épaules, tout cet ensemble de vigueur cachait une faiblesse qui s'aggravait à chaque saison, une santé débile. Il le savait, du reste. Il le disait à Julien, à Régine. Il n'en avait pas pour longtemps. La mort de ceux qui habitaient la Volière avait paru le frapper lourdement, et depuis que le cottage était vide, cet homme s'affaissait pour ainsi dire sur lui-même, se courbait, comme s'il était rongé par quelque mal interne. Il refusait, du reste, de se soigner.

— Les médecins, c'est bon pour les maladies que tout le monde peut guérir. Quand s'offre une difficulté, les pauvres gens perdent la tête...

Lorsque Villandrit s'absentait, ce qui était fréquent, Marjory venait quand même, et il semblait que, ces jours-là, il fût plus gai. Sa large face rouge, si souvent mélancolique et pensive, s'animait, ses yeux s'allumaient comme s'ils s'avivaient aux flammes d'un foyer intérieur. Mais si Régine recevait des visites, Marjory n'entrait pas au salon. Il attendait que la jeune femme fût seule. Entre lui et elle, il ne voulait personne.

Corradin, depuis quelque temps, n'avait pas été sans remarquer ces étranges allures.

Ces regards, empreints d'une douceur extrême et presque de tendresse, ces timidités, ces tremblements, cette voix hésitante, ces tristesses ou ces joies subites, cette sorte d'humble soumission, cet esclavage même, devant Régine, rien de tout cela ne pouvait échapper à la haine attentive et perspicace. Corradin veillait et ne comprenait pas.

Il ne comprenait pas, mais que voulaient dire les attentions de cet homme, à qui la richesse pouvait permettre bien des fantaisies ? Et n'a-t-il pas son éloquence, le geste furtif d'une main qui ramasse une fleur tombée d'un corsage ou s'échappant d'un bouquet ? Ou qui dérobe, avec l'effroi d'un malfaiteur, quelque ruban oublié ?...Un gant perdu, dont on aspire le parfum et qu'on appuie sur ses lèvres ?

Et Corradin se dit un jour, ayant trouvé :

« Cet homme est amoureux de Régine ! Et cela explique tant de choses ! »

De celui-là, il ne fut pas jaloux. Il n'avait rien à craindre. Mais ce secret, ne pourrait-il pas s'en servir ? Confusément, il entrevoyait l'avenir... La clarté viendrait.

Le jour qu'il vit Marjory dérober le gant de la jeune femme, sur le banc d'une allée où elle s'était assise avec Christiane, Corradin, peu après, rencontra le voleur et lui dit :

— Il doit rôder un amoureux aux environs, car Mme Villandrit ne retrouve rien de ce qu'elle oublie... Avant-hier, un coupe-papier en nacre... Hier, un mouchoir... Aujourd'hui, un de ses gants... Vous, monsieur, qui, souvent vous promenez dans nos bois, vous n'avez aperçu aucun étranger suspect ?

Le gros homme avait manifesté la plus vive émotion. Son rouge visage était devenu gris de terre strié de filets sanguinolents.

Sa réponse ne fut qu'un balbutiement.

En même temps qu'il parlait, son regard suppliait :

« Ne me trahissez pas et, puisque vous m'avez deviné, gardez-moi le secret... Je ne fais rien de mal... Ma tendresse est silencieuse... Mon cœur est fermé d'une triple serrure qu'aucune main n'ouvrira jamais... Je trouve mon bonheur à aimer ainsi que j'aime... Laissez-moi finir dans cette douceur ma vie qui s'en va... »

Une fois, Marjory avait donné des instructions à Rudeberg, en lui tendant deux billets de banque. Longuement, il avait conversé avec le bûcheron.

— Rien de plus facile, avait répondu Fils-de-Famille... je vous aurai ça...

Et, un mois après, il remettait au Pré-Noir, à Marjory, toute une série de photographies représentant Régine, prise un peu partout, sans qu'elle s'en doutât : dans la forêt, seule, avec Christiane, à bicyclette, à cheval, ou dans les jardins des Basses-Bruyères, sur la terrasse, en ces attitudes pensives et comme recueillies qui lui étaient familières. Le bûcheron, en livrant son travail, avait ajouté :

— Ça n'a pas été commode, tous les jours... Il m'a fallu des ruses d'apache...

En lui glissant deux autres billets de banque, les mains de Marjory tremblaient de bonheur et il se hâta de congédier Fils-de-Famille pour rester seul avec son trésor...

D'autres faits se passaient autour desquels Corradin glana pour sa haine.

Le banquier s'autorisait maintenant de tous les prétextes : fêtes, anniversaires, paris, philippines, qu'il aimait à provoquer et qu'invariablement il perdait, pour apporter à Régine des cadeaux dont la richesse était telle qu'ils eussent été refusés si Marjory n'avait su entourer ces dons magnifiques de précautions délicates pour les faire accepter... A Régine, soit, disait-il, mais c'était en réalité à cause du souvenir qu'il gardait de ses amis de la Volière. Puis il prétendait ne rien acheter. Ces bijoux, ces pierres précieuses, ces perles parfaites, tout cela trainait chez lui dans des fonds de tiroirs. De tout temps, il les avait connus. Il s'était contenté d'en faire changer et moderniser les montures anciennes pour les mettre à la mode, et la dépense, en vérité, était peu de chose. Refuser eût été lui causer une grande peine. Ensuite, les deux sauvetages de la fabrique créaient des droits à sa générosité. Un refus devenait difficile. L'engrenage !... Peut-être Marjory avait-il manœuvré pour en arriver là... Peut-être, au contraire, avait-il agi en pleine illusion, sans arrière-pensée, tiré en avant par une affection impérieuse.

Or, un jour, seul à la fabrique, Corradin s'empara des bijoux. Il courut les faire estimer par un bijoutier de Compiègne et il s'en revint édifié...

Il y en avait pour près de deux cent mille francs.

Alors, il fut armé pour semer autour de lui le malheur.

Son attaque fut brutale. Depuis si longtemps il patientait !

Ce fut dans une soirée de juin, à la sortie des ateliers, Villandrit venait de quitter son bureau de la fabrique. Dehors, roulant une cigarette, Corradin le guettait :

— Julien !

Et, montrant la lourde silhouette épaisse de Marjory, qui suivait Régine, allant de massif en massif, par les allées fleuries des Basses-Bruyères, des fleurs dans les bras, il dit à voix basse — et le ton d'indifférence affectée cachait une joie atroce :

— Tu ne t'aperçois de rien ?

— Régine et notre bon vieil ami devisant côte à côte... Est-ce cela ?

— C'est tout !

— Que veux-tu de plus ?

— Tu es donc trois fois sourd et trois fois aveugle ?

— Henri... Qu'y a-t-il ?

— Je ne te répéterai pas ce qu'on dit, dans le pays, autour de nous... et que tu n'entends pas... Je te dirai seulement, pour te mettre en garde, ce que je sais, ce que j'ai vu... Et d'abord, ne connais-tu donc pas cet homme, dont la réputation cependant fut scandaleuse ? Dangereux par son cynisme et par sa fortune, estimant une femme comme on estime un cheval, d'une cruauté impitoyable. Il a vieilli, mais dans le vieil homme l'autre n'est pas mort. Et son vice prudent ne le rend pas moins à craindre qu'autrefois. Il rôdait à la Volière en quête de Régine. Tu lui as ouvert à deux battants les portes des Basses-Bruyères. Il aime ta femme... Il t'a sauvé deux fois, non pour toi mais pour elle... et cela lui a permis de vivre dans son intimité... Voici qu'il la pare de bijoux et l'on s'étonne... J'ai pu évaluer ses générosités dernières. Tu ne trouves pas étrange qu'elles se montent à deux cent mille francs ? Son amour se manifeste presque librement, comme s'il ne redoutait plus rien de toi... et ses regards passionnés ne se portent plus sur Régine sans trahir leur secret.

La main de Villandrit torturait le bras de Corradin.

Et Corradin continuait de répandre tout le venin amassé depuis des années.

— Je l'ai vu ramasser des objets appartenant à Régine et les cacher, non sans les avoir couverts de baisers... Et Rudeberg te dira — comme je le lui ai fait dire — que Marjory a payé très cher une collec-

tion d'instantanés de ta femme, qu'il conserve sans doute chez lui pieusement, ainsi qu'on fait des plus humbles choses, qui sont autant de précieux gages d'amour... Tout cela et tant d'autres histoires !...

Villandrit écoutait, la tête basse un peu pâlie, et se mordant les lèvres.

— Tu as bien fait de m'avertir... Merci. Voici Marjory qui nous a vus et vient de notre côté...Laisse-moi, je te prie...

— Pas de violences... prends garde !

— Es-tu fou ? dit Julien, étonné... Je plains ce pauvre homme, voilà tout !... Penses-tu, par hasard, que je soupçonne Régine ?

Il haussa les épaules et son regard exprima, dans un calme absolu, son admirable confiance dans celle qui l'aimait.

— Mon cher ami, dit Julien, en prenant le bras du banquier et en l'entraînant vers la maison, je voudrais vous entretenir d'un état de choses, en réalité peu grave, mais qui, s'il devait continuer, deviendrait douloureux pour nous tous et insupportable pour moi...

— Eh ! mon Dieu, dit Marjory, souriant, vous me faites peur. De quoi s'agit-il ?

— J'irai droit au but. Je n'oublierai jamais que la fabrique vous a dû d'être sauvée de la débâcle, mais comment vais-je me faire comprendre et vous exprimer, sans vous attrister, certaines appréhensions délicates, d'un ordre si particulier que...

Il s'interrompit pour saisir les mains de Marjory. Et, brusquement :

— Promettez-moi de me pardonner le chagrin que je vais vous faire ?

— Je vous le pardonne, mais pourquoi voulez-vous me causer du chagrin ? dit le banquier, dont la voix devint incertaine.

— Lorsque vous avez aidé la fabrique à se tirer d'embarras, vous avez déboursé...

— Une première fois trois cent mille francs...

— Et jamais, depuis lors, vous ne m'avez parlé de cette créance et ne m'en avez réclamé le remboursement... Pourquoi ?

— Pour deux excellentes raisons, mon cher garçon, — d'abord, parce que je n'ai pas besoin d'argent, et, en second lieu, — je connais admirablement l'état de vos affaires, — parce que, de votre côté, vous n'en avez pas... Et surtout, — acheva-t-il avec une sorte de timidité, — ne me considérez pas comme un créancier ordinaire...

— Voilà bien ce que je vous reproche.

— Vous pouvez me rembourser ?

— Non, et vous ne vous trompez pas sur la situation gênée de mes ateliers...

— Alors, que me reprochez-vous ?

— C'est ici la question délicate... L'intérêt que vous nous montrez a surpris bien des gens. On a tenté de l'expliquer et on n'a pas trouvé d'explication, si ce n'est qu'il s'agit entre vous et nous d'une affection telle que vous cherchez, en toute occasion, à nous en donner les preuves...

— Où est le mal ?

— En ces preuves mêmes.

— Précisez...

— Nous sommes, Régine et moi, très heureux de l'affection que vous nous témoignez, mais cette affection s'est manifestée, en ces derniers temps, de façon si directe et si imprévue que j'ai le droit de m'en alarmer...

— N'ai-je pas vu Régine tout enfant ? Ne l'ai-je pas vue grandir ? Ne connaissiez-vous pas, avant votre mariage, cette affection dont vous semblez vouloir vous plaindre aujourd'hui ? En quoi peut-elle vous surprendre ? Ai-je tort de trop aimer qui j'aime ?

— Peut-être, monsieur Marjory, fit Julien avec gravité. On s'est ému de certaines découvertes... Il m'a été rapporté certains récits de gants trouvés, gardés ainsi que des reliques, et Rudeberg a conté comment vous aviez désiré posséder par devers vous...

— Ah ! Rudeberg ?

— Et personne n'ignore plus...

Marjory, très ému, gardait les yeux baissés, comme pris en faute.

Il balbutia :

— Ce sont des enfantillages de vieil homme.

— Tout le monde ne les considère pas ainsi.

Ils étaient entrés.

Maintenant l'entretien se poursuivait dans le salon du rez-de-chaussée.

— Ces racontars pourraient aisément se changer en calomnies et salir l'innocence d'une jeune femme.

Marjory eut un geste violent de colère, mais aussi de souffrance.

— Pourquoi voyez-vous tout en mal ?

— Je vois ce qui est. Mais je ne savais pas encore, hier, ce qui était. Je le sais seulement d'aujourd'hui. Et croyez-vous que ces calomnies n'auraient pas de vraies raisons de se répandre si l'on apprenait autour de nous — et peut-être est-ce connu déjà — que votre générosité un peu imprudente s'est étendue jusqu'à offrir à Régine des cadeaux dont l'ensemble constitue une petite fortune ?...

— J'en éprouvais tant de joie, tant de joie...

— Et moi, je n'avais conçu aucun scrupule... A présent, nous devons prendre tous les deux une décision et je n'en vois pas d'autre que celle qui vous fera espacer vos visites aux Basses-Bruyères, jusqu'à ce que vous les cessiez tout à fait...

Marjory, resté debout, chancela.

Il s'appuya des deux mains sur le dossier d'un fauteuil :

— Vous... me... chassez ?...

— Non... Je vous expose certains faits qui sont pour nous un problème, et à ce problème je ne vois pas d'autre solution.

— Vous me chassez ! redisait-il avec accablement. Mais que croyez-vous ? Que soupçonnez-vous donc ? En un mot, que craignez-vous ?...

— Je ne veux pas que, partout où Régine se présente, un regard curieux, ou insolent, puisse l'atteindre... Je ne veux pas qu'autour d'elle s'élèvent des pensées mauvaises, ou seulement inquiétantes... Je veux que l'atmosphère dans laquelle se passe sa vie soit saine... et vous-même, mon vieil ami, ne le voudriez-vous pas comme moi ?

Villandrit sortit du salon, fut absent pendant quelques minutes.

Marjory ne parut point s'en apercevoir.

Il y avait, sur ses traits, l'expression d'un désespoir sans borne. De temps en temps, il appuyait ses deux poings sur ses yeux, sur ses tempes, l'air égaré.

« Que leur ai-je fait, pour m'attirer un si grand malheur ? »

Julien rentra, des écrins dans ses bras.

— Je les ferai reporter chez vous, dit-il... Vous voyez qu'il n'y manque rien...

— Comment expliquerez-vous à Régine ?

— L'explication est toute naturelle... Elle la comprendra.

— Comprendra-t-elle aussi pourquoi je m'abstiendrai de toute visite ? Et croyez-vous que cette enfant, qui toute sa vie eut l'habitude d'être gâtée et choyée par moi ne s'étonnera pas et même ne souffrira pas de ne plus me voir ?

— Il le faut, monsieur Marjory...

— Vous êtes le maître.

Il se souleva avec peine. Et Julien put se rendre compte de l'immense douleur de cet homme. Alors, il se ressouvint des allusions de Corradin à toute une existence de dérèglements, à cette réputation dans les rayons de laquelle Marjory vivait encore, même sur son déclin. Lui, dangereux ? Auprès d'une coquette ou d'une vicieuse, peut-être. Auprès de la candide et amoureuse Régine, de cette âme de droiture et de tendresse, quelle dérision ! Il eut presque pitié.

— Je n'en resterai pas moins l'ami de cette maison, quoi que vous fassiez, injustement, pour m'en éloigner et je veillerai sur elle, malgré vous, de loin, comme j'y veillais de près... Vos affaires traverseront prochainement une crise sérieuse... Elle s'annonce déjà... Je ne sais comment vous en pourrez sortir... Est-ce vrai ?

— Je tâcherai de me débrouiller...

— Vous avez beaucoup de qualités, pas celle-là.

Et Marjory haussa les épaules.

— Mon cher Julien, — laissez-moi continuer de vous traiter en ami, — je me suis trop préoccupé, surtout en ces derniers temps et sans vous prévenir, de

vos ateliers, et, d'autre part, j'ai vécu trop longtemps parmi des difficultés et dans des tempêtes pour ne pas voir clair dans celles qui vous attendent. Elles sont graves, ces difficultés, plus graves que vous ne l'imaginez. Vous avez des ennemis qui guettent votre défaillance, renseignés sur votre faiblesse, et qui, sans que vous en conceviez le moindre doute, vous poussent doucement vers l'abîme... Le jour où vous y tomberez, votre succession sera vite recueillie par celui d'entre eux que vous soupçonnez le moins et qui aura le plus ardemment travaillé à votre perte.

— Si vos paroles ne sont pas de vaines menaces... précisez... dites-moi son nom...

Marjory hésita. Son regard douloureux se posa longuement sur Villandrit, puis il dit avec amertume :

— A quoi bon ? Vous n'avez plus confiance en moi. Je vous laisse à vos propres forces... Débrouillez-vous seul, puisque vous le voulez... Débrouillez-vous contre les usuriers entre les mains desquels vous êtes tombé et des bandes de banquiers fripons auxquels, sans me consulter, vous avez eu recours... Débrouillez-vous pour votre fin de mois prochaine contre les créances, les traites, les billets de toute nature et les payements qui, de retard en retard, de report en report, vont arriver à leur échéance cette fois irrémissible... Débrouillez-vous, Julien, débrouillez-vous...

Il partit, lourdement !

Dans les allées du jardin, il rencontra de nouveau Régine qui achevait la cueillette de ses fleurs.

Villandrit le suivait des yeux.

Au fur et à mesure que Marjory se rapprochait de la jeune femme, sa démarche trahissait son émotion... Il fit tout à coup plusieurs pas précipités et vint s'écrouler comme une masse aux pieds de Régine.

Il se releva du reste presque aussitôt pendant qu'elle s'empressait auprès de lui, et, comme elle voulait appeler à son aide, Villandrit vit qu'il l'en empêchait.

Alors, en s'appuyant plus fortement sur sa canne, il voulut repartir.

Régine lui offrit son bras. Il refusa, d'un geste brusque, et s'éloigna.

Sa démarche se fit plus ferme, plus décidée. Son pas, sur la terre, se posait plus solide et sa carrure semblait avoir retrouvé toute sa puissante vigueur. Il ne se retourna pas vers la maison, ni vers Régine qui, pourtant, guettait ce regard d'adieu et fut longtemps à l'attendre...

Et Julien vit qu'elle était soucieuse.

Y avait-il entre eux un secret ?

Quel secret ?

Quand il fut sous bois, et certain qu'on ne pouvait plus l'apercevoir, alors seulement Marjory s'arrêta.

« Ne plus la voir... ne plus vivre auprès d'elle, dans l'air qu'elle respire... ne plus entendre sa voix, ses chansons et ses rires... Ne plus sentir la douceur de sa charité tendre se poser sur moi ?... Est-ce possible sans que j'en meure ? »

Quel secret ?

A Paris, vingt ans auparavant, Marjory et Marie-Ange de Bettigny s'étaient aimés. La réputation de Marjory, à cette époque, telle que Corradin la représentait, était méritée. La cruauté de l'homme vis-à-vis de ses maîtresses était un attrait pour certaines femmes. Mais, au contraire de ce qui s'était passé jusque-là, son attachement pour Marie-Ange fut profond, son amour vrai, et alors que les scandales du banquier avaient défrayé toujours les chroniques mondaines et galantes, il arriva que le secret fut si jalousement gardé par lui sur cette liaison qui devait être la dernière de sa vie que personne au monde ne s'en aperçut.

Ce qui changea cet homme et trouva le chemin de son cœur, ce fut la naissance de Régine.

Il ne pouvait douter qu'elle fût sa fille.

Ce que furent ces vingt années pour la maîtresse et pour l'amant, nous n'avons pas à en écrire l'histoire.

Nous dirons seulement que le père avait peu à peu senti grandir, dans le silence obligé de son cœur, toutes les tortures de sa paternité secrète.

Le général n'eut pas de soupçons, et les deux

amants s'ingénièrent à entourer leur passion d'une prudence qui, jamais, ne s'était démentie.

Atteint de paralysie des jambes, Bettigny avait vu se resserrer de jour en jour plus étroitement l'horizon de sa vie dans laquelle se mouvaient, seules, deux créatures adorées, sa femme et sa fille.

Dès le début de la maladie, Marie-Ange s'était consacrée à l'infirme entièrement, dans un grand remords de la faute commise, et Marjory comprit que, s'ils continuaient de s'aimer malgré tout, c'en était fini pourtant de leurs amours.

Le lien de l'enfant rendait indissoluble leur union coupable.

Ils s'aimèrent en ce petit être où l'amant — le père — retrouvait en des élans de tendresse les traits, la finesse, la pureté de lignes, la parfaite beauté de la femme qu'il n'avait pas cessé de chérir...

L'enfant devint jeune fille, devint femme, devint mère à son tour.

Tout à coup, la catastrophe tant redoutée, à laquelle on ne pensait plus, qu'on ne croyait plus possible, éclate, sur le tard de ces vies que rien des choses passées ne paraissait plus menacer.

Deux ans après le mariage de Régine.

Un drame vulgaire, déconcertant dans sa simplicité tragique.

A la Volière, un jour, Marie-Ange croyait le malade endormi dans la chambre.

Et chez elle, une à une, elle brûlait les lettres anciennes de Marjory, celles qu'elle avait conservées et qui étaient les plus ardentes. Parfois, quelques mots faisaient palpiter son cœur, l'attiraient, la retenaient. Et elle relisait des phrases passionnées. Puis, en soupirant, elle jetait aux flammes purificatrices ces protestations qui avaient été, pendant un si long temps de sa jeunesse, toute son existence de fièvre et de volupté.

Si absorbée par ce douloureux sacrifice de destruction qu'elle ne prit pas garde au roulement d'un fauteuil mécanique glissant sur le tapis.

Le général était derrière elle et la regardait.

Des minutes...

Elle jette soudain un grand cri de terreur lorsqu'elle voit s'avancer une main décharnée qui se referme sur sa main et lui arrache une lettre.

— Ne lis pas !... Ne lis pas !...

Il dit, frémissant :

— Par-dessus ton épaule, je lisais... Je ne... suis pas... sûr d'avoir bien lu...

— Je t'en prie... je t'en supplie... à genoux...

Le regard du mari outragé, du mari qui ne sait rien encore, mais qui soupçonne, se pose sur elle, terrible, et elle s'effondre demi-morte...

Broyée par toute sa vie, qui, d'un seul coup, va retomber sur elle...

C'est plus qu'une lettre d'amour...

C'est la lettre d'un père...

Une lettre qui, en quelques mots fatals, semble avoir été écrite — ironie de la destinée — pour résumer les ardeurs d'autrefois, rappeler les étreintes folles, et pour faire surgir aussi du fond du noir inconnu la passion paternelle de Marjory, la passion si douloureuse en son impuissance qu'elle apparaissait, dans la plainte de l'homme, déjà comme un inexorable châtiment.

Les lignes révélatrices s'échappent des mains du malade.

Il murmure, le regard s'éteignant dans la mort :

— Je ne méritais pas cela !...

Elle est à ses pieds. Elle lui étreint les genoux.

— Pardon ! Si tu savais comme je me suis repentie !...

Il ne l'entend pas...

Une seule image devant lui, celle de Régine...

De Régine, l'adorée, et qui n'est pas sa fille...

— Mon Dieu !...

Il pleure.

Et longtemps il n'y eut là que des sanglots.

Parfois, sans relever la tête, elle essaye de prononcer :

— Pardon !... Pardon !...

— Non... jamais... Je ne vivrai plus assez longtemps pour trouver le courage de te pardonner... Va... Va hors de ma présence... Va ! Que je ne te

revoie plus près de moi... Toi !... Toi !... Marie-Ange... Toi !...

Elle se traîne hors de la chambre.

Elle est folle...

Tout s'écroule. C'est vraiment la foudre qui l'anéantit.

Elle s'en va vers les allées embaumées du jardin, sans savoir... Elle tend les bras vers les fantômes de son imagination en délire... Elle appelle... qui ? Elle ne sait pas non plus... Parfois, elle tombe... Elle se remet debout... et elle court...

Est-ce le hasard ?

Est-ce l'instinct qui la pousse ?

La voici arrivée au Pré-Noir...

Qu'est-elle venue faire là, chez son amant ?...

Chercher protection ? crier sa détresse ? Non, non... La vue de Marjory l'épouvanterait...

Alors ?...

Derrière le Pré-Noir est un étang magnifique, calme sous les frondaisons.

C'est là qu'elle vient de s'arrêter.

Des nénuphars pointent leurs fleurs jaunes ou leurs fleurs blanches de camélias hors de leurs larges plateaux de lourdes feuilles nageantes, d'un vert sombre, et des couleuvres à collier se reposent, en allongeant leur cou, sur des herbes qui tremblent à peine sous ce léger fardeau.

Ce calme absolu attire Marie-Ange... le silence la suggestionne.

De l'étang, de la forêt, des jardins de Pré-Noir, cachés par des buissons mais qui ne sont pas loin de là, montent des parfums capiteux qui la grisent.

Rien ne bouge dans le ciel aux immobiles nuages...

Ni dans les coupoles des grands hêtres qui sont figés par le chaud soleil de juillet, somnolents sans respirer la brise...

Ni dans les broussailles des sous-bois, où les oiseaux font leur sieste.

Ni dans l'eau, que pas une ride n'effleure, pareille à une nappe de plomb en fusion.

Elle répond tout haut à l'idée qui lui vient :

« Oui... oui... »

Ne vous ai-je pas dit qu'elle était folle ?

Elle se rapproche de la rive bourbeuse.

Elle marche dans la vase où, déjà, s'enfoncent ses pieds menus...

Elle s'avance vers les joncs à tête rousse.

Et la voici déjà au milieu du large tapis mouvant des nénuphars en désordre.

Elle s'engloutit lentement...

C'est la taille, ce sont les seins, ce sont les épaules et le cou...

Puis la bouche, et les beaux yeux — les yeux de Régine couleur de noisette — et les cheveux — les cheveux de Régine, couleur d'acajou clair...

C'est à peine si l'eau lourde vient de s'agiter pour annoncer une agonie...

Ce ne fut que trois jours après qu'on repêcha son pauvre corps.

Et le mari et l'amant se retrouvèrent face à face... Tous deux méconnaissables, ravagés par le désespoir.

Silencieusement, le mari tendit à l'amant la lettre révélatrice.

Ce fut seulement alors que Marjory comprit la mort de Marie-Ange, et que cette mort était un suicide. Le coup fut si brusque qu'il sentit la vie lui échapper. Il porta les mains à ses yeux, devant lesquels, parmi les ténèbres, passèrent des fulgurations, et il fléchit... première atteinte du mal qui le rongeait secrètement.

Lorsqu'il sortit de sa syncope, ce fut pour entendre le général de Bettigny prononcer contre lui sa sentence :

— Voici le châtiment de votre félonie... Quand je ne serai plus, vous chercherez sans doute à vous rapprocher de votre fille... votre fille...

Il s'arrêta, la voix s'étouffant, puis reprit :

— ... Pour trouver auprès d'elle un bonheur que vous ne méritez pas... Je veux... je veux que Régine ignore votre paternité... Je veux... je veux qu'aucune révélation de vous, ni de votre vivant, ni après votre mort, ne lui fasse connaître le passé de sa mère... Il me faut votre serment sacré...

— Je vous fais ce serment...

— J'ai dit : « Après votre mort », car je prévois

votre testament, par lequel vous voudriez payer peut-être entre les mains de la fille les joies criminelles que vous devez à la mère...

Très pâle, le banquier répéta :

— Je fais ce serment...

— Le jour où vous seriez tenté d'être parjure, n'oubliez pas que Régine apprendrait du même coup la honte maternelle... Cela vous fera hésiter... Mais du jour où elle connaîtrait par vous — même par imprudence — la vérité, mon notaire, confident de notre triste secret, viendra lui révéler ce qu'elle ignore encore... que sa mère n'est pas morte victime d'un accident, ainsi que nous le lui avons laissé croire... et que c'est vous, par votre amour, qui l'avez tuée...

— Jamais... jamais... balbutiait Marjory.

— Ainsi, quoi qu'il arrive, jamais elle ne saura...

— Jamais !... Jamais !...

— Maintenant, laissez-moi mourir seul... J'ai le dégoût et l'horreur de votre visage de mensonge et de trahison...

IV

UN RENDEZ-VOUS

Villandrit laissait à son ami l'entière direction de la fabrique. Sans être associé dans les affaires, Corradin y avait un intérêt, dégagé de toute responsabilité. Il était pauvre. La fabrique avait besoin de capitaux et il n'était pas en situation de lui apporter ce qui manquait. Mais, justement parce qu'il occupait un poste de dépendance, ses ambitions secrètes s'en exaltaient, la rage de sa médiocrité grandissait et les projets s'accumulaient dans sa tête, entretenus par sa jalousie et par son amour. Ce n'était donc pas seulement par le jeu régulier des commandes et des livraisons, par la baisse ou la cherté des prix de revient basés sur les matières premières, par les augmentations des salaires ou le renouvellement obligé de l'outillage que les métiers traversaient ainsi des crises périodiques d'où ils sortaient vacillants et en danger. Un mauvais esprit préparait ces crises. Corradin, en reléguant le banquier loin des Basses-Bruyères, avait réussi un coup de maître et, désormais, il était certain de ne plus trouver devant lui, pour s'opposer à ses projets, la générosité spontanée de Marjory. Le champ était libre à ses intrigues et rien ne l'empêchait plus de manier à sa guise la fortune, la réputation et le bonheur de son ami.

Si loin qu'il fût, Marjory veillait.

Depuis longtemps, il avait surpris la main qui, savante et traîtresse, guidait les Basses-Bruyères vers la faillite, au milieu de l'enchevêtrement de difficultés sans cesse grandissantes, à la source desquelles ne songeait même pas à remonter l'absolue confiance de Villandrit dans Corradin.

Deux mois se passèrent.

Villandrit n'avait pu cacher à Régine les motifs de l'absence de Marjory qui, du jour au lendemain, avait cessé toute visite, disparu comme s'il était mort. Il n'avait pas attendu qu'elle s'en étonnât et provoquât des explications.

Régine l'écouta jusqu'au bout, très troublée, sans l'interrompre.

Quand il se tut, elle dit seulement, toute grave :

— J'ai peur que tu n'aies commis une injustice. Si notre vieil ami avait les arrière-pensées que tu lui prêtes, crois-tu que je ne me serais doutée de rien ? Que depuis longtemps, alors même que j'étais jeune fille, mon instinct de femme ne m'eût pas avertie ? Un homme dangereux, dis-tu, par son passé, par le mépris qu'il a des femmes ? par une expérience scandaleuse ? par les moyens qu'il ne répugne pas d'employer ? Hélas ! que tout cela est peu de chose quand on aime comme je t'aime, mon Julien !...

— Tu as l'âme candide d'une enfant qui n'a jamais connu le mal...

Et Régine, malgré elle, après cet entretien, demeura inquiète et nerveuse.

Vers la fin du mois de septembre, la situation devint critique. Villandrit, qui, jusqu'alors, avait marché confiant, commença d'envisager le prochain avenir avec terreur. Certaines banques, qui lui avaient consenti des prêts considérables en lui promettant le renouvellement des valeurs a échéance, manifestaient tout à coup — sans que rien eût fait prévoir ce revirement — la volonté d'exiger le remboursement et prétextaient de difficultés imprévues pour se montrer intraitables. Il en avait été averti par Corradin lui-même et il était parti pour Paris en hâte, en avertissant Régine que ses démarches l'y retiendraient deux ou trois jours.

Il avait l'air si soucieux et si sombre que la jeune femme eut un triste pressentiment.

Il n'essaya pas de la rassurer.

Il voulait, au contraire, qu'elle s'attendît à la catastrophe.

— Vois-tu, chérie, il y a un sort jeté sur la maison. J'ai beau faire. Tout va de travers et, pourtant, tu es témoin du mal que je me donne. En ce moment, la crise est la plus redoutable de toutes celles que nous ayons subies... Je ne te cacherai pas que, si je ne rencontre pas à Paris, auprès de mes créanciers et même auprès de mes débiteurs, un peu de complaisance... eh bien... il faudra... il faudra...

Sa voix s'étrangla.

— Je n'avais jamais envisagé un pareil dénouement, dit-il, je travaillais pour toi, pour notre Christiane, pour votre bien-être... J'avais de vastes projets... pour la réalisation desquels il me fallait patienter une année encore... Au bout de cette année, non seulement toutes nos difficultés eussent disparu, mais j'avais le droit de compter sur un bénéfice énorme. C'était justement en vue de cette année de dernier labeur et de derniers tâtonnements que j'avais dû contracter de gros engagements. La promesse de me soutenir, de m'aider, de ne pas, en un mot, me casser les reins, était formelle... Je ne comprends pas pourquoi cette promesse ne serait pas tenue... et... si elle n'est pas tenue... dame !... C'est la fin...

Une fièvre fit briller d'un éclat maladif son regard qui se détourna.

Elle entrevit peut-être quelque acte sanglant de désespoir, car elle jeta un grand cri et l'entoura de ses bras.

— Julien ! Julien ! Quoi qu'il arrive, promets que tu penseras à ta Régine... à notre chère enfant... Promets !... Si tu penses à elle, à moi, je serai tranquille...

Mais il évitait de répondre et de la regarder.

On entendait jouer Christiane dans le jardin. Régine l'appela.

L'enfant accourut, son chapeau dans le dos, sa

poupée contre sa poitrine, rouge, les cheveux flottants, jolie comme un ange.

La mère la poussa vers Villandrit, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Promets ! si tu ne veux pas qu'en ton absence je meure d'effroi ! dit-elle, haletante.

— Je te le promets !

— Sur ton amour pour moi ?

— Sur notre amour...

— Sur ta fille ? dit-elle, enlevant Christiane et la déposant — l'enfant devenue sérieuse soudain — dans les bras de son père.

— Sur toi ! Sur elle !...

Il les couvrit de baisers, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Alors Régine respira, dans un soulagement de bien-être, son cœur plus léger.

— Je te crois... Va, maintenant, mon Julien... Tu peux partir. Je n'ai plus peur.

A Paris, avant toute démarche, il voulut visiter, rue de Jussieu, avenue du Maine et à Gentilly, les clients auxquels, en ces derniers temps, il avait fait des livraisons importantes. Les sommes dues à la fabrique auraient pu lui permettre de parer au danger immédiat d'une faillite. Mais, à sa surprise, il dut constater que, contraires à ses intérêts, des crédits à très long terme avaient été accordés par Corradin.

Il reçut partout des réponses qui ressemblaient à des mots d'ordre.

— Nous ne sommes pas prêts... Tâchez de patienter jusqu'à l'échéance.

L'un d'eux, même, ajouta :

— Nous ne voulions pas d'un pareil crédit... Votre directeur nous l'a presque imposé !

Sur-le-champ, Villandrit n'y prit point garde.

Ce fut plus tard que ces paroles singulières lui revinrent à l'esprit.

Puis, après ces premières déconvenues, le voici vivant pour ainsi dire un conte joyeux, mené par des génies bienfaisants.

A la banque Fournier-Jadot, Jadot, qui avait reçu le jeune homme dans son cabinet de la rue de Châteaudun, lui dit :

— Mais, mon cher monsieur, la banque, depuis avant-hier, ne possède plus rien sur vous. Et comme personne ne nous a priés d'en faire un mystère, je puis vous apprendre que notre créance a été rachetée par Marjory, l'ancien banquier. Nous avons tout d'abord hésité à nous en dessaisir, mais l'offre d'une prime de cinquante mille francs nous a décidés. De ce fait, votre compte avec nous est à jour...

Pareille réponse au Crédit de Paris.

Il y devait cent mille francs. Les titres de la créance avaient été rachetés par le même Marjory contre cent cinquante mille francs versés comptant.

La féerie continuait, merveilleuse, se développant parmi des nuages roses sur des chemins fleuris où Villandrit glissait maintenant sans obstacles et sans heurts.

Parfois, il essayait de dissiper son ivresse et se demandait :

— Dans quel but cet homme a-t-il fait cela, après ce qui s'est passé entre nous ?

Mêmes réponses à la maison Liverdou, à la maison anglaise Philotsow, à la maison allemande Brumer-Becker, fournisseurs de matières premières, et qui, couverts de leur arriéré de compte, lui ouvraient de nouveau largement leur crédit.

Même réponse chez Ripaillier, auquel il avait commandé différents métiers tissant deux pièces à la fois et d'autres supprimant la navette. A la maison Brouot, à laquelle il avait confié l'entreprise de la transformation des Basses-Bruyères, où l'électricité actionnait maintenant les métiers.

Alors une angoisse s'empara de Julien.

« Près de quatre cent mille francs versés ! » murmurait-il...

Il repensait à ce qu'il savait, à l'amour insensé de Marjory pour Régine, à l'outrageant mépris de l'homme, manifesté pendant toute une vie de révoltant cynisme, pour tout ce qui avait été pureté, franchise, innocence et tendresse chez la femme.

Et il sentit son front se glacer dans une tempête de colère.

Il était au pouvoir du banquier, pieds et poings liés.

« Il est le maître de la situation. Il peut faire ce qu'il veut... Mais s'il essaye d'atteindre Régine... ou même de jeter l'inquiétude dans cette âme charmante, malheur ! Malheur à lui ! ! ! »

Dans l'après-midi du lendemain, il descendait du train, à Compiègne. Il n'avait prévenu personne de son arrivée, et il dut prendre une voiture de louage.

. . . . . .

Le lendemain du jour où Julien Villandrit était parti pour Paris, un garçonnet d'une dizaine d'années s'en revenait de l'école de Saint-Sauveur, sac au dos, sifflant, sautillant à cloche-pied ou poussant de la pointe ferrée de son soulier tous les morceaux de bois qu'il rencontrait.

Tout à coup, il s'entendit appeler :

— Pascal !

Et un gros homme qui semblait malade s'approcha de lui. C'était Marjory.

L'enfant, brun, aux larges yeux, vêtu d'un costume propre presque élégant, était le fils de Rudeberg.

Parmi toutes ses aventures, Rudeberg, un jour, avait rencontré une chanteuse de café-concert, avec laquelle il s'était marié et qui était morte quelques années après en lui laissant le petit.

Et le bûcheron s'était pris d'un amour passionné pour cet enfant. Une adoration sauvage en dehors de laquelle, dans la solitude de sa vie, il ne connaissait rien au monde. Une tendresse plus tendre que celle d'une mère, frémissante et inquiète. Quelque chose d'exclusif et d'infiniment jaloux.

Pascal s'arrêta et retira poliment sa casquette. L'homme appuya la main sur son cœur dont les sursauts étaient visibles sous son veston. Et quand il fut calmé :

— Tu sais qui se suis ?

— Mais oui, monsieur Marjory.

— Veux-tu me faire une commission ?

— Volontiers, si ça ne me prend pas trop de temps, parce que père m'attend et quand je suis seulement

cinq minutes en retard, si vous saviez comme il est inquiet !...

— Voici une lettre... Te charges-tu de la porter à Mme Villandrit ? Sans dire de qui elle vient et qui te l'a remise ? Cela ne te détournera pas de ton chemin car tu passes devant les Basses-Bruyères... Et voici pour te récompenser... et de quoi acheter des livres, car je sais combien tu es studieux...

Marjory se rejeta sous le couvert. Pascal, ébloui, coula une pièce d'or dans sa poche.

Dix minutes après, il était devant la fabrique.

Il allait entrer dans les jardins, quand il se sentit arrêté par l'épaule.

— Où vas-tu, petit ?

— A la maison, monsieur Corradin... j'y ai une course à faire et on m'a donné une pièce d'or...

Il tenait encore à la main la lettre de Marjory.

Corradin eut un soupçon.

Tout à l'heure, en sortant des ateliers, il avait cru voir aux alentours, sur la rive du bois et se dissimulant de son mieux, l'encolure du banquier.

— Une lettre pour Mme Villandrit, je parie ?

— Oui, monsieur Corradin.

— Eh bien, petit, je vais t'épargner la moitié du chemin. Donne-la-moi et je la lui remettrai moi-même.

— Mais, c'est que...

Il n'eut pas le temps d'hésiter davantage. Corradin lui avait d'un geste brusque arraché le papier et, sans plus se soucier de l'enfant, il s'éloignait.

Pascal se gratta la tête, indécis, ses larges yeux pleins de colère.

Après quoi il lança :

— C'est pas pour dire, mais vous n'êtes pas poli, monsieur Corradin.

Et il prit sa course vers la forêt pour regagner le temps perdu.

Corradin rentra chez lui, le sourcil contracté, l'œil mauvais.

L'enveloppe ne marquait aucune suscription. Il n'hésita pas. Il la fit sauter et déplia fiévreusement

le papier... C'était bien de Marjory... Il eut un ricanement de joie.

Marjory, se sentant malade, sachant qu'il était à la merci d'une émotion brusque trop violente, implorait Régine, l'implorait passionnément, et personne dans cette supplication, presque désespérée, n'aurait pu faire le départage du père ou de l'amant, tant la tendresse s'y exprimait en termes que leur ardeur même rendait équivoques.

« Votre mari est à Paris et y restera sans doute plusieurs jours. Rassurez-vous sur lui, Régine. Parti en pleine inquiétude, il vous reviendra joyeux. Sa jalousie vous éloigne de moi, mais moi je ne puis vivre sans vous. La vie, loin de vos yeux, est décolorée et morne.

« Depuis deux mois, je n'ai pu vous apercevoir que de loin, en me cachant, et j'ai senti que j'étais frappé à mort. Vous étiez nécessaire à mon cœur... Par qui et comment vous remplacer ? Et où trouverai-je le courage qu'il faut pour me délivrer de la charmante et douloureuse obsession de votre pensée constante ?...

« Puisque, ces prochains jours, vous serez libre, sans rien craindre de la surveillance de Villandrit, je vous attendrai chez moi demain après-midi. Vous n'aurez pas à redouter d'indiscrétion. J'aurai soin d'éloigner mes gens que j'enverrai à Compiègne et même à Paris.

« Oh ! ma Régine chérie — ces paroles de mon affection extrême me brûlent les lèvres — je voudrais que, pendant une heure, vous soyez avec moi, très près de moi, toute à moi, sans que rien n'intervienne entre nous... Sans que je puisse être jaloux d'un regard même indifférent posé sur votre idéale beauté, comme si vous et moi nous étions seuls au monde... Comme si, pendant cette heure-là, le monde entier était mort autour de nous... »

Et Corradin, ayant lu, murmura, les poings serrés de rage, les ongles déchirant la paume :

« Plus de doute !... Il est son amant ! »

Il replia la lettre, la glissa sous une enveloppe, cacheta et, se penchant à la fenêtre, il appela un ouvrier qui passait :

— Va porter cette lettre, que le petit Pascal m'a remise... Inutile de la monter à Mme Villandrit... Tu la laisseras à l'office, aux Basses-Bruyères.

Et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que Régine l'avait lue.

Elle était à table lorque le valet de chambre la lui apporta.

Elle interrogea :

— Comment cette lettre vous est-elle parvenue ?

— Il paraît que c'est le petit Pascal Rudeberg... mais l'enfant n'a rien dit...

Le front pâli, le cœur troublé malgré elle, Régine relut ces phrases une seconde fois. Les paroles de son mari, les allusions, les craintes, revenaient à sa mémoire... Cet homme qu'elle avait vu auprès d'elle depuis aussi longtemps qu'elle pouvait évoquer un souvenir, était-il possible qu'il eût conçu pour elle un monstrueux désir, patiemment entretenu, diaboliquement caché sous les apparences d'une affection qu'elle avait comparée souvent à celle-là même qu'elle recevait de son père ?

Sa droiture, sa candeur se refusaient à y croire, mais puisque Julien lui avait montré le danger... Toutes ces manifestations, surprises chez Marjory, étaient-elles d'une affection profonde, se traduisant en pareilles exagérations ? Est-ce que, au contraire, n'agissent point comme lui les amoureux fortement épris ? Pour certains hommes, la question d'âge ne fait rien en amour... Est-ce qu'on peut s'empêcher d'aimer ? Et ce sont eux qui souffrent le plus... Mais jamais, jamais elle n'avait été gênée devant lui, ni par un geste trop vif, ni par une parole à laquelle on pouvait se méprendre, ni par un regard pesant trop lourdement... Aurait-elle été innocente à ce point qu'elle n'eût pas su lire dans les yeux de Marjory le secret de sa convoitise ?...

Irait-elle à ce rendez-vous ?

Telle était la question qui se posait, le problème à résoudre...

Et, rentrée dans sa chambre, le déjeuner terminé, elle tournait et retournait la lettre entre ses doigts sans pouvoir se résoudre à rien.

« Depuis deux mois, je n'ai pu vous apercevoir que de loin, en me cachant, et j'ai senti que j'étais frappé à mort... Vous étiez nécessaire à mon cœur... »

Cette phrase surtout l'émouvait. Une fois, elle aussi, en se promenant dans les petites allées des Basses-Bruyères, elle avait surpris Marjory qui se dissimulait de son mieux sur son passage et elle avait été douloureusement frappée par les ravages de cette figure pâlie et amaigrie, où les chairs pendaient flasques, où le regard éteint ressemblait déjà à celui d'un moribond, par cette attitude abandonnée d'un homme qui ne se défend plus, qui ne résiste pas et qui a pris son parti de mourir... Dès lors, ces paroles n'étaient pas de vains et criminels mensonges ? Irait-elle ?...

Mais elle relisait toujours :

« Sans que je puisse être jaloux d'un regard même indifférent posé sur votre idéale beauté... comme si le monde entier était mort autour de nous... »

Un amant se fût-il exprimé d'autre façon ?

Malgré cela, elle ne croyait pas et elle se disait :

« Pourtant !... Pourtant... »

La lettre n'indiquait pas d'heure... Pour s'en assurer, elle voulut la lire de nouveau.

Elle venait de la poser sur un petit bureau, sur d'autres papiers. Et deux fenêtres ouvertes ayant fait courant d'air, les feuilles légères partirent en tourbillon, pendant que les fenêtres se refermaient avec fracas.

Elle chercha vainement la lettre, ne la trouva point.

Irait-elle à ce rendez-vous ? N'irait-elle pas ? Quel mal y aurait-il si elle y allait ? Et si elle n'y allait pas, quelle cruauté peut-être envers cet homme dont

la touchante bonté avait veillé sur elle et sur son Julien, car elle se rappelait aussi ces mots :

« Rassurez-vous sur lui. Parti en pleine inquiétude, il vous reviendra joyeux ! »

Sans doute, cela voulait dire que la générosité de Marjory s'était exercée une fois de plus en faveur de Julien et qu'une fois de plus la fabrique était hors de danger ?

Elle hésita ainsi longtemps, puis partit en un coup de décision brusque.

De son pavillon, un rideau de fenêtre légèrement soulevé, Corradin guettait, lui aussi en proie à des émotions tumultueuses.

La haine pour Julien, et d'autre part la jalousie livraient en lui de furieux combats.

Il se répétait, dans un sourd grondement de rage :

« Femme de Julien !... Maîtresse de Marjory !... Et moi, moi, qui l'aime ! »

De ces deux hommes, le mari et l'amant, il ne savait pas celui qu'il haïssait le plus.

Et ce fut cette haine, et le besoin douloureux d'acquérir une certitude, et peut-être cet instinct qui précipite aux catastrophes, qui le firent descendre en hâte de chez lui, quitter le pavillon et se diriger, prudent, sur les traces de Régine...

Régine s'en allait lentement, comme avec regret, par les grandes avenues.

Du reste, elle ne croyait pas au mal et ne pensait pas à se cacher.

Rien ne fut plus facile pour lui, par les petits sentiers, que de la suivre. Même il pouvait la surveiller, détailler ce qui se passait en elle, quand, l'ayant devancée, elle venait à passer près de lui, qui s'arrêtait pour la voir... il y avait un peu d'effroi sur cette jolie figure, je ne sais quel trouble dans ses yeux... Certes, cela ne faisait pas de doute, elle hésitait, pourquoi ?

« Pourquoi ? se demandait Corradin... Pourquoi, puisqu'elle est sa maîtresse ? »

Elle passa sur la rive de l'étang et s'avança vers les jardins, mais n'alla pas plus loin que la bordure du bois.

De là, elle se mit à regarder Pré-Noir qu'on apercevait dans les arbres.

Lui, non loin, marchant du pas léger d'un sauvage, se disait encore :

« Elle n'ose... Elle s'assure que personne ne la voit... Ou bien craint-elle le retour inopiné de son mari ?... Ou peut-être va-t-il venir la rejoindre ? »

Oui, Régine tremblait, sur le point de franchir cet espace découvert de massifs, de pelouses, de chemins sinueux parmi les fleurs, qui la séparait du château. Cela lui apparaissait soudain comme un désert énorme, rempli d'embûches, au bout duquel l'attendait un péril obscur, tout enveloppé des fantômes que lui créait son épouvante. En ce moment — et elle ne pouvait guère savoir que cette minute allait être décisive pour sa vie — sa pensée se dégageait, se simplifiait pour ainsi dire. Elle ne se demandait plus si cet homme, qui l'attendait anxieusement là-bas, l'aimait d'amour ou autrement ; si elle devait répondre à son appel de moribond ou si cet appel n'était qu'un piège... Du fond d'elle monta une terreur inexplicable à laquelle elle obéit...

A laquelle elle obéit en s'enfuyant à travers bois...

Au Pré-Noir, Marjory, pour la centième fois, se demandait :

« Viendra-t-elle ? »

Et les minutes passaient, les heures sonnaient. Et le château restait vide.

Il avait ouvert les fenêtres et de temps en temps il venait s'y accouder en jetant sur les jardins jusque vers l'étang un regard anxieux, plein de désolation. Il souffrait de ne voir personne autour de lui, alors que c'était lui qui avait voulu cette solitude et le silence lui pesait, qu'interrompait à peine le sifflement monotone de deux ouvriers occupés justement cet après-midi à remettre des vitres à la serre aux raisins où l'avant-veille un violent orage de grêlons avait fait des dégâts.

« Elle ne viendra pas... Peut-être n'a-t-elle pas reçu ma lettre ?... »

Il essayait de se rattacher à cet espoir, mais il en haussait les épaules et alors, son visage émacié,

crispé dans une torture intime qui lui mouillait les yeux :

« Elle ne viendra pas, parce qu'elle a peur de moi... Et je me sens faible... je sens que la mort joue avec ce qui me reste de forces... et je n'aurai peut-être pas la suprême joie de la voir une fois avant de m'éteindre... Cruelle... Cruelle. »

Il attendit, s'allongea dans un fauteuil, les yeux fermés. Non qu'il dormît. Tous ses sens, au contraire, se tendaient vers la vie extérieure. A chaque instant un soubresaut, au moindre bruit qui le frappait... et souvent c'était un bruit imaginaire... De profonds soupirs soulevaient sa poitrine...

Il murmura encore... se parlant à lui-même... pour se convaincre qu'on l'abandonnait... et pour mieux voir le désert autour de lui :

« J'aurais voulu lui prouver que je continuais de veiller sur sa sécurité et sur son bonheur... et lui dire que, sans moi, son mari eût été perdu, bien perdu... et que je les avais, une fois de plus, sauvés... J'aurais voulu assister à sa joie, écouter sa gratitude et voir son charmant sourire... J'aurais voulu aussi l'avertir du danger qui les menace tous les deux... de cette haine qui veille dans leur intimité et de qui vient tout le mal... ouvrir leurs yeux, leurs yeux aveugles, sur l'homme qui possède leur amitié et leur confiance... et qui les trahit... »

Il se leva, se dirigea vers un bureau-secrétaire qu'il ouvrit et d'un des tiroirs il tira quelques photographies joliment encadrées qu'il posa devant lui et qu'il se mit à admirer, pensivement, une tendresse entr'ouvrant ses lèvres...

« Régine ! Ma chère et bien-aimée Régine !... »

C'était elle, telle que, à maintes reprises, et sans le savoir, elle s'était offerte, dans toutes les attitudes, à l'appareil du bûcheron Rudeberg... Et dans tous les costumes aussi, depuis la jupe courte et sportive de la bicyclette et du tennis jusqu'à la coquetterie des jours de réception ou des courses à Paris... Un résumé d'une vie de jeune fille...

Il allait de l'une à l'autre, comme s'il avait voulu faire un choix et sans cesse recommençait de choi-

sir. Puis, lentement, il portait ces photographies à ses lèvres, avec des yeux d'extase.

« Pourquoi ne vient-elle pas ? Quel empêchement la retient ? »

Mais alors, si elle ne peut venir au Pré-Noir, lui, Marjory, pourquoi n'irait-il pas jusqu'aux Basses-Bruyères ?... Ici ou là, qu'importe, pourvu qu'il pût la voir, lui parler ?

« Si ce n'est pas aujourd'hui, jamais plus l'occasion ne se représentera !... »

Tout à coup, il eut une exclamation et prêta l'oreille...

Distinctement montait jusqu'à lui le bruissement d'un pas sur le gravier du jardin.

Il s'élança vers la fenêtre et son visage avait en cet instant quelque chose d'exalté.

L'exaltation tomba et il s'écroula dans son fauteuil en murmurant :

« Julien !... Seul !... Que vient-il faire ici ?...

. . . . . .

Lorsque le taxi-auto, que Villandrit avait pris à la gare de Compiègne, l'eut déposé devant les Basses-Bruyères, la première question fut pour demander au domestique accouru qui lui prenait sa valise :

— Où est madame ?

— Madame est sortie en promenade dans la forêt... à pied...

— Avec Christiane, sans doute ?

— Non, monsieur... Mademoiselle est avec sa gouvernante...

En général, Régine, lorsqu'elle partait pour se promener ainsi, avait l'habitude d'emmener l'enfant.

Il s'informa, à tout hasard :

— Quelle direction a-t-elle prise ?

Le valet de chambre hésita, se consulta, puis tendit le bras :

— Ma foi, monsieur, sans être certain, ça doit être vers Pré-Noir...

Et le cœur de Villandrit se serra.

C'est qu'une interrogation se posait dans son esprit.

— N'a-t-elle pas profité de mon absence pour revoir Marjory ?

Il monta dans la chambre de sa femme.

Au moment où il y pénétrait, un coup de vent s'y engouffra, ainsi que tout à l'heure lorsque Régine avait lu la lettre du banquier. Les fenêtres claquèrent, les rideaux battant comme des voiles... Des papiers s'éparpillèrent et s'envolèrent.

En même temps, une feuille accrochée à l'embrasse des rideaux se détacha, vint tomber aux pieds de Villandrit et attira son regard...

Il crut reconnaître l'écriture et la ramassa...

« Une lettre de Marjory ! » dit-il en tressaillant.

D'un coup d'œil il la lut et il sut ce qu'elle contenait, alors il la relut phrase par phrase.

Oh ! ces mots qui torturaient sa pauvre âme, où Corradin avait insinué le doute !

Ces mots si pleins d'angoisses, qui imploraient... et ceux qui étaient si tendres... et ceux-là, surtout, ceux-là où l'homme disait son besoin de solitude à deux :

« Je voudrais que, pendant une heure, vous soyez avec moi, très près de moi, toute à moi... comme si, pendant cette heure-là, le monde entier était mort autour de nous. »

Alors il oublia son amour et l'amour de Régine...

Il ne vit plus que mensonges, que vilenies, que hontes... Des mondes d'infamies s'ouvraient en des abîmes monstrueux sous ses pas...

Il s'écria :

« Oh ! les misérables ! les misérables ! »

Et une seule pensée.

Courir au Pré-Noir, les surprendre à leur rendez-vous, en pleine trahison !...

Il redescend, traverse comme un fou les jardins, la cour de la fabrique. Des ouvriers l'appellent, des contremaîtres se hâtent pour lui parler, ayant sans doute des communications à lui faire, des instructions à solliciter... Il n'entend rien.

Les ouvriers, surpris, échangent leurs impressions :

— Le patron est fou...

Déjà il est sous bois, prenant au raccourci par d'étroits routins qui coupent la forêt dans les coins les plus broussailleux.

Il passe dans une clairière où travaillent des bûcherons...

Il ne les voit pas...

Dans la profondeur des arbres, une voix retentissante profère d'étranges choses...

Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr...
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.
Et comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes,
L'œil à la même place au fond de l'horizon.

Mais tout cela n'arrivait pas jusqu'à ses oreilles.

Au Pré-Noir, quand il passe devant les serres, les vitriers s'arrêtent de coller leur mastic et le saluent d'un : « Bonjour, monsieur Villandrit ! » auquel il ne répond pas. Et il se dirige droit vers l'habitation.

Tout à l'heure, en longeant la rive de l'étang, il a presque frôlé Corradin, caché dans les buissons épais, et qui sourit en le voyant. Pour Corradin, tout marche à souhait. Il ne sait pas que Régine n'a pas eu le courage de se rendre au château, qu'au dernier moment elle est revenue sur ses pas, prenant un autre chemin pour retourner aux Basses-Bruyères. Il rit silencieusement, parce qu'il a la certitude que Julien surprendra Régine chez Marjory. Il n'osait pas l'espérer.

Et il s'aplatit sur l'herbe et la mousse humides, comme une bête à l'affût. Il se dit que ce drame qu'il a déchaîné n'est pas fini, qu'il commence à peine, et sa haine pressent que les péripéties en seront terribles. Voilà des années qu'il attend, qu'il patiente, que, dans l'ombre de son hypocrisie, il guette l'heure de son infâme joie... Est-il vrai que cette heure est venue ?... Et dans ce drame, il est prêt à jouer tous les rôles...

Julien est entré au château. Les portes sont ouvertes. Il ne rencontre aucun domestique. La lettre de Marjory ne disait-elle pas que toutes les précautions avaient été prises ?...

Et c'est ainsi qu'il apparaît sur le seuil d'un vaste cabinet de travail aux riches bibelots, encombré d'objets d'art.

Là, dans un fauteuil large, chargé de coussins, Marjory, pensif, le front dans sa main, le regarde s'approcher de lui, ne se lève pas pour le recevoir.

Julien, la rage au cœur, s'est élancé et sa voix s'étrangle :

— Où est-elle ? Où se cache-t-elle ?...

Marjory ne répondit rien, tout d'abord, et Villandrit s'imagine qu'il n'a pas entendu... Il lui secoue brutalement l'épaule...

— Répondrez-vous ?... Ah ! vous ne comptiez pas sur moi, n'est-ce pas ?... Et vous m'avez vu venir ?... Et elle a eu le temps de prendre la fuite ?...

Alors, Marjory murmure, avec un regard pitoyable :

« Celui-là souffre encore plus que moi et il souffre sans raison. »

Villandrit lui montre sa lettre froissée, dix fois relue :

— Vous n'aurez pas le courage de mentir...

Très bas, Marjory :

— J'ai eu tort de contrevenir à vos ordres... Vous voyez que je suis malade et je désirais revoir Régine une fois encore, une dernière fois... Mais, rassurez-vous, monsieur, elle n'est pas venue !... Elle vous a obéi... elle a eu peur de venir !

— Vous mentez !

— Non... Je répète qu'elle n'est pas venue... Remarquez que je n'ai pas dit qu'elle ne viendra pas... Et je vous prie de vouloir bien l'attendre... Vous saurez ainsi ce que je voulais lui dire... qui a son intérêt pour elle comme pour vous...

— Je comprends... Vous voulez de nouveau l'accabler de votre générosité... Je viens de Paris, et vous devez penser que j'ai appris...

— Des bienfaits que vous semblez vouloir me reprocher comme des crimes...

— Et que je refuse, à coup sûr, quoi qu'il puisse me coûter !...

— Eh bien ! monsieur, cette générosité qui vous fait honte, moi, je vous le dis, vous la recevrez... vous la recevrez malgré vous... et je vous défie de vous en délivrer !...

Brusquement, il avait ramené sous sa main une liasse de papiers qui traînait sur son bureau. Un feu de bûches flambait dans la cheminée vers laquelle le malade allongeait furieusement les jambes enveloppées de sa robe de chambre.

Avant que Julien eût deviné son geste, pêle-mêle toute la liasse flamba.

Et riant doucement, riant avec tristesse, le banquier disait :

— Voici les créances de la banque Fournier-Jadot et celles du Crédit de Paris... Voici les créances de la maison Liverdou, et celles de Philotsow, que j'ai eu beaucoup de peine à racheter, et celles des Brumer-Becker, qu'on m'a cédées sans discussion, et celles de Ripallier, qui n'a consenti à recevoir que ce qui lui était dû. Et la dernière, celle qui se recroqueville près de la bûche du coin, qui noircit avant de prendre feu, c'est la plus importante de toutes, celle des électriciens Brouot... Ainsi donc, Julien, vous n'avez plus de créanciers à redouter... les autres ne sont pas à craindre et ne constituent que de la broutille à laquelle vous ferez face avec aisance. Cet auto-dafé, je ne l'avais point préparé pour vous... je le réservais pour Régine... Je me réjouissais de lui apporter le salut... C'était une surprise... pareille à... celle d'un ami... ou d'un père... qui, le jour d'un anniversaire, fait cadeau d'une poupée à son enfant...

Il en avait trop dit. Ses lèvres n'étaient-elles pas cadenassées par le serment d'autrefois ?... Et surtout, ah ! surtout, par le terrible secret renfermé sur le déshonneur de Marie-Ange, que sa fille, à jamais, ne devait point connaître.

Il en avait trop dit, et pourtant une fièvre le brûlait d'aller jusqu'au bout de son dévouement. Il ne réfléchissait plus, ne calculait plus, entraîné par le mouvement impétueux de sa révolte intérieure. Puisqu'on le provoquait, il se vengeait... Mais quelle

vengeance, que celle qui, aux yeux de tous, excepté à ceux d'un mari jaloux, eût montré la profondeur d'affection creusée au cœur de l'homme !...

— Ces papiers, qui sont si peu de chose pour moi, et qui, pour vous, représentaient la fortune, l'honneur, et la vie, c'était devant elle, en sa présence, que je voulais les anéantir... Vous m'avez rendu les cadeaux que ma vieille amitié avait cru pouvoir lui faire, et qu'avant votre mariage son père et sa mère eussent tolérés... mais cela, ces cendres rouges, ces cinq cent mille francs qui s'en sont allés en fumée, je désirais lui en offrir le sacrifice, et j'en concevais par avance une joie si grande, si grande !... Ce n'est pas tout... J'avais pensé... Vous ne sortirez, en liberté absolue, de toutes vos difficultés financières que si quelqu'un, ayant confiance en vous, vient vous tendre la main, en un mot, si vous trouvez une commandite qui vous permette de vivre pendant un an ou deux, en attendant la mise en pratique de vos inventions... Et cette commandite, moi, j'avais résolu de vous la proposer...

Il tira de sa poche, de son portefeuille, des liasses de billets.

— Ce n'eût point été, cette fois, un cadeau, car j'aurais intéressé à vos affaires mon expérience... mais en secret. Pour les autres, vous seriez resté avec la responsabilité de vos chances et la gloire de vos succès. Je me serais contenté d'être le guide qui eût arrêté vos imprudences... le vieux bonhomme qui vous eût averti de certains dangers... l'esprit tatillon, mais très clair, qui eût refréné vos audaces... Et de tout temps ce fut mon rêve très cher... Par l'intermédiaire de Régine, j'aurais essayé, une dernière fois, avant de mourir, de vous persuader... Ce n'est pas moi, c'est elle qui vous eût présenté cette requête... Et alors, j'aurais été tranquille sur votre avenir à tous deux... Ce n'est pas tout encore...

Il respira fortement... il était las...

— Julien... Julien... je voulais aussi vous donner un conseil.. et c'est elle, c'est Régine qui vous l'eût porté.. Vous n'avez pas de plus grand ennemi... plus sournois et plus implacable... que votre ami Corra-

din... Tout le mal dont vous souffrez vient de lui... Prenez garde !... Prenez garde !...

Julien se taisait, humilié.

Cet homme le dominait de toute la force de l'argent. Mais il se révolta contre cette domination. Le soupçon avait fait en lui son œuvre malfaisante et déjà les ravages en étaient redoutables.

— Monsieur, dit-il, vous venez de m'obliger, en effet, à me courber devant votre charité... et cela... d'une façon bien singulière... en détruisant à jamais ces créances... Mais il est désormais impossible qu'une explication complète, décisive, n'ait pas lieu entre nous... Il faut à... vos aumônes... des raisons impérieuses... Ces raisons, j'ai le droit d'exiger de vous que vous me les disiez... Autrement, vous autoriseriez de ma part les suppositions les plus graves... qui pourraient atteindre, ou l'honneur même de Régine... ou l'honneur de sa mère...

Marjory tressaillit.

Oui, la situation était telle que Julien la dépeignait...

— L'acte auquel je viens d'assister est une preuve de l'intérêt immense que vous portez à Régine, et à moi par contre-coup, et cette affection m'apparaît dans votre lettre d'un caractère tel qu'elle ne peut s'expliquer que de deux façons.

Il se pencha sur Marjory :

— Ou Régine est votre fille...

Les yeux de Marjory se fermèrent vivement et il devint très pâle.

— Ou Régine est votre maîtresse...

Sur le visage du malade, une navrante expression de douleur.

Et il protesta dans un cri étouffé d'indignation :

— Julien ! Mon Dieu ! ce blasphème !

Ses mains s'étaient jointes et toute la flamme de son pur, de son immense amour passa dans son regard de reproche.

Villandrit, frémissant, ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre cette douleur.

Penché sur lui, il répétait, menaçant :

— Votre fille ou votre maîtresse ?... l'une ou l'autre ?

— Epargnez-moi !... implorait Marjory, d'une voix faible.

— Je veux savoir !

— Contentez-vous de ce que j'ai dit.

— Ainsi, vous refusez de me répondre ?

— Je n'ai rien de plus à vous apprendre...

— Mais ce silence m'est odieux... insupportable...

Un instant, dans un accès de violence, Julien saisit Marjory à la gorge... il serre... il le secoue misérablement...

Et l'autre râle :

— Julien... Julien, revenez à... vous !

Villandrit desserre les doigts, dont les ongles ont laissé sur le cou leurs dix traces sanglantes...

Il se recule... Il a honte de sa brutalité... mais il a peine à se contenir.

Que pouvait-il contre ce malade ?...

— Ah ! je voudrais vous arracher ce secret du fond de votre cœur pourri !... Et vous triomphez de moi par la toute-puissance de votre faiblesse qui est votre sauvegarde... Oui, vous êtes l'amant de Régine... ou vous l'avez été... Voilà ce que vous n'avouez pas !... Voilà le seul aveu que vous ne puissiez me faire, car si elle était votre fille, ne suis-je pas homme à entendre cette révélation et à garder un pareil secret ?... Vous vous taisez toujours ?... Eh bien ! je saurai la vérité, je vous le jure, et votre complice parlera... Et c'est elle, oui, c'est elle, misérable, qui portera le châtiment que vous méritez tous les deux !

Il s'enfuit comme un fou.

Et Marjory balbutiait, dans un appel désespéré :

— Julien ! Mon cher Julien !

Il restait anéanti.

Puis, un revirement. Il se lève, galvanisé, avec des gestes brusques et raides.

Il sort.

Il a retrouvé — pour combien de temps ? — sa force, sa volonté, toute son indomptable énergie.

Le voici hors du château...

Déjà, Villandrit est hors de vue, mais il a dû

prendre le chemin des Basses-Bruyères, et Marjory n'hésite pas à s'y engager d'une marche rapide.

C'est qu'il a peur... une peur qui le rend tout tremblant... une peur qui le tue...

Si Villandrit se trouve avec sa femme avant que Marjory ait pu le rejoindre, que se passera-t-il ?...

Emporté par sa colère, par sa jalousie, par la violence aveugle qui remplace en lui toute réflexion, le mari posera les deux redoutables questions auxquelles lui, Marjory, a refusé de répondre :

— Es-tu sa maîtresse ? Es-tu sa fille ?

Et puisque Régine n'est pas sa maîtresse, l'affreuse vérité, soudainement, éclatera à ses yeux... dans la lumière de tout ce qui s'est passé depuis son enfance...

— La fille de Marjory !...

Cela, il ne le faut pas... Non... il en a prononcé le serment sacré...

La joie infinie qu'il aurait à presser sur son cœur paternel cette jeune femme en l'appelant sa fille, cette joie, achetée au prix d'une pareille et aussi redoutable révélation, qui amènerait l'enfant à rougir de sa mère, il n'en veut pas... Il a fait son choix du silence et préféré ce sacrifice jusqu'à l'heure de la tombe...

Et il court pour empêcher la catastrophe.

Il court pour dire à Villandrit :

— Vous n'avez donc pas deviné qu'elle est ma fille ?..

Villandrit vient de s'arrêter au bord de l'étang de Pré-Noir. Déjà, les arbres qui se penchent au-dessus des eaux tranquilles, les joncs très hauts qui s'inclinent sous le fardeau de leurs plumets roussâtres et les larges plateaux verts des nénuphars défleuris commencent à prendre leur parure d'automne. Les bois sont plus silencieux tout autour, car, depuis le mois de juillet, la vie bruyante des oiselets chanteurs a cessé... Le soleil qui se penche vers le couchant caresse le miroir des eaux de ses feux obliques... C'est encore la pleine et pure clarté d'une magnifique journée de septembre. Tout à l'heure, ce sera la paix du soir. Et voici, près d'un buisson de houx, à quel-

ques mètres du bord, là-bas, entre ces deux coulées d'herbes vertes où apparaissent des grenouilles aux pattes étendues, voici la place où, dans la boue sablonneuse du fond, le pauvre corps de Marie-Ange a été retrouvé...

Yeux fixes, traits contractés, bouleversé par la tempête de son cœur, Julien s'est arrêté là, d'instinct, comme pour interroger cette morte et lui demander :

— Veux-tu me révéler l'odieux mystère et me dire le mot de l'énigme ?...

Et parce qu'il s'est attardé là deux minutes, il donne à Marjory le temps de le rejoindre...

V

LE MYSTÈRE DE LA MAISON

Marjory vient d'apercevoir Julien.

De loin, il implore, il tend des bras suppliants.

Mais Julien, absorbé, ne le voit pas et va s'éloigner, lorsque Marjory, dans un effort suprême, arrive jusqu'à lui.

Il est exténué, hors d'haleine... Des cris gutturaux, convulsifs.

Il porte les mains à sa gorge.

Et il n'a que la force de bégayer :

— C'est ma fille... ayez pitié d'elle et de moi !...

Il s'écroule... essaye de se relever... retombe, se relève et retombe encore... se débat...

Dans ces efforts où s'épuise le reste de sa vie, une liasse de billets de banque, puis une autre, débordent de la poche de sa robe de chambre — car en sa hâte de rejoindre Villandrit, il n'a pas quitté son vêtement d'intérieur — s'échappent et vont se blottir entre deux touffes de bruyères dont les fleurs fanées sont couleur de rouille.

Après quoi, avec un grand soupir pareil au dernier râle, ou à un dernier sanglot, il reste immobile, la face vers le ciel, un bras replié sous lui, l'autre s'allongeant dans les herbes, le poing fermé.

- Sa fille !... Régine est sa fille !... Oh ! pardon, mon ami, pardon, de tout mon cœur !

La révélation a frappé Villandrit comme la foudre. Il en est, un instant, étourdi.

Mais Marjory a bien l'air d'être mort.

Julien s'agenouille, écoute, l'oreille contre la poitrine, s'assure.

Rien ne semble plus vivre là...

Une immense compassion pour le malheureux s'empare de lui — repentir de ce qu'il a fait, de ce qu'il a dit... des cruautés commises... des outrages... de tant d'injustices qu'il voudrait réparer...

— Trop tard ! exhale du fond de lui son amer regret.

Est-il vrai qu'il soit trop tard ?

Il se penche de nouveau vers la bouche entr'ouverte, puis vers le cœur...

En ce moment, pris d'effroi, il appelle :

— Au secours !... Au secours !...

Il lui semble que les arbres et les broussailles qui entourent l'étang étouffent sa voix... qu'elle ne porte pas plus loin que la ceinture étroite des feuillages d'or où il est enfermé...

Et cependant il lui a semblé aussi — ce détail, il se le rappellera plus tard — qu'une voix lointaine, parfaitement nette, lançait vers le ciel des strophes étranges et vengeresses :

— Cachez-moi, cria-t-il, et le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche...

La voix se tut soudain... Peut-être Rudeberg avait-il entendu son appel... Mais Julien n'y réfléchit pas et, pour chercher de l'aide, il prit sa course vers le château de Pré-Noir.

Marjory ne bouge pas. C'est une immobilité de cadavre.

Les eaux de l'étang resplendissent sous les rayons du soleil qui se hâte vers l'ouest. Pas la plus légère brise. Le bruit de la course de Villandrit a seulement dérangé des grenouilles qui s'étaient hasardées à remonter sur la berge, et qui ont plongé de nouveau...

floc... floc... Quelques lignes concentriques, vite effacées, n'ont pas terni le miroir de plomb.

Et toujours, s'approchant de Pré-Noir, les appels de Villandrit :

— Au secours !... Au secours !...

Mais le château est vide de ses habitants. En prévision de la visite de Régine, le banquier avait donné congé à tous ses gens et leur avait permis de prendre l'auto, avec le chauffeur, pour aller au cinéma à Compiègne.

Le jardinier même est absent. Seule, sa femme est là, qui épluche des légumes pour son pot-au-feu. C'est à elle que Julien s'adresse.

Aux premiers mots, elle réplique :

— Non, personne au Pré-Noir, sauf les deux vitriers qui sont en train de casser la croûte en buvant une bouteille de blanc derrière la serre aux raisins.

Il y court. En effet, les deux hommes sont là, assis sur un banc. Ils ont, depuis longtemps, fini de manger et de boire et causent tranquillement politique, en fumant leur pipe, béats, sans soucis, comme des gens qui ne s'en font pas.

Villandrit, ému, leur jette ces simples mots :

— Marjory est mort... Que l'un de vous téléphone à Saint-Sauveur ou à Compiègne pour y mander un médecin... L'autre m'aidera à transporter le corps au château...

Déjà, l'un d'eux s'empressait de courir à Pré-Noir.

Le second, débourrant sa pipe, disait :

— Vaudrait mieux, pour aller chercher M. Marjory, atteler le petit poney à la charrette qui sert le samedi aux provisions du marché ?...

— Faites... Hâtez-vous !...

Quand la voiture fut prête, le premier ouvrier revint :

— Le docteur Harrier était justement chez lui... dit-il. Il accourt.

Les trois hommes grimpèrent dans la charrette et Villandrit prit les guides.

Les deux vitriers étaient deux jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, aux yeux vifs, aux honnêtes figures, l'un nommé Cadoux et l'autre Lemirepied.

Cadoux, qui se tenait près de Julien sur le siège de devant, demanda :

— Comment que c'est arrivé, monsieur Villandrit, cette triste affaire ?

Pourquoi cette question, si nette, si naturelle, sembla-t-elle émouvoir et gêner Villandrit ?

— Marjory, vous le savez peut-être, souffrait d'une maladie de cœur... Je lui avais rendu visite... et l'avais trouvé dans son fauteuil... près de son feu... très fatigué... Cependant, lorsque je le quittai, rien ne faisait prévoir... Au moment où je retournais aux Basses-Bruyères, alors que je longeais la berge de l'étang, je fus surpris de l'apercevoir qui accourait vers moi... Il paraissait en proie à une émotion extraordinaire... et, du reste, à bout de souffle et de forces... Je présumai... qu'il avait quelque chose à me dire, oublié sans doute dans notre entretien... Je m'avançai vers lui... et quand il arriva près de moi, le pauvre homme, n'en pouvant plus... essaya de parler... et roula, inanimé...

— Mais il n'est peut-être pas mort ? fit Cadoux.

Et Lemirepied, sur le siège d'arrière, et qui avançait la tête pour écouter :

— On dit que ces maladies de cœur, ça vous donne des syncopes si pareilles qu'on a l'air d'être clamsés et qu'il y a eu des gens qu'on a enterrés vivants que si on s'était donné la peine de les ravigoter ils vivraient encore...

— J'ai essayé de le ranimer, dit Julien en hochant la tête, et voilà pourquoi je suis venu tout de suite au château pour qu'un médecin puisse le soigner...

— Bien sûr, bien sûr, n'y avait que ça à faire...

Et ils gardèrent le silence. Le petit cheval trottinait dans l'avenue du bois.

A travers les arbres de la futaie on vit bientôt miroiter les eaux calmes de l'étang. Le sentier, qui, de l'avenue, descendait jusqu'à la berge, était trop étroit pour la charrette. Ils attachèrent le poney à un hêtre et firent le reste du chemin à pied...

Mais, en arrivant à l'étang, Villandrit se recula tout à coup, frappé par une vision d'épouvante qui lui arracha un cri d'horreur...

Tout à l'heure, Marjory était venu s'affaisser devant lui, à ses pieds, tout près du buisson épais de houx... à quelques mètres de l'étang...

Il ne s'y trouvait plus !...

Le cadavre avait maintenant la tête et les épaules sous l'eau, le reste du corps étendu dans la vase, où, à cause de sa lourdeur, il s'imprimait en creux... Une des mains tenait une touffe de joncs déracinés dans quelque effort pour se retenir... l'autre s'enfonçait dans des poignées de nénuphars dont les longues tiges, détachées du fond, étaient remontées à la surface et s'enroulaient comme de souples serpents autour de son bras...

Les deux ouvriers se regardèrent...

Après quoi, ils se tournèrent vers Julien, qui, pâle, tremblant, se taisait.

— Eh ! monsieur Julien, ça ne s'accorde guère avec ce que vous nous avez raconté...

Julien balbutia :

— Le malheureux n'était pas mort !

— Tandis que maintenant, il n'y a plus de doute...

— Mais que s'est-il passé, mon Dieu ?

Les ouvriers avaient empoigné le corps par les jambes et le retiraient doucement, avec précautions, comme s'il y avait encore là de la vie à sauver... Mais la bouche ouverte, par où l'eau avait dû s'engouffrer, les yeux révulsés et je ne sais quelle contraction d'atroce épouvante sous laquelle les traits s'étaient pour ainsi dire ramassés et tordus, tout indiquait la mort, une mort terrible...

Et quand, pour la seconde fois, Marjory fut ainsi étendu dans les herbes, tous trois, dans un trouble visible, le contemplèrent en silence.

Le plus ému — ému jusqu'à la terreur — était certes Julien Villandrit...

Son absence avait duré environ une demi-heure, pas davantage.

Qu'était-il arrivé pendant ce temps ?... Quelle lutte pour la vie ?...

Il essayait de reconstituer ce drame tragique...

Tout à coup, peu après le départ de Julien, Marjory, qui n'était qu'en syncope, s'était réveillé... il

avait repris sa connaissance... Il avait senti ses forces renaître, ou du moins assez de forces pour tenter de se lever, de regagner sa demeure... Cette hypothèse était admissible... Et même ce n'avait pas dû être sans des efforts bien pénibles qu'il avait fait cette tentative... La terre amollie de la rive gardait certaines empreintes qui étaient comme les phrases d'un livre... elle était piétinée... ici, le corps avait roulé... les traces des mains, des doigts se voyaient.. les traces des pieds plus profondes... et c'était un piétinement qui faisait que la berge en était labourée...

Puis, une traînée de quelque chose de lourd avait aplati les touffes de joncs et les joncs, cassés, ne s'étaient pas relevés.

Et cette traînée de chose lourde — le corps — allait jusqu'à l'étang...

Alors quoi ?... Que devait-on penser ?...

L'homme avait-il voulu rafraîchir sa fièvre, reprendre des forces en se plongeant la tête dans l'eau ?

Et là, soudain, saisi par le froid, il n'avait plus bougé ?..

Et la mort était venue...

Ou bien ?... Ou bien ?...

Mais à cette pensée, Villandrit laissa échapper toute sa détresse en criant :

— On l'a assassiné !...

Les deux ouvriers dirent ensemble, très bas :

— Oui, c'est ce que nous pensions.

Oui, le crime était évident, apparaissait dans tous ses détails horribles...

La terre piétinée portait bien les empreintes profondes des pieds de Marjory... de la victime.

Mais d'autres aussi, d'autres plus fines, plus étroites... celles du meurtrier...

Et ce n'était pas tout.

Le pauvre homme n'avait pas succombé sans résistance. Jadis, dans sa jeunesse et dans sa maturité, il avait été d'une étonnante vigueur. Certes, l'âge et la maladie l'avaient affaibli. Au dernier moment, aux prises avec le criminel, il avait dû se retrouver robuste, pendant quelques minutes, et s'était défendu...

Cela se voyait... à la convulsion de ce visage où se trahissaient les dernières énergies... cela se voyait à ces mains qui s'étaient accrochées pour se retenir à tout ce qu'elles rencontraient... cela se voyait surtout à ses vêtements déchirés, à son gilet dont les boutons avaient sauté... à la robe de chambre en lambeaux... au col de chemise tordu, béant, cravate perdue... à tout cet ensemble d'une lutte acharnée, désespérée..

Villandrit répétait, machinalement, répondant à ses pensées :

« Pendant que j'étais parti ! »

Tout à coup, Cadoux se penche, ramasse un objet dans de hautes herbes.

— Voilà peut-être l'explication ! dit-il.

Et il tend à Julien un portefeuille...

Le portefeuille, Julien le reconnaît.

Tout à l'heure, il l'a vu, au Pré-Noir, entre les mains du banquier. Ce portefeuille, oh ! il s'en souvient ! était gonflé, arrondi, par des billets.

Une partie de la commandite rêvée par Marjory s'y trouvait.

Le reste, en liasse de billets de mille francs, à même, dans la robe.

Or, le portefeuille que lui tend Cadoux est vide...

Et le problème, au moins dans une de ses données, se simplifie :

— On l'a tué pour le voler !

— Ça m'en a l'air...

— Mais il avait des billets dans ses poches... je le sais... Fouillez-le...

Ils obéissent, non sans répugnance.

Ils ne trouvent qu'un mouchoir, une boîte contenant quelques pastilles de Vichy et un étui d'argent qui renfermait un porte-cigarettes de camphre. Grand fumeur, obligé de s'en abstenir, Marjory avait pris l'habitude de tromper ainsi son besoin de nicotine.

Les ouvriers paraissent décontenancés. Leurs yeux deviennent soupçonneux. Ils se trouvent aux prises avec un mystère où se perd leur faculté de réflexion.

— Ma foi, monsieur, je crois que le plus simple c'est de prévenir la justice...

En ce moment le bruit d'une auto se rapprocha... et cessa tout près dans l'avenue...

Le médecin, docteur Harrier, descendit près de l'étang.

En quelques mots, Villandrit le mit au courant... Il écouta, les yeux fixés en haut d'un arbre où il semblait apercevoir un détail qui l'intéressait... C'était une manie, quand on lui parlait, indifférents, amis ou malades. Il ne regardait jamais son interlocuteur, mais, autour de lui, n'importe quoi... Du reste, très sérieux, dévoué et attentif et n'ayant qu'une confiance limitée dans la médecine.

Il s'agenouilla près du cadavre, écarta les vêtements, l'examina avec soin.

Quand il se releva, son examen terminé, il parut suivre avec une attention extrême les évolutions d'une grenouille qui nageait vers une mouche posée sur un brin d'herbe.

— Il est probable, en effet, monsieur Villandrit, que Marjory n'était pas mort au moment où vous l'avez quitté... mais en syncope seulement... d'après ce que vous-même vous racontez — rectifia-t-il avec une restriction rapide. Ce qui est vrai pour moi dans tous les cas — et ici encore Julien saisit une restriction nouvelle — c'est que ce malheureux a été étranglé et frappé à la tête, sans doute avec une pierre, et quand on l'a traîné dans l'étang pour faire croire à un suicide ou à un accident, il était mort. Il n'est pas mort noyé. Les traces de la traînée sont visibles dans les herbes abattues, ainsi que vous-même vous l'avez relevé... Quant à la strangulation, voyez, monsieur Villandrit, la marque sanglante des déchirures nettement produites par les dix doigts de l'assassin...

Julien se pencha sur le cadavre.

Mais il ne vit rien.

Un frisson le parcourait par tous les membres et un nuage voilait son regard...

Ces dix doigts, c'étaient les siens...

Ce cou, c'était lui qui l'avait saisi, en un accès de rage, de folie jalouse...

Peut-être, en cet instant rapide, eut-il le pressentiment qu'un danger tout à coup venait de surgir du fond de ce mystère... Il se redressa contre cette faiblesse et dit :

— Il faut en hâte prévenir la justice...

Une demi-heure après, le corps de Marjory était étendu sur son lit, dans sa chambre de Pré-Noir, tel qu'il avait été trouvé et retiré de l'étang. On n'avait en rien réparé le désordre de ses vêtements... Le portefeuille vide était auprès de lui... Du reste, Cadoux et Lemirepied avaient déclaré qu'ils restaient au château jusqu'à l'arrivée du procureur de la République et du juge d'instruction que le docteur Harrier venait d'avertir par téléphone. Et le docteur, en les attendant, mettait ses notes et observations en ordre pour rédiger le rapport que la justice ne manquerait pas de lui demander plus tard.

Les gens de Pré-Noir étaient revenus de leur partie de plaisir.

Quant à Julien, il repartit pour les Basses-Bruyères, le cœur lourd, infiniment troublé... La nuit tombait, une nuit très calme mais un peu froide. Tous les arbres de la forêt semblaient distiller chacun un voile léger de brume et je ne sais quoi de ténébreusement menaçant flottait autour de lui. Il grelottait . Il était innnocent même d'une pensée mauvaise... Oui, il avait commis un acte de violence, mais c'était tout... Malgré cela, il essayait de se rappeler dans les moindres détails ce qui s'était passé, et ses paroles, ses gestes, ses actes... enfin la chose, futile ou grave, sur laquelle pourrait s'arrêter une accusation... Il voulait reprendre assurance et il restait frémissant.

« Certainement des doutes viendront aux gens de justice... Est-il possible, mon Dieu ? »

Quand il fut en vue des Basses-Bruyères, il s'arrêta, tout hésitant.

Qu'allait-il dire à Régine ?...

Comment lui expliquerait-il son retour brusque de Paris ? et pourquoi il n'avait pas passé l'après-midi à la fabrique ? pourquoi il avait couru à Pré-Noir ?... Lui avouerait-il le terrrible accès de colère, après lec-

ture de la lettre de Marjory, qui l'avait fait se précipiter vers le flagrant délit de honte auquel il avait cru ?... Oserait-il avouer à Régine qu'il avait douté de son amour ? Et ce qui s'en était suivi ? Certes, cette visite au Pré-Noir, il lui serait impossible de la cacher... Dès le lendemain, il s'y attendait, l'enquête aurait besoin de sa déposition... Les renseignements que seul il pouvait donner sur les heures qui avaient précédé le crime seraient pour la découverte de la vérité d'une importance extrême... Il ne se déroberait pas à ce devoir...

Des clartés brillaient aux fenêtres des Basses-Bruyères quand il entra et même derrière les rideaux de la chambre de Régine il distingua la frêle et élégante silhouette de la jeune femme, allant et venant.

Une fois elle ouvrit sa fenêtre, s'accouda à la balustrade, puis rentra.

Elle devait savoir que Julien était revenu au courant de l'après-midi, puis qu'il avait disparu après avoir demandé de ses nouvelles.

Sûrement, elle était anxieuse, rongée d'inquiétude.

Il n'hésita pas plus longtemps et monta chez elle.

Quand elle le vit, il y eut en elle une détente nerveuse et elle se jeta contre la poitrine de son mari en pleurant.

— Mais qu'as-tu, Régine ? Ma chérie, qu'y a-t-il ?

Brusquement elle se mit à rire, en essuyant ses larmes...

— Rien... j'étais inquiète... je ne sais pas pourquoi... pardonne...

Puis elle remarqua la pâleur de Julien, son trouble, ses yeux qui la fuyaient.

— Mais toi... toi... D'où viens-tu ?... Cette absence... ce retour... et tout à coup, m'a-t-on dit, tu t'es mis à courir vers la forêt... parce qu'un des ouvriers t'avait appris que je m'étais dirigée... vers... Pré-Noir...

Il lui prit les mains, l'amena vers une chaise longue, prit place près d'elle.

— Régine, fit-il, ma Régine, nous avons tous deux des aveux à nous faire.

Elle n'eut aucune hésitation, ses yeux dans les yeux de son mari :

— Laisse-moi parler d'abord, dit-elle... Après ton départ, j'ai reçu une lettre de notre vieil ami Marjory... pressante, pleine de tendresse, et douloureuse, si douloureuse... Cet homme implorait... me suppliait de venir le voir une dernière fois... car il se sentait très malade... et il s'adressait à ma pitié, plus qu'à mon affection... Mon premier geste fut de répondre à son appel... malgré ce que tu m'as dit de lui autrefois. Je partis pour Pré-Noir... En chemin, j'eus des craintes... Je me rappelai tes paroles... la défense que tu lui avais faite... et comme tu m'avais mise en garde contre ses ruses et les pièges qu'il pouvait me tendre... Je revins sur mes pas... Je rentrai aux Basses-Bruyères, et si ce malheureux est sincère, s'il n'est pas l'homme que tu crois, — et moi, mon Julien, je n'ai jamais partagé l'éloignement qu'il t'inspire, — il a dû m'attendre, et les heures de cet après-midi ont dû lui paraître lourdes... lourdes...

— Régine, comme je reconnais là ton âme loyale !... Moi, chérie, mon aveu sera plus pénible... La lettre de Marjory...

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue... Un coup de vent...

— Je l'ai trouvée, je l'ai lue... je n'ai plus pensé que cet homme t'aimait depuis ton extrême enfance et qu'ami de ta famille il t'avait vue toute enfant, puis grandie, et que, devenue jeune fille, alors que lui-même était presque un vieillard, il avait dû continuer d'avoir pour toi la même affection pour ainsi dire paternelle... J'ai lu cette lettre débordante de tendresse craintive... Je ne me suis pas arrêté au sens réel des mots... je n'y ai vu que des images passionnées, qui ont excité ma crainte et ma jalousie... Régine, j'ai eu vraiment une heure de folie... et j'ai couru à Pré-Noir, parce que je croyais t'y rencontrer et que je voulais vous punir...

— Julien ! dit-elle sans reproche, avec une grande tristesse... Mon pauvre cher Julien ! ! !

— Tu me pardonnes à ton tour ?

— Je t'aime... Mais que s'est-il passé ? N'as-tu plus rien à me dire ?

Il garda un instant le silence. Elle serrait les mains de son mari, elle les sentit brûlantes.

— Tu as la fièvre... tu as un malheur à m'apprendre...

— Quels sentiments, au fond du cœur, éprouvais-tu pour Marjory ?

— De lui, je ne me rappelle que des preuves d'affection. Il a, dans toute sa vie, essayé de me faire plaisir... Cet homme, qui passait pour être ou avoir été pour les autres impitoyable, était pour moi toute bonté et toute faiblesse... J'avais pour lui, mon Julien, une gratitude très tendre...

— Alors, chérie, je vais te causer un grand chagrin... Marjory est mort ! ! !

Elle joignit les mains et fut quelque temps silencieuse.

Ses yeux se mouillèrent.

— Il ne mentait donc pas, tu le vois, lorsqu'il implorait ma venue en faisant allusion à sa fin prochaine. Et il a dû mourir en pensant que j'avais oublié ses bontés et que je n'étais qu'une enfant ingrate...

Elle ajouta plus bas — et ce fut son seul reproche :

— Et comme il était innocent de toutes les mauvaises pensées et des projets ténébreux que tu lui prêtais, mon Julien, il a dû mourir bien malheureux...

Julien dit avec effort :

— Il a été assassiné !...

Elle se dressa, toute pâle.

— Mon Dieu !...

— Je l'avais quitté... après une discussion violente... lorsque je le vis accourir à moi... Il me rejoignit près de l'étang, et là... quelques mots qu'il prononça... m'apaisèrent... Oui, Régine, la paix était faite entre nous et... je veux le reconnaître, tu avais raison de ne rien craindre de ce pauvre homme... Il t'aimait, mais... non point ainsi que j'avais eu la folie de me l'imaginer... A peine eut-il parlé, hors d'haleine, à bout de souffle, qu'il tomba... L'émotion, l'effort, ce fut trop pour lui... J'essayai de le ranimer... vainement... Je courus au château chercher du secours... Et je revins... Entre temps, un drame fou-

droyant s'était passé... Marjory était sorti de sa syncope... du moins c'est l'hypothèse que je fais... mais cette fois il était mort... On lui avait broyé la tête... Une lutte qui a dû être effroyable... On avait traîné son corps jusqu'à l'étang, et nous le retrouvâmes, la tête et une partie du buste plongés sous l'eau... J'avais vu, à Pré-Noir, son portefeuille rempli de billets de banque et des liasses d'autres billets dans sa poche... Tout avait disparu... Le portefeuille, seul, restait, jeté dans l'herbe, et vide... On a tué Marjory pour le voler...

Julien fit quelques pas dans la chambre, en proie au trouble le plus profond.

Elle dit :

— Soupçonne-t-on quelqu'un ? A-t-on découvert un indice ?

— Je l'ignore... Le docteur Harrier a été mandé... La justice est avertie... En ce moment, elle est sans doute à Pré-Noir et a commencé son enquête... Demain, nous apprendrons peut-être...

Un valet de chambre vint les prévenir que le dîner était servi.

Ils passèrent dans la salle à manger.

Déjà Christiane était à table, la serviette au cou, très affairée devant son potage.

Corradin entra presque aussitôt.

Trois fois par semaine, à jours fixes, il dînait en famille, avec Villandrit.

Après le dîner, dans le bureau, ils causaient et fumaient, examinaient les affaires de la fabrique, échangeaient intimement leurs réflexions, et il était souvent très tard lorsqu'ils se séparaient. Presque toujours, une fois Christiane couchée, Régine prenait son ouvrage et assistait ainsi, mais sans y prendre part, à ces entretiens.

Corradin la salua et lui tendit la main, qu'elle serra.

Puis, elle fit la remarque :

— Vous avez changé de toilette, ce soir, Henri ? Vous voici en noir et il me semble que, ce matin, je vous avais aperçu en costume clair ?

Il répliqua en souriant :

— C'est que j'ai voulu vous faire honneur, chère madame...

Ils prirent place à table.

Régine déplia sa serviette et, dans ce geste, s'arrêta tout à coup.

Elle examinait un point rouge très apparent sur la blancheur de la toile et elle y glissa le doigt... le point s'élargit.

— Du sang ! dit-elle.

Ensuite elle regarda ses mains.

Dans le creux de la droite, sur la paume, une tache rouge.

— Comment me suis-je blessée ? murmura-t-elle... Sans même m'en apercevoir ?

Elle versa un peu d'eau sur la serviette et frotta sa main.

La tache disparut.

La main était saine et intacte.

Elle releva les yeux sur Corradin et sur son mari.

— L'un de vous est donc blessé ?

Corradin ébaucha un sourire d'indifférence :

— Je me suis égratigné à un clou, au pavillon, en changeant de place un tableau. J'ai collé un peu de taffetas anglais, qui ne tient pas... Et c'est moi qui vous ai salie, Régine... Je vous prie de m'excuser.

Il montra rapidement sa main droite, à l'intérieur de laquelle deux plaies, sous le sparadrap, étaient sanguinolentes — deux plaies étroites, n'ayant guère chacune qu'un centimètre de large et séparées l'une de l'autre par trois ou quatre centimètres de chair restée indemne... Le clou, sans doute, s'était accroché en haut de la paume, puis avait lâché prise pour s'accrocher de nouveau plus bas...

— Voulez-vous que je vous fasse un pansement un peu moins sommaire ? Et je laverai les deux petites plaies avec de l'eau oxygénée ?

— Vous n'y pensez pas, Régine !... Vous n'allez pas prendre au sérieux ce bobo ?

Pour la seconde fois, il se mit à rire, longuement.

Villandrit le regarda avec surprise...

Corradin ne riait jamais !

Quant à Julien et à Régine, leurs visages restaient graves.

Le valet de chambre qui servait venait de sortir.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez l'air soucieux ?... Julien, ton voyage à Paris a-t-il été inutile ?

— Tu ne connais pas la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Marjory a été assassiné, cet après-midi, à l'étang de Pré-Noir.

Corradin achevait son potage... Encore deux ou trois cuillerées... Après quoi, il posa sa cuillère dans son assiette, et, s'adossant à sa chaise, en s'essuyant les lèvres, il dit :

— Assassiné ?... A-t-on des détails ?... Conte-moi cela...

Villandrit le mit au courant.

— Personne, à la fabrique, ne sait-il rien encore ?

— Personne. On n'eût pas manqué de m'avertir. A ton retour de Paris, j'étais chez moi. Je t'ai vu quand tu traversais le jardin et je me disposais à aller te rejoindre pour te prier de me dire comment tu t'en étais tiré avec nos clients et nos créanciers lorsque je t'ai vu de nouveau, sortant de la maison et disparaître en hâte. J'ai supposé que tu avais une course pressée dans les environs... J'ai travaillé chez moi une partie de l'après-midi sans être dérangé. Ce n'est que vers six heures que, fatigué, j'ai quitté mon travail, juste au moment où sonnait la cloche des ouvriers... Pour me dégourdir, j'ai fait un tour de promenade dans le parc et ne suis rentré qu'à l'heure du dîner...

Il hocha la tête et demanda :

— Mais ce meurtre, qu'en penses-tu, toi, Julien... toi qui, par un terrible hasard, y as été mêlé si intimement ?

Villandrit eut un léger frisson.

— Ma conviction est que Marjory, en reprenant connaissance, a dû être surpris, tout faible et chancelant, par quelque vagabond qui l'a assailli et volé...

— Pas de traces ? pas d'indices ? pas de preuves ?

Julien esquissa un geste vague.

— La justice est sur les lieux... Espérons !

— Oui, dit Corradin... Espérons !...

Le valet de chambre rentra et servit.

Alors, ils se turent...

Au milieu du repas, Christiane qui, en enfant sage et bien élevée, n'avait rien dit, se dressa tout à coup, battant des mains...

Elle montrait Corradin et riait aux éclats.

— Mais, petite folle, qu'as-tu donc ? questionna Régine.

— Papa... maman... Vite, vite, regardez ! Voici bon ami qui vient de boire, coup sur coup, trois grands verres de vin pur !...

Or, Corradin ne buvait jamais que de l'eau...

Il rougit violemment, jeta sur la fillette enchantée et joyeuse un regard où, dans un sillon de flamme tracé par la foudre, apparut une colère féroce...

Une colère aussitôt apaisée, car lui-même se mit à rire.

— C'est ma foi vrai... Il faut croire que c'est la mort tragique de ce pauvre Marjory qui me donne des distractions...

Il appuya la main sur son front.

— Et voilà que ce vin me porte à la tête, dit-il, en s'appuyant au dosssier de son siège.

Une pâleur profonde effaça pendant quelques instants toute trace de vie sur son visage... Ce ne fut qu'un éblouissement. Il se versa un plein verre d'eau et le but...

— C'est fini... Je viens de me retrouver dans mon élément...

Encore une fois, il se mit à rire... dans un accès nerveux et saccadé...

Régine et son mari le considéraient non sans surprise...

Jusqu'à la fin du repas, Villandrit, dans une sorte d'obsession, poursuivit Corradin de ce même regard préoccupé et absorbé.

C'est qu'il se souvenait des avertissements étranges de Marjory :

« Vous n'avez pas de plus grand ennemi, plus sournois et plus implacable, que votre ami Corradin... Tout le mal dont vous souffrez vient de lui !... »

Mais, ce soir-là, il était torturé par d'autres souvenirs plus récents, et surtout par le tragique spectacle d'une mort sanglante... Les paroles de Marjory finirent par s'envoler, se dispersèrent dans le désordre de son esprit, hanté par toutes les angoisses...

Plus tard, dans la soirée, quand ils furent seuls, Régine vint mettre ses bras autour du cou de Julien et l'interrogea :

— Ne m'as-tu pas raconté que notre ami Marjory, en te rejoignant à l'étang de Pré-Noir, prononça quelques mots qui apportèrent l'apaisement dans ta pauvre âme en désarroi ?... Qu'a-t-il dit, mon Julien, pour te convaincre et pour que la paix fût faite entre vous ?...

Il s'était attendu à cette question.

Il avait préparé sa réponse :

— Il a dit : « La mère de Régine était témoin de mon affection profonde pour cette enfant... Elle en était heureuse... Avez-vous plus de droit qu'elle pour vous défier de moi ? Croyez un homme qui se sent près de sa fin et qui n'oserait pas mentir... »

Elle parut se contenter de cette réponse.

VI

RUDEBERG FAIT DE LA PHOTOGRAPHIE

Rudeberg, ce même jour-là, où tant d'événements s'étaient passés, venait de rentrer chez lui, où il retrouva son fils. Le petit Pascal avait quitté l'école de Saint-Sauveur à quatre heures et s'en était revenu, brinquebalant dans les buissons et mangeant des pommes ramassées le long des chemins. Déjà l'enfant avait installé sur une table boiteuse, à côté d'un encrier de plomb, ses cahiers et ses livres, il avait essuyé sa plume raidie d'encre sèche en la passant contre sa langue, et il travaillait, très attentif, la porte de la cabane ouverte sur la vallée, sans prendre garde aux mouches, aux abeilles ou aux guêpes qui, de temps en temps, lui rendaient visite. Il avait gagné la croix le samedi précédent, et il la portait fièrement sur sa blouse. Il en était ainsi, du reste, à peu près toutes les semaines. Très intelligent et très laborieux, très gamin avec cela, Pascal était l'élève favori de son maître, qui, sans cesse, redisait au bûcheron :

— Comme c'est dommage, vieux Rudeberg, que l'on ne puisse pas envoyer ce gentil garçon dans une grande école !... Il arriverait vite, car il apprend ce qu'il veut...

Rudeberg n'avait pas besoin d'écouter de pareils

compliments pour aimer son fils et pour en être orgueilleux. C'était un amour passionné qui confinait à l'adoration. Toutes les pensées et tous les actes de ce rude compagnon, à morale douteuse, n'avaient qu'un but, et ce but était de faire le bonheur de Pascal. Assurément, la mère la plus tendre et la plus affectueuse n'aurait pas pu aimer davantage. Il en était, comme on dit, « toqué », n'avait que son nom sans cesse à la bouche, faisant graviter toute sa vie autour de cette vie d'enfant. Son gain journalier, c'était pour l'entourer d'un peu de confortable, pour du beau linge et des vêtements propres... pour que, sorti de cette cabane à demi démolie et branlante, loin de cette sordide misère, Pascal n'eût pas à rougir de son père et aucune honte devant ses camarades plus fortunés. Quand la journée était finie de son labeur dans les bois, que sa cognée se reposait d'avoir abattu ou fendu les beaux arbres, que ses mains étaient devenues si lourdes qu'il pouvait à peine ouvrir les doigts, meurtris de fatigue, il aidait l'enfant à faire ses devoirs d'écolier. Alors, Fils-de-Famille se rappelait qu'il savait son orthographe, et compter, qu'il était habile à dénouer les complications de certains problèmes et qu'à lui-même, autrefois, quand il était à l'école, son maître avait prédit « qu'il arriverait et réussirait, *parce qu'il avait une belle main...* » Oui, il avait réussi... Cinq ans de prison... après quoi l'existence d'un paria... le pain assuré, tant qu'il pourrait tenir la hache... mais ensuite ?... Quel avenir pour son Pascal ?...

« Si je n'étais plus là, pourtant ! Que deviendrait mon cher petit gosse ?... »

L'enfant n'était pas né pour de rudes besognes. De santé parfaite, soit, mais les membres délicats de la mère... quelque chose de raffiné en lui, de distingué, d'élégant.

« Tout est dans le cerveau ! » murmurait parfois Rudeberg, en le regardant, attendri.

Sou par sou, se retranchant même sur le nécessaire, il amassait des économies. Hélas ! il n'amassait pas grand'chose ! Un sou sur l'autre n'élevait

pas beaucoup la pile. Et deux fois, à cause d'une coqueluche, puis deux ans après à cause d'une rougeole, les économies s'étaient envolées en frais de médecin et de pharmacien. D'autant plus que, pendant ces maladies, Fils-de-Famille n'avait pas travaillé, n'ayant voulu laisser à personne la garde du petit.

Le mot de l'instituteur lui revenait à l'esprit :

« Une grande école ? le collège ? le lycée ?... Il en parle à son aise... Mais comment ? Avec quoi ?... Ah ! si je découvrais une mine d'or dans la forêt de Compiègne ! Comme j'y trouve parfois des bois de cerfs que je vends cinquante francs aux amateurs ! »

Donc, en cet après-midi, il rentra chez lui plus tôt que d'habitude.

Il avait laissé le chantier où les gardes de l'Etat lui passaient volontiers ses fantaisies, et, décrochant son appareil pendu par sa courroie à une branche, il était parti en disant :

— J'ai besoin de photos pour les vendre au Vieux-Moulin, dimanche... La fin de la saison est proche... J'ai encore deux bonnes heures de belle lumière... Il faut que j'en profite...

C'était l'heure où Villandrit, s'il n'avait pas été rendu sourd par sa rage jalouse, aurait pu entendre résonner dans les arbres :

Et comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.

Rudeberg, en rentrant, embrassa son fils dans les cheveux :

— Ne te dérange pas, petit... ne te dérange pas dans ton travail...

Il était très agité, les yeux brillants d'un singulier éclat.

— Tu as l'air content, papa ! Tu as fait de belles photos ?

— Peut-être, mais, tu sais, on n'est jamais sûr qu'après le révélateur. Dans tous les cas, si elles sont bien venues, je crois que je les vendrai un bon

prix... J'ai découvert, ce soir, des coins de paysage admirablement éclairés... Ça n'est plus de la photographie, c'est de l'art...

— Veux-tu que je t'aide à les développer, papa ?

— Non, non... travaille bien... Vois-tu, je crois qu'un jour tu seras récompensé de ton travail, de ton obéissance, et de l'affection que tu as toujours témoignée à ton vieux vagabond de père...

— Oh ! papa, tu es si bon... Comment ne t'aimerait-on pas ?

Rudeberg ouvrit une porte au fond de la cabane. Elle donnait sur un cabinet noir et le bûcheron en avait calfeutré soigneusement les disjointures pour empêcher toute infiltration de lumière inopportune. C'était là qu'il développait ses clichés. Pour faciliter son travail, il s'éclairait d'une lanterne rouge.

En refermant la porte, il recommanda :

— Surtout, petit, ne me dérange pas... Si tu ouvrais, ce serait une catastrophe...

— Jamais, papa, je ne suis entré là sans ton ordre...

— Je le sais bien, petit, je le sais bien...

La porte se referma. L'enfant se remit à son travail. Rudeberg, dans la nuit profonde du cabinet noir, fit un peu de lumière rouge et commença son œuvre. Mais il s'y reprit à plusieurs fois. Ses doigts tremblaient. Il fut obligé de s'arrêter et s'essuya le front.

Ainsi éclairé, son visage avait un aspect à la fois joyeux et sinistre...

Tout à coup, il se mit à dire :

« Est-ce que je l'aurais trouvée, ma mine d'or de la forêt de Compiègne ? »

Il entendit Pascal, dans la chambre, qui criait :

— Tu as besoin de quelque chose, papa ?

— Mais non, petit, mais non...

— J'avais cru t'entendre parler...

L'émotion de Rudeberg s'apaisa... Il devint très attentif à sa besogne...

— C'est pour toi que je travaille, mon cher petit...

Et ce fut avec des gestes précis et assurés qu'il développa deux plaques de verre, trempant les cli-

chés dans le bain révélateur pour développer les images, les lavant et les plongeant ensuite dans un bain d'hyposulfite... De temps en temps, il prenait les deux clichés, exposant tantôt l'un, tantôt l'autre entre lui et la lanterne, pour juger de la transparence. Après quoi, il les remit dans une cuvette pleine d'eau de pluie, de l'eau qu'il conservait soigneusement pour ce genre d'opérations ; et, cette fois, comme il allait être obligé d'attendre quelques heures, il sortit.

— Eh bien, papa, es-tu satisfait ?... demande Pascal.

Rudeberg répond. Son regard est dur, sa voix s'étouffe :

— Oui... très satisfait...

Le soir était venu.

Rudeberg avait l'habitude de préparer lui-même la cuisine et de faire le ménage.

Il s'en acquitta, ce soir-là, en fredonnant. Mais il ne savait aucune chanson et il mettait une musique quelconque, soit qu'il l'inventât, soit que ce fût des ressouvenirs de quelques airs entendus, sur les vers qui, sans cesse, hantaient son cerveau :

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,

— Ça va, papa ? interrogeait le petit en riant, regardant par-dessus son livre.

— Oui, ça va, mon fils... Une mine d'or, je te dis, une mine de diamants...

— C'est trop, papa, il ne nous en faudrait pas autant pour être heureux... Et d'abord, moi, je serai heureux tant que tu m'aimeras et je n'ai besoin de rien...

La cabane du bûcheron était coupée par une cloison de briques. D'un côté, c'était une étroite chambrette, où dormait Pascal, l'autre une pièce guère plus spacieuse qui servait de cuisine, salle à manger, chambre à coucher pour Rudeberg, salle de débarras, capharnaüm où s'entassaient mille choses hétéroclites, jusqu'à des livres. Sur une planche, au-dessus du fourneau, voisinaient des livraisons

illustréos, pêle-mêle et dépareillées, avec des collections de feuilletons découpés dans les journaux, quelques tomes du *Cabinet des Fées*, un Jules Verne, le cinquième volume de l'*Histoire de France*, de Michelet, vingt pages arrachées à la *Légende des Siècles*, et trois romans qui paraissaient complets et dont les coins de pages étaient salis de coups de pouce mouillés et noirâtres, la *Corde au Cou*, de Gaboriau, les *Mémoires du Diable*, de Frédéric Soulié et *la Petite Mionne*, d'Emile Richebourg... Aucun livre de nos grands psychologues romanciers, mais, ô miracle, les trois volumes de *Psychologie naturelle*, du docteur Prosper Despine, échoués là par je ne sais quel extraordinaire hasard, dont les pages, il faut tout dire, n'avaient pas été coupées...

Lorsque le père et le fils se couchaient, Rudeberg avait soin de laisser ouverte la porte percée dans la cloison, afin de veiller de plus près sur Pascal...

Cette nuit-là, il ne dormit pas... il resta agité et fiévreux.

A plusieurs reprises il se leva et vint doucement jusqu'au lit où l'enfant reposait du sommeil innocent et profond sans arrière-pensée et sans remords.

— Oui, petit, c'est pour toi que je travaille... car je veux que tu sois riche... Je ne veux pas que, comme moi, tu traînes ta vie misérablement... tu seras instruit et bien armé... et tant que je vivrai, tant que j'aurai un souffle, on me trouvera près de toi pour t'aider et pour balayer le chemin devant toi... cher petit, cher petit...

En rêve, l'enfant disait, comme si les paroles étaient venues jusqu'à lui à travers les brumes de son sommeil :

— Papa, mon cher papa...

Les rudes lèvres broussailleuses se penchèrent sur le front de Pascal et, doucement, l'effleurèrent d'un baiser léger.

Rudeberg regagna son lit, mais il resta jusqu'à l'aube les yeux grands ouverts.

Dès qu'il fit jour, il visita ses clichés. C'était des cartes postales ordinaires du format 9 × 12. Il parut satisfait de son examen. Le séchage était parfait.

Alors, il fit son tirage sur papier au bromure, puis referma la porte du cabinet noir avec une clef qu'il eut soin de mettre dans sa poche : on eût dit qu'il se défiait de Pascal ou que, pour des raisons secrètes, il voulait l'empêcher de pénétrer là pour y admirer les fameux paysages dont on lui avait parlé.

Mais, quand Pascal se réveilla, il était sept heures...

Depuis longtemps, les cartes photographiques étaient dans le portefeuille graisseux de Rudeberg... prêtes pour la vente, ainsi qu'il l'avait dit...

Quant aux clichés, ils avaient disparu.

VII

RUDEBERG VEND SES PHOTOGRAPHIES

A l'encontre de ce que chacun attendait, aux Basses-Bruyères, aucun événement ne s'y passa le lendemain. A ne s'en rapporter qu'aux apparences, rien n'y eût fait croire qu'un crime avait été commis au château voisin, si, de temps à autre, quelques mots n'en eussent été dits, à voix basse et comme peureusement. Et même ce calme fut tel que Villandrit en exprima sa surprise à Régine et à Corradin :

— Je suis étonné qu'on ne vienne pas recevoir ma déposition...

Corradin répondit :

— On viendra !

Régine resta nerveuse.

Elle était assaillie par des pressentiments auxquels elle essayait vainement de se soustraire.

Cependant, vers la fin de l'après-midi, Julien, étant allé à Saint-Sauveur, remarqua certaines figures suspectes. Des hommes — des inconnus, en toute évidence — le suivaient et, durant deux heures, ne le quittèrent pas.

Agacé, Julien s'approcha d'eux et leur dit :

— On vous a donné l'ordre de me surveiller ?

Ils sourirent, l'air insolent, tournèrent le dos et partirent sans répondre...

Mais il continua de les apercevoir qui, de loin ou de près lui faisaient cortège.

Ce fut en somme — aux Basses-Bruyères — la dernière journée qui s'écoula dans une tranquillité relative.

Celles qui suivraient allaient être vécues au milieu de toutes les anxiétés, dans les larmes et le désespoir, joies éteintes et bonheurs foudroyés...

Quand Julien rentra, il fit une autre remarque.

Il était six heures et la cloche venait de sonner. Les ouvriers sortaient.

Au lieu de se disperser, ils se groupèrent dans la cour de la fabrique et des conversations très animées s'engagèrent avec force gestes.

Lorsque Villandrit parut au milieu d'eux, les conversations cessèrent brusquement et il se fit un silence absolu, profond.

Les hommes le saluèrent, mais il sentit une insistance singulière jusqu'à la maison.

Qu'avait-on raconté ? Quels bruits couraient ? Quels sentiments nouveaux avaient pu changer leur confiance habituelle, cordiale et presque familière, en cette attitude de soupçon et de curiosité défiante ?

La nuit fut claire.

La lune projetait ses froids rayons sur les allées du jardin jusqu'à la lisière plus sombre des grands bois.

Julien se mit à la fenêtre et reconnut distinctement les policiers *qui le gardaient* — cela ne faisait pas de doute — et n'avaient pas quitté les abords de la fabrique.

Un frisson de malaise le parcourut.

« Evidemment, pensa-t-il, demain j'aurai à soutenir une lutte pénible... »

Ses yeux se tournèrent vers la chambre de Régine.

En même temps, il entendait la voix enfantine de Christiane qui, réveillée, criait :

— Bonne nuit, père...

Et celle de Régine, grave et inquiète, qui demandait :

— A quoi rêves-tu, mon Julien ?

Il devint soucieux.

Un peu de bruit se fit sous sa fenêtre.

Il se pencha, aperçut Corradin qui, malgré l'heure avancée, se promenait.

— Pas envie de dormir ? lui cria-t-il.

Surpris en pleine songerie, Corradin sursauta et leva la tête. Il se mit à rire.

— Ni toi, à ce qu'il paraît ?

— Moi, je vais me coucher... Bonsoir !

— Bonsoir et à demain !

Là encore, dans ce simple mot si vulgaire : « A demain ! », Villandrit crut recevoir le choc d'une menace.

« Décidément, je vois tout en noir ! murmura-t-il... Allons essayer d'oublier !... »

Comme il s'était endormi au point du jour, il se réveilla assez tard.

Son valet de chambre était près du lit, à guetter son réveil.

— Qu'y a-t-il, Auguste ? fit Julien en bâillant et se frottant les yeux.

— Ce sont des messieurs du Parquet qui attendent Monsieur au salon depuis une heure...

— Ah ! bien... Excusez-moi auprès d'eux et dites-leur que je vais les rejoindre... Vite, apportez-moi mon chocolat... je le prendrai tout en faisant une toilette sommaire...

Il sauta hors du lit et se hâta. Bientôt, il fut prêt.

En bas, deux gendarmes allaient et venaient dans le vestibule. Deux autres derrière la porte qui donnait sur les communs... Dans le vestibule également, trônant dans des fauteuils gothiques à hauts dossiers, les deux policiers dont la surveillance l'avait si fort intrigué la veille.

Et enfin, au salon, trois hommes qu'il connaissait parfaitement, avec lesquels il entretenait même des relations d'amitié, qui le saluèrent avec une cordialité où l'on sentait, dans un laisser-aller de familiarité et de convention, une sorte de gêne lointaine et une réticence.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit Julien... Je vous attendais... Interrogez-moi !...

Les trois hommes étaient le docteur Harrier, le procureur de la République, Prosper Delvaux, du Parquet de Compiègne, et le juge d'instruction Fernand Marietty.

Bien que, pendant toute la journée de la veille, ils n'eussent point donné signe de vie aux Basses-Bruyères, cette journée n'en avait pas été pour cela moins remplie. Et l'on jugera de l'enquête à laquelle ils s'étaient livrés par les questions précises, déconcertantes dans leur netteté, presque tragiques par leur tendance, qu'ils adressèrent à Julien Villandrit. Ce ne fut pas en réalité — et il s'en rendit compte du premier coup — une déposition qu'ils venaient chercher, mais un interrogatoire qu'ils venaient faire subir. Du premier coup, également, Julien se rendit compte encore que les magistrats avaient pénétré dans les secrets de sa vie depuis plusieurs jours, et qu'ils pouvaient, heure par heure, reconstituer cette vie... Mais où commença pour lui un véritable effroi, ce fut lorsqu'il comprit quel sens ils donnaient à ses moindres actes et de quelle redoutable façon ils interprétaient les plus insignifiants de ses gestes et les plus indifférentes de ses paroles. Le ton seul de ces questions resta froidement aimable. Ce n'était pas l'accusé qui, jusqu'à présent, comparaissait devant eux. C'était toujours l'ami. Et même, comme Régine était entrée au salon, ils tolérèrent sa présence auprès de son mari. Ainsi ils mettaient Villandrit en confiance en adoucissant les apparences de toute rigueur.

— Des renseignements qui nous sont parvenus de partout, dans la journée d'hier, il semble, cher monsieur Villandrit, que votre maison traverse en ce moment, ou du moins traversait encore hier, une crise fort grave. Vous avez essayé d'intervenir auprès de vos créanciers pour retarder leurs échéances et auprès de vos clients débiteurs pour avancer la date de leurs payements... Voici les dépositions de la Banque du Crédit de Paris, de Fournier-Jadot, celles de Liverdou, Philotsow

Brumer-Becker, Ripallier et des électriciens Brouot... Et, d'après leurs déclarations mêmes, vous n'avez reçu satisfaction ni des uns ni des autres... vos clients débiteurs, parce qu'ils ont refusé de ne pas bénéficier des longs crédits que vous leur aviez accordés... vos créanciers, parce qu'ils n'étaient plus en possession le leurs créances... rachetées jusqu'à la dernière, et quelques-unes avec des primes importantes, pour l'ancien banquier Marjory...

— Vous avez résumé parfaitement la situation, cher monsieur, dit Villandrit.

— Et nous sommes dans le cœur même du sujet... Dans quelle intention le banquier Marjory avait-il fait ces rachats qui se montent à...

— A un peu plus de quatre cent mille francs... j'ai établi aisément mes comptes... Ce n'est pas la première fois que M. Marjory venait en aide à la fabrique... il l'a voulu sans doute une fois de plus... je dis « sans doute », car il ne m'avait pas confié ses projets...

— Vous avez rendu visite à Marjory peu de temps avant sa mort... Pour quelle raison ?...

— Je pourrais vous répondre : « Sans raison » et comme se voient deux amis. Je préfère vous dire que je désirais m'expliquer avec Marjory sur les causes secrètes de sa générosité... Celle-ci me gênait, m'inquiétait... A Paris, j'étais entre les mains de plusieurs créanciers... Au Pré-Noir, je découvrais, tout à coup, que j'étais entre les mains d'un seul... Je ne sais pourquoi j'estimais que cette situation pouvait être dangereuse pour moi...

— Et ces causes secrètes, Marjory a consenti à vous les révéler ?...

— Non sans débats, et même sans nous être quelque peu querellés...

— Confiez-les à la justice...

— Mon cher monsieur, permettez, au contraire, que je les garde pour moi...

— Vous nous devez toute la vérité...

— Ce silence pourrait entraîner pour vous certains ennuis...

— J'en courrai le risque...

— Bien... Il serait pourtant d'un bien grand intérêt pour nous de savoir comment et pourquoi les titres de créances ont été jetés au feu... et lequel de vous deux les a détruits...

— C'est très simple... Ma fierté se refusait à accepter un pareil don... Et voici les paroles de Marjory répondant à cette hésitation. Je les cite textuellement : « Cette générosité qui vous fait honte, moi, je vous le dis, vous la recevrez... vous la recevrez malgré vous... et je vous défie de vous en délivrer... » Le moyen qu'il employa fut celui que vous connaissez... Et, en effet, les créances détruites, je n'avais plus qu'à m'incliner devant mon bienfaiteur...

— Veuillez nous dire ce qui s'est passé ensuite entre Marjory et vous...

Julien n'omit aucun détail.

— Vous veniez de quitter Marjory... Quelle raison avait-il de courir après vous ?...

— Je m'étais séparé de lui sur des mots violents, où je lui reprochais de m'avoir mis en présence de l'obligation d'accepter le service rendu. Il était malade. Il ressentit trop vivement ces paroles, qui surexcitèrent son émotivité. Quand il me rejoignit il me fit pitié et j'allais lui tendre la main lorsqu'il tomba en une syncope si profonde que je le crus mort...

— Durant votre entretien, Marjory ne vous a-t-il point parlé d'une somme importante qu'il avait touchée trois jours auparavant au Crédit Lyonnais, sur un chèque à son propre nom ?

— Il a mieux fait que de m'en parler. Il me l'a montrée. Cette somme, dans sa pensée, il la destinait à une commandite qu'il désirait m'offrir... et que j'ai refusée.

— Ainsi, cet homme ne se contentait pas de racheter vos créances et d'en détruire les titres... par conséquent de vous sauver... il voulait assurer votre fortune ?...

— ... Et il s'agissait, je crois, d'un demi-million...

— Vous savez qu'aucune trace de cette somme n'a été retrouvée ?

— Oui... le portefeuille jeté dans les herbes était vide...

— De telle sorte que, pour vous, le mobile du crime ?...

— Sans aucun doute était le vol...

— C'est l'évidence même, dit le juge, froidement. Mais vous reconnaîtrez avec nous qu'il y a, en cette affaire, de fâcheuses coïncidences et les explications que vous nous avez fournies ne sont pas toutes en votre faveur.

— Il se peut, dit Villandrit, hochant la tête.

Il parut réfléchir et ajouta :

— Pourtant, je n'ai rien caché de ce qui me concerne, et il y a en tout cela une part de mystère qu'il vous appartient d'éclaircir si vous voulez éviter quelque tragique erreur.

— Vous n'avez rien caché, prétendez-vous ? Si, vous avez omis trois choses... En premier lieu, la raison de l'amitié extrême que vous portait, malgré vous, Marjory, à laquelle vous répondiez par nous ne savons quelle répugnance... Et ceci est, vous en conviendrez, étrange... En second lieu, vous refusez de nous redire les paroles qui auraient, paraît-il, changé votre attitude défiante et ombrageuse vis-à-vis de lui... Enfin, dans la perquisition faite au Pré-Noir, nous avons découvert des instantanés de votre femme... joliment encadrés avec un soin précieux, et qui sembleraient prouver que Mme Villandrit ne partageait pas votre animosité contre un homme dont la réputation galante avait été pendant longtemps célébrée par le Paris qui s'amuse...

Il n'acheva pas.

Régine, debout, protestait avec un cri véhément :

— Monsieur, votre insinuation est outrageante... De plus, elle est ridicule... Julien, défends-moi... il est question de mon honneur et de mon amour...

— Tu n'as pas besoin d'être défendue, ma chérie, fit Julien avec tristesse. J'ai dit tout à l'heure que Marjory et moi nous avions échangé des explications définitives... et que je lui avais demandé pardon de ma violence.

Mais Régine, très émue, portait les mains à son front et chancelait.

Le docteur s'avança vivement pour la soutenir.

Il la guida hors du salon et la mena dans les jardins.

— Nul ne vous soupçonne, madame... N'écoutez plus rien de ces choses pénibles.

Il l'accompagna jusqu'au bois.

Elle prit place en pleurant sur un banc de pierre, dans une charmille épaisse de chèvrefeuille, non loin de quelques-unes de ces ruines dont est parsemée cette vallée, restes de camp romain au milieu desquels se creusait un puits, citerne à sec, étroite mais profonde, dont l'accès était protégé contre les accidents par un treillage en fils de fer.

— Restez ici, madame, reposez-vous au grand air, et, je vous en prie, faites appel à tout votre courage...

Au salon, la scène se poursuivait, plus âpre, plus pressante...

— Vous allez nous suivre au Pré-Noir.

— Qu'avez-vous besoin de moi ?

— Nous devons vous mettre en présence de Marjory.

Julien leva sur les deux magistrats un regard calme, où nulle crainte ne se lisait.

— Dans quel but ?...

Et, haussant les épaules :

— Croyez-vous que la vue du cadavre de ce pauvre homme me troublera ? En ce cas, épargnez-moi ce dérangement et, à vous, ce soin inutile et un espoir qui ne se réalisera pas.

— Peut-être... dit le juge d'instruction.

A ce moment rentrait le médecin.

— C'est le docteur Harrier qui le demande et si vous tenez à ce que nos soupçons n'aillent pas jusqu'à vous accuser, — ce qu'à Dieu ne plaise, — vous lui obéirez et lui donnerez cette satisfaction... Le docteur a reconstitué aisément la scène du meurtre. Les traces de la lutte sont évidentes... empreintes profondément dans le sol mou de la berge de l'étang. Marjory, attaqué à l'improviste, a d'abord

faibli sous son agresseur... Celui-ci essaya d'avoir raison de lui en l'étranglant... Marjory s'est débattu... car une des dents de porcelaine d'un appareil qu'il portait s'est brisée... Est-ce en mordant ? Est-ce en recevant un coup sur la mâchoire ?... Pour vaincre une résistance qui se prolongeait et sur laquelle il ne comptait pas, le meurtrier a frappé sur la tête à coups de pierres, avec une telle rage que le crâne a été défoncé... Alors, le malheureux a été dévalisé et traîné dans l'étang... Peut-être voulait-on faire disparaître son corps et en aura-t-on été empêché par quelque accident, par quelque hasard... Mon cher Villandrit, c'est souvent un pénible et triste devoir que nous impose notre profession... Aidez-nous et soyez persuadé que personne ne souhaite plus amicalement, plus ardemment que Prosper Delvaux et moi-même, qu'aucune suspicion ne vous atteigne...

La gêne de ces paroles s'accentua :

— Le docteur Harrier désire donc s'assurer que les marques visibles laissées par les dix doigts du meurtrier autour du cou de la victime ne correspondent nullement aux empreintes de vos mains... Il n'y aura pas pour lui et pour nous de preuve plus convaincante de la véracité de tout ce que vous nous avez dit...

Julien, dans le coup d'une émotion intense, avait fermé les yeux...

Il la sentait peser sur lui, l'accusation directe et terrible.

Que répondre ?

Refuser ? C'était l'aveu...

Accepter ? C'était l'aveu encore, puisque ces traces étaient celles de ses doigts...

Expliquer ?... Quoi ?... Et comment ?...

Quelles raisons donnerait-il d'une pareille brutalité ?

Les soupçons de sa jalousie qui l'avaient un moment affolé ?

Et que cette violence s'était adressée à l'amant de sa femme ?

En ce cas, il faudrait aller jusqu'au bout de la

confidence, et puisque, entre Marjory et lui, la paix s'était faite, montrer que les soupçons étaient monstrueux en révélant que Régine ne pouvait pas être la maîtresse de cet homme...

Puisqu'elle était sa fille !...

Leur crier ce secret... était-il bien sûr qu'il y trouverait le salut ?

Mais intervenait Marie-Ange, et le pieux souvenir et le culte sacré gardés pour sa mère, tout au fond du cœur de l'enfant...

Alors, se sauver en souillant l'âme de Régine par le spectacle de la honte maternelle, payer d'un pareil prix sa propre délivrance, c'était impossible...

Comment eut-il la force de parler ?

Il ne reconnut pas le son de sa voix... Il lui sembla que c'était quelqu'un d'inconnu, invisible auprès de lui qui prononçait des mots auxquels sa vie et son honneur et la vie et l'honneur de Régine, et la vie et l'honneur de la petite Christiane étaient attachés :

— Il est inutile de nous rendre au Pré-Noir pour cette confrontation et cet examen... Les marques autour du cou de Marjory sont celles de mes doigts...

Il vit la stupéfaction — douloureuse, il faut le dire — sur le visage de ceux qui l'écoutaient. Et un long, très long silence suivit.

— J'ai cédé à un accès de colère... Je vous ai dit que la discussion avait été vive entre nous... et que moi... moi surtout...

Il se tut.

Il devinait qu'on ne le croirait pas et que ces trois hommes avaient toutes les raisons de ne plus avoir confiance en lui.

— Ainsi, c'est par un tel acte de brutalité que vous avez témoigné à Marjory votre gratitude pour les services si grands qu'il vous avait rendus ?

Dérision !...

Julien, éperdu, baissa le front et murmura :

— Défendez-moi... Donnez-moi tous les moyens possibles de vous prouver mon innocence...

— C'est notre devoir... mais en attendant vous resterez à la disposition de la justice.

Ils se concertèrent.

— Veuillez nous faire remettre les clefs qui ouvrent les meubles fermés...

— Les voici... Prenez toutes libertés qu'il vous conviendra. Quant à mes bureaux de la fabrique, Corradin, le directeur, se tiendra à votre disposition pour tout ce que vous exigerez de lui...

Quand il fut seul, Julien fut pris d'un immense accablement.

Seul, il ne l'était pas... Un gendarme venait d'entrer, chargé de le surveiller... Donc, toute fuite paraissait impossible... Or, ce fut justement cette réflexion qui fit entrer dans son esprit le projet de s'enfuir... Il se sentait perdre pied... De tous les côtés, des terreurs... On eût dit qu'il s'était prêté lui-même à concentrer contre lui des détails, à amasser des preuves, à dresser des dangers... Il s'affolait de plus en plus... Régine et Christiane surgissaient en ce cauchemar avec des visages où ruisselaient des larmes... Et il voyait le désespoir, le désespoir sans fin, prendre possession de leur vie... Emporté par ces événements, il n'avait pas le temps de raisonner... La fièvre battait dans son cerveau... Il sentait l'impression physique d'un cercle de fer qui l'étreignait, l'étouffait, empêchait tout effort... Et il se disait que, s'il pouvait l'écarter de lui et respirer plus librement, ce serait peut-être le salut... La fuite ?... Alors, il se débattrait, il chercherait, il éclaircirait ce mystère... Oui, ce serait une preuve de plus de sa culpabilité... Qu'importe, si bientôt il prouvait son innocence ? Oui, fuir... Mais comment ?

La perquisition se poursuivait dans le château.

Il entendait au-dessus de lui des allées et venues.

On ne fit, du reste, aucune découverte intéressant l'enquête.

A la fabrique, la déposition de Corradin fut d'une correction parfaite et il repoussa avec véhémence tout ce qui pouvait accuser son ami. Il donna sur la fabrique les renseignements utiles, ne put nier qu'elle traversait une crise, en manifestant la certi-

tude qu'on en sortirait, cette fois encore, comme on en était sorti tant d'autres fois... Le caissier remit les livres qui devaient être examinés par un expert... Cependant le bruit de l'arrestation du patron s'était répandu dans les ateliers. Tous les métiers avaient interrompu leur travail et les ouvriers sortaient en foule dans la cour, mornes, l'air inquiet...

Corradin allait de l'un à l'autre, leur rendant courage, les exhortant au calme.

Et Prosper Delvaux et le juge Marietty se promenaient, à part, dans les allées du jardin, en échangeant à voix basse leurs impressions.

Ce fut à cette minute qu'à l'orée du parc on vit apparaître tout à coup la silhouette hirsute d'un homme qui, en dépit des tristesses de l'heure présente, amena sur toutes les lèvres des bienvenues cordiales...

Du reste, il signala sa présence en déclamant avec force gestes :

Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine...

Pendant que tout près de là, dans un chantier, des bûcherons soulevaient des pièces de bois en réunissant leurs efforts par la cadence d'une mélopée bizarre :

Les marrons, les marrons
Ne sont pas carrés, mais ronds ;
Les pavés, les pavés
Ne sont pas ronds, mais carrés.

Et Rudeberg s'avança, tenant son fils par la main et marmonnant dans sa barbe.

Ni Corradin ni les magistrats ne prirent garde à lui.

Il rejoignit les groupes des tisseurs auxquels il se mêla, pendant que le petit Pascal, ayant aperçu Christiane qui s'amusait avec sa poupée près d'un massif de hauts cannas en fleurs, s'approchait d'elle timidement. Elle vint à lui tout de suite avec la franchise sans apprêt des enfants. Ils n'étaient pas des inconnus l'un pour l'autre, s'étaient rencontrés

dans des promenades, et chaque fois avaient échangé des sourires. Christiane entraîna le gentil garçon en le prenant par la main et ils causèrent.

Déjà Rudeberg tirait de son portefeuille crasseux, qu'on eût dit enduit d'une couche de graisse, des photos qu'il présentait en les faisant valoir, comme on offre sa marchandise, avec force boniments.

C'était, comme d'habitude, des vues de Vieux-Moulin, des paysages pris au Mont-du-Tremble, aux Beaux-Monts, à Saint-Jean-au-Bois, le château de Pierrefonds sous tous ses aspects, les ruines romaines de Champlieu, des coins de forêt pris partout dans de jolis coups de lumière.

Mais les tisseurs n'étaient pas en veine de dépenses, ce matin-là.

Ils pensaient à d'autres choses.

L'un d'eux le rabroua :

— On les connaît, tes cartes. Toujours les mêmes. Tu ne te renouvelles guère, vieux Fils-de-Famille... On ne peut pourtant pas te les acheter tous les jours...

Rudeberg cligna de l'œil, juste au moment où Corradin passait, et dit :

— C'est vrai pour celles-là... C'est des anciennes... Mais j'ai fait tout récemment deux 9×12 dont je ne suis pas mécontent...

Il haussa la voix, voyant que le directeur ne l'écoutait guère.

— Si M. Corradin en voulait la primeur, lui qui m'a acheté toute ma collection ?

Le directeur entendit prononcer son nom, regarda Rudeberg et ne s'arrêta pas.

Lui non plus n'était pas, ce matin-là, en humeur de plaisanter.

Le bûcheron avait des raisons pour insister et il ajouta sur un ton de regret :

— Dommage... on ne réussit pas toujours l'étang de Pré-Noir... Il faut pour cela une certaine heure de la soirée et un éclairage particulier...

Corradin suspendit brusquement sa marche. Cette fois il se retourna. Les deux hommes se regardèrent... les yeux du directeur étaient gênés, vacil-

lants, puis se raffermirent aussitôt... ceux de Rudeberg restèrent rigoleurs, avec je ne sais quelle menace tout au fond...

Rudeberg s'était séparé du groupe des ouvriers où personne ne prêtait plus attention à lui et ainsi tous deux restèrent isolés...

Le bûcheron s'imagina que Corradin allait parler... Il se trompait...

L'autre, après une hésitation, fit mine de lui tourner le dos, et déjà il partait.

Rudeberg poursuivit, insistant sur la qualité de ses photos, mais baissant la voix :

— Et, ma foi, je n'ai jamais trouvé d'éclairage meilleur pour prendre l'étang que celui de cette belle fin de journée d'hier... Si vous y étiez à cette heure-là, monsieur le directeur, vous avez dû remarquer comme moi... il y avait un splendide effet de soleil... On aurait dit que toute l'eau était de sang... Ah ! quand on inventera la photo en couleurs !...

L'autre demanda, la gorge serrée, de nouveau les yeux éperdus :

— Quelle heure était-il ?

— Je n'ai pas de montre, dit Rubeberg, mais il devait être quatre heures et demie.

Corradin se raidissait visiblement contre une émotion affreuse.

— Vous êtes toujours farceur, vieux Rudeberg... Au revoir, je suis pressé... Un autre jour, nous ferons des affaires ensemble...

— C'est que je ne peux guère attendre, monsieur le directeur... et je vous assure, vous avez tort de ne pas profiter de l'occasion... Tenez, ces deux photos seulement... pour un amateur, elles représentent un prix inestimable... Pour moi, c'est cinquante centimes pièces... mais pour vous, ça serait de l'or, et de l'or, et de l'or... j'ai entendu raconter qu'il y a comme ça des tableaux qui, à l'origine, — les peintres n'étant pas connus, — ont été achetés deux cents francs, et qui, plus tard, se sont revendus plus d'un million. Eh bien, mes photos ressemblent à ces tableaux-là... Elles sont inestimables... Alors, vous ne voulez même pas y jeter un coup d'œil ?...

— Elles ne m'intéressent pas...

— Comment le savez-vous, puisque vous ne les avez pas regardées ?... Enfin, je n'insiste plus, et du moment que vous ne voulez pas me les acheter, je vous en fais cadeau... En voilà une... en voilà deux... Comme j'ai tiré une douzaine de cartes, je vais tâcher d'en vendre aux gendarmes et à ces messieurs du Parquet. Je parie une discrétion qu'ils tomberont dessus comme la pauvreté sur le monde.

Il glissa de force deux cartes dans les mains de Corradin.

Après quoi il déclencha de deux pas sur la gauche vers Delvaux et Marietty, que leur promenade autour du jardin rapprochait à intervalles périodiques.

Il ôta sa casquette et salua les magistrats.

— Monsieur le procureur et monsieur le juge d'instruction, je vous présente mes devoirs, dit Fils-de-Famille en se rappelant son ancienne élégance... L'un de ces messieurs désire-t-il examiner ma collection et emporter un souvenir ?

Et déjà il étalait comme un éventail entre ses doigts toute une série de photos, comme on étale un jeu de cartes, lorsqu'il fut rappelé par un cri :

— Rudeberg !..

Le bûcheron se retourna.

Et il vit Corradin, la figure convulsée, en proie à une atroce épouvante, — image de terreur aux yeux fous, — qui froissait dans un geste crispé les deux 9×12 que Fils-de-Famille venait de lui remettre.

— Laissez tranquilles ces messieurs et épargnez-leur vos boniments, je vous prie.

Bonasse, Rudeberg replia son jeu de cartes, qu'il glissa dans la crasse de son portefeuille.

— Oui, monsieur le directeur... Je vous demande pardon, messieurs... Je m'aperçois que ce n'était pas le moment de vous déranger dans vos méditations... Du reste, j'ai certainement trouvé un acheteur, n'est-ce pas, monsieur Corradin ?...

Corradin râla :

— Venez !

Ils s'éloignèrent silencieusement.

Après quelques pas, lorsqu'il ne fut plus possible à personne de surprendre leur entretien :

— Le sujet de mes photos vous a plu ? Je m'en doutais. Vous êtes un homme de goût. C'est une chance d'avoir pu les prendre, telles qu'elles, et de les avoir réussies. Tenez, admirez la première... Hein ? Vous vous reconnaissez ? Pas moyen de dire que ce n'est pas vous !... Tous ceux qui vous ont vu une fois mettront votre nom sur votre figure... Vous veniez de renverser Marjory... Et pas sans peine !... Et comme il ne voulait pas mourir, vous l'avez assommé à coups de caillou... Vous avez eu la complaisance de rester immobile une seconde entre le moment où votre bras était en l'air et le moment où il s'abattit sur Marjory, terrassé... « Ne bougeons plus ! » Et vous étiez si occupé que vous n'avez pas entendu le délic de mon appareil... Oui, oui, je comprends ce qui vous tarabuste. Comment j'étais là, pas vrai ?... Bien simple... Ce pauvre M. Villandrit courait vers Pré-Noir en criant au secours... J'arrivai à son appel... je vous ai aperçu besognant !... Je me suis dit que vous voudriez garder un souvenir de cette soirée... Et voilà !... Quant à la seconde photographie, elle n'est pas aussi parfaite... Il y a un peu de flou... l'eau a bougé un peu, et dame !... je ne commandais pas aux éléments... Mais quant au reste, voyez quelle netteté ! Quelle lumière ! Et comme on se rend bien compte de ce que vous faites, les mains plongées dans l'étang y maintenant la tête de Marjory... les deux genoux sur son ventre qui s'enfonçait dans la vase de la berge... Là encore on aurait dit que vous obéissiez au traditionnel : « Ne bougeons plus ! » Vraiment, monsieur Corradin, vous avez posé merveilleusement... une fois de face... la seconde fois de profil... Après quoi vous avez ramassé les liasses de billets de banque éparpillés sur l'herbe pendant la lutte et vidé le portefeuille de ce qu'il contenait... Là aussi, j'ai essayé de vous prendre... Mais trop de gestes, trop de fièvre... Impossible... Vous aviez hâte de vous tirer des pieds... Moi, je n'ai pas eu la pensée de vous retenir...

Riant, convaincu, sûr de dominer :

— Et vous me direz que mes photos ne valent pas de l'or, de l'or, de l'or ?...

— Combien ? bégayait le misérable.

Il était dompté, et il ne tenta même pas de mentir.

— On n'est pas très bien ici, sous l'œil de la police, pour entamer une discussion. Du reste, nous avons le temps... Nous sommes d'accord, et je reviendrai vous voir...

Tout à coup, il demanda :

— Alors, vous croyez que votre ami Villandrit ne s'en tirera pas... qu'on va l'emmener... et qu'il sera jugé à votre place ?

Il avait paru hésiter, chose bizarre, cherchant ses mots, dans un trouble.

Corradin détourna la tête et ne répondit pas.

— C'est dur tout de même, ce que vous faites là... ce que nous faisons là tous les deux, se reprit-il, car nous voilà complices, vous par le sang versé, moi par mon silence... Que je parle, et vous êtes perdu, aussi sûrement que j'écrase cette chenille sous mon sabot. Que je me taise, et Villandrit est condamné... Et le malheur retombe sur une gentille femme et sur cette mignonne petite qui joue là-bas avec mon Pascal.

— Il faut que tu te taises...

Le bûcheron baissa les yeux. Les poils de sa barbe frémirent... son regard reflèta une anxiété.

Un remords léger... hésitation passagère... imperceptible, effleurement de probité...

Il regardait là-bas, au bout du jardin, près des tilleuls...

Pascal s'y promenait avec Christiane.

Entre eux était une grande poupée que chacun soutenait par un bras, comme leur enfant...

Pascal riait en se prêtant à ce jeu, mais Christiane restait très sérieuse.

Rudeberg, l'œil mi-clos, des rides se creusant entre ses noirs sourcils, voyait en ce spectacle... Quoi ?... Qui sait ?... Dans son ambition et ses rêves, dans son orgueil, dans son amour insensé pour Pascal... voyait en ce spectacle, peut-être l'avenir... Il ne se détachait pas de cette vision. Il murmura :

— Mon petit Pascal ! Mon petit, mon cher petit !

Et, brutalement, il répliqua à Corradin :

— Vous n'avez rien à craindre... je me tairai... mais vous y mettrez le prix...

L'autre soupira, soulagé. Ce qu'il voulait, c'était gagner du temps, quelques heures, quelques semaines... En quelques heures, en quelques semaines, le hasard peut faire naître tant d'occasions de se libérer !... Et le hasard est un instrument, entre des mains habiles...

Il dit : « Merci ! » avec un furtif et énigmatique sourire.

VIII

AU FOND DE LA CITERNE

Le gendarme Serrebois, qui gardait Villandrit, avait d'abord commencé, dans le salon, une promenade monotone, de long en large, de large en long. Puis, il s'était assis. Puis, il avait poussé des soupirs. Après quoi, comme une fenêtre était ouverte, il y avait jeté un coup d'œil s'intéressant à ce qui se passait dans la cour de la fabrique. Après quoi, il recommençait promenade et soupirs. De temps en temps, il tirait de sa poche une pipe et une blague à tabac en vessie de porc ; mais on ne fume pas dans un salon et, de plus, il était de service. Deux empêchements qui s'accordaient mal avec sa passion du tabac. Il était de ces fumeurs qui se sentent malades s'ils restent une demi-heure sans fumer. Ils ont faim de nicotine comme on a faim de pain, soif de fumée comme on a soif d'un verre d'eau fraîche. Et il lui arrivait de regarder Villandrit en dessous avec des envies de lui dire :

« Laissez-moi faire... Trois bouffées... Cela me permettra d'attendre. »

Mais Villandrit ne voyait rien, tout à son idée fixe.

S'enfuir !...

Le gendarme Serrebois ne cherchait donc qu'une occasion de se distraire, et son tête-à-tête morose et silencieux avec le prisonnier durait depuis deux heures.

Cependant, devant les ateliers, les tisseurs continuaient de se grouper et de discuter.

D'abord, ce furent des paroles réservées, presque timides, où chacun émettait un avis.

Bientôt, les voix haussèrent le ton.

Les avis étaient partagés.

Les uns défendaient le patron, les autres, au contraire, l'attaquaient...

Les mots devinrent vifs. Des mots vifs aux injures la distance n'est pas longue.

Quand on arrive aux injures, les poings facilement se lèvent et plus facilement encore s'abattent. Donc, tout à coup, ce fut la bataille entre les ouvriers des deux partis.

Brouhaha, tumulte, piétinements, des cris et des rages...

Corradin, qui venait de quitter Rudeberg, essaya d'intervenir et reçut des horions.

C'était un spectacle qui valait bien une pipe de tabac. Notre gendarme, amusé, voulut en prendre sa part et courut à la fenêtre. Oh ! rendons-lui justice... Le brave homme n'y resta pas longtemps. Pendant une minute, il oublia son prisonnier, et quand, la bataille apaisée, il se retira de la fenêtre, il fut frappé de surprise, bouche béante.

Villandrit n'était plus là !

Il se précipita vers le piano, vers les canapés, vers un immense paravent à six feuilles, vers la porte, dans un vaste couloir, vers une autre porte d'un petit salon encombré de meubles et de bibelots japonais... sur toutes les portes qu'il rencontra. Après quoi, il se mit à hurler en gesticulant :

— A l'aide ! A moi !... Au secours !...

Et tout le monde accourut, les magistrats les premiers.

— Etes-vous fou, Serrebois ? Que se passe-t-il ?

— Le pri...pri...prisonnier s'est évadé...

— Quoi ? Quoi ? Vous dites ?

— Parti. Evaporé. Je n'ai rien vu. Le temps de tourner la tête, il n'était plus là !

Des ordres brefs. Policiers, gendarmes, même des ouvriers sont à l'œuvre.

Serrebois ne pense plus à sa pipe, n'a plus faim de tabac, soif de fumée ; il a deux yeux gros de larmes, car le procureur vient de lui dire, froid comme glace :

— Compliments, mon garçon !

Ce qui l'atteignit d'autant plus qu'il attendait son galon de brigadier.

Ce fut une bousculade dans tout le château.

Pendant ce temps, Villandrit fuyait.

Il ne réfléchissait plus. Il ne se disait plus que cette fuite l'accusait, que c'était pareil à un aveu qui fût tombé de ses lèvres. Non ! il fuyait la prison, les interrogatoires de la cellule, le scandale de la cour d'assises.

C'avait été très simple, enfantin.

Serrebois était penché à la fenêtre... A pas feutrés, qui s'enfonçaient dans l'épaisseur du tapis, Julien gagna la porte, l'ouvrit sans bruit, la referma de même. Il atteignit rapidement la cuisine et l'office. Entre les deux, la porte de l'escalier de la cave. Il y dégringola. La cave parcourait les dessous de l'habitation et des soupiraux prenaient de l'air du côté des communs. Il y grimpa, s'y coula, se trouva dehors. Les gens étaient sur l'autre façade, mêlés aux ouvriers, là où se déroulait l'action du drame. Il franchit la cour des communs sans encombre et par un sentier du potager rejoignit la longue charmille qui reliait les jardins avec le bois.

Dans la charmille, il prit sa course.

Il entendit Serrebois, à ce moment, qui appelait à l'aide.

Au bout de la charmille, qui avait une centaine de mètres, il se trouva en face de Régine.

Et à cette vue la réaction fut si brusque en lui qu'il éclata en sanglots.

— Où vas-tu ? disait-elle... que fais-tu ?

Affolé, il explique :

— Je suis perdu... Tout m'accable, tout m'accuse...

En prison, jamais je ne prouverai mon innocence... Je fuis... Libre, je me défendrai et je te jure, Régine, mon honneur sortira sain et sauf, sans une tare, sans un soupçon...

— Oh ! mon Julien, comment ont-ils pu croire !...

— Des coïncidences tragiques, des hasards qui me rendent fou... Perdu, je te dis, perdu... et personne ne me sauverait !... Moi, moi seul... Et qui sait combien d'années il me faudra pour cela !... Toute une vie peut-être... Régine, toi du moins, tu crois en moi ?

— Oh ! mon cher amour, dit-elle, s'affaissant contre sa poitrine.

— Oui, crois en moi. Quoi qu'il arrive, aie confiance et attends-moi...

— Ainsi qu'autrefois, je me garderai pour toi, mon Julien.

Des cris, venant du jardin, se rapprochaient. Découragé, il murmura :

— Ils vont fouiller le bois... je n'aurai jamais le temps de disparaître.

Elle lui jeta, dans un éclair d'espoir :

— La citerne... et tout au fond, dans l'éboulement...

Déjà il y courait. Au fond du puits un effondrement creusait un trou sur un des côtés de la paroi, formant là comme une sorte de niche. D'en haut l'on voyait bien le bas de la citerne, où traînaient des branchettes, des pierres, des papiers et des débris jetés là par des gamins, mais la niche était tout à fait invisible. Les parois offraient des trous et des renflements, des dégradations où le pied trouvait à se poser, et il était assez facile d'y descendre.

Quand les magistrats, les policiers et les ouvriers arrivèrent, ils ne virent plus dans la charmille que Régine, triste, très pâle, prête à répondre à leur curiosité.

— Nous cherchons votre mari, madame... De graves présomptions pèsent sur lui... dans le meurtre de Marjory... et maintenant que, au lieu de protester et de nous convaincre, il a pris la fuite

pour se soustraire au châtiment, ces présomptions se changent en preuves...

— Monsieur, dit Régine au procureur qui venait de parler, je ne croirais pas à la culpabilité de mon mari, même s'il avouait.

M. Delvaux s'inclina, ému malgré lui devant l'héroïsme de cette réponse.

Demander à cette femme si elle avait vu Villandrit, c'était une insulte inutile à son désespoir et à son amour. Les magistrats n'y songèrent même point.

En passant, Serrebois avisa la citerne, enjamba le treillage et plongea son regard. Le soleil de midi 7 tombait d'aplomb. On y aurait vu quelques insectes trottinant dans les ruines.

— Rien, dit-il... C'est une souricière... Il s'y serait fait pincer...

Les gens s'éloignèrent, traquant la bête par les sentiers, dans les fourrés.

Le soir, ils n'avaient rien trouvé. Des dépêches furent lancées partout. Et dans toute la forêt de Compiègne et celle de Laigue, une surveillance rigoureuse fut organisée.

Après ces secousses, la fabrique fermée, les travaux suspendus, les Basses-Bruyères semblèrent s'endormir dans la paix. C'était la paix du tombeau. Ceux qui étaient là marchaient à pas discrets, parlaient à voix basse ou échangeaient seulement des regards effrayés.

Corradin n'avait pas voulu quitter Régine.

L'instinct du mal lui disait que la jeune femme devait connaître le refuge de son mari. Peut-être même avait-elle aidé à son évasion. Il croyait surprendre en elle, en dépit de sa tristesse et de ses larmes, je ne sais quel espoir et quel soulagement, parfois.

Il la guetta. Elle ne fit plus un pas hors de la maison sans que deux yeux la suivissent, essayant de la surprendre. Mais Régine, se renfermant dans le deuil de son bonheur mort, pâle, les paupières brûlées de fièvre, ne sortait plus. Corradin, dès lors, lui tint compagnie. Du premier jour, il commença

le siège de cette femme qu'il n'avait pas cessé d'aimer avec folie, et qu'il retrouvait libre enfin, libre à jamais. Son crime avait supprimé le mari. Il était bien sûr que, tôt ou tard, désormais, son secret amour triompherait.

Toutefois, aussi longtemps que Villandrit ne serait pas entre les mains de la justice, des dangers étaient à craindre.

Il interrogea adroitement Régine.

Régine, du ton le plus naturel, éluda toutes les questions :

Il réfléchissait :

« Julien n'a pu s'enfuir... Il ne peut être bien loin dans la forêt... caché peut-être dans les environs... Mais la faim l'obligera à une imprudence... A moins qu'il ne soit ravitaillé... Et par qui, si ce n'est par sa femme ? Dans la journée ? Impossible... elle n'oserait... En outre, elle ne sort pas... Voici deux nuits que je ne dors pas et que je la surveille... Et personne non plus n'est sorti cette nuit du château... pas plus Régine qu'aucun des domestiques qu'elle aurait pu mettre dans la confidence... Où ?... Comment ?... Quel complice ?... »

Deux, trois, quatre jours s'écoulèrent... La surveillance commençait à se relâcher. Il venait peu à peu à tout le monde la certitude que Julien avait réussi à quitter le pays.

Christiane, seule, n'avait rien changé à ses habitudes. Elle soignait sa poupée, l'habillait, la déshabillait, faisait avec elle la dînette, la promenait dans sa voiture, où elle la couchait avec des tendresses maternelles. Or, personne ne fit la remarque qu'à l'heure quotidienne de sa promenade, la gouvernante était régulièrement retenue par Régine. L'enfant sortait seule. Oh ! elle n'allait pas loin. Elle suivait avec « sa fille » la longée de la charmille et s'arrêtait au banc de pierre. Mais, au bout de quelques instants, elle se hasardait sous bois du côté de la citerne, inspectait les alentours de ses beaux yeux clairs intelligents, où ne se lisait aucun effroi puis, sûre de la solitude, elle poussait sa voiture et sa poupée jusqu'au puits et, retirant brus-

quement des paquets de sous les couvertures, elle les faisait basculer dans le trou et se penchait pour écouter leur chute dans le fond... plouff... C'était du pain, des fruits, des tranches de viande froide... Parfois, descendait une bouteille emmitouflée de chiffons, à l'aide d'une corde... et la bouteille filait ainsi, sans heurts, le long des parois, tenue par de mignonnes mains qui obéissaient aux instructions maternelles...

Un soir, pourtant, n'en pouvant plus, elle osa dire :

— Mon papa, c'est moi... Courage, je t'aime !...

Et, baissée près de l'orifice, elle eut la joie infinie d'entendre :

— Mon gentil petit ange... Ma chérie... Mon adorée...

Ce soir-là elle pleurait en rentrant à la maison. Et, comme les gens s'inquiétaient, elle répondit qu'elle était triste « parce que sa fille était malade »...

. . . . . .

Le même jour où Villandrit, pour échapper à l'accusation, venait de s'évader, où Rudeberg, guilleret, et qui finalement avait pris son parti de ses remords, avait conclu son affaire de cartes postales, Corradin, vers le soir, rentra chez lui, dans l'élégant pavillon qu'il habitait à l'extrémité des jardins.

Là, seul, n'ayant plus besoin de feindre, il resta anéanti devant sa table de travail. Son souffle oppressé, bruyant, ressemblait à un rugissement étouffé. Le soleil déclinant entrait à pleins feux dans son bureau. Il alla donner un tour de clef à la porte, revint s'asseoir à sa table et, tirant de sa poche les deux 9 × 12 de Fils-de-Famille, il les planta devant lui et les examina.

« Deux purs chefs-d'œuvre de photographie ! » avait dit Rudeberg avec une vanité d'artiste.

Jamais instantanés n'avaient été plus terribles !

Et jamais non plus le hasard, qui les avait permis, n'avait été d'une plus impitoyable justice !

Il se retrouvait, en ses deux gestes de meurtre :

ici, le bras levé pour frapper ; là les mains sous l'eau, pour achever le mort...

Et quels yeux féroces !... Quelles lèvres amincies, rentrées, disparues, qui se crispaient dans l'effort assassin !... Et quelle tension animale de tous les muscles en vue de frapper, et pour détruire !

« C'est affreux ! »

Puis, il considéra un instant la paume de sa main droite.

Les deux petites plaies se séchaient sous la transparence du taffetas...

« Si l'on m'interrogeait, comment expliquerais-je ces morsures ?... »

Il brûla les deux photos. Mais celles-ci brûlées, il en restait d'autres. Les autres détruites, sans cesse il en renaîtrait, tant que les clichés existeraient. Il y avait là, chez Rudeberg, quelque part, une source d'angoisses qu'il fallait tarir, autrement sa vie en serait empoisonnée et jamais il ne toucherait le bénéfice de son crime.

« Et sans retard, sans retard, avant que ses précautions soient prises... ou bien... »

Oui, une crainte autre que celle-là... une crainte qu'il avait vue passer sur les rudes traits du bûcheron... le remords ! Rudeberg, au fur et à mesure de l'enquête des débats de la cour d'assises, ne se repentira-t-il pas ? Ne se ravisera-t-il pas ? Ne voudra-t-il pas, dans l'effroi soulevé en lui par un reste de probité, intervenir au procès ? Du reste, qu'il intervienne ou non, ces photos, ces clichés, seront des preuves accablantes et tant qu'ils existeront la vie de Corradin sera un enfer.

Il n'hésita pas. Son parti fut pris. Il allait tenter sa chance.

Un quart d'heure après, il était à rôder autour de la cabane... et sa chance le favorisait.

Il n'y entendit aucun bruit, n'y remarqua aucun mouvement... Il se hasarda à cogner à la porte et personne ne répondit. Il savait que Pascal, certains jours de la semaine, suivait, à l'école de Saint-Sauveur, des cours supplémentaires... et rentrait assez tard. Quant à Rudeberg, son travail était intermit-

tent... et quand il avait déserté par caprice l'équipe des abatteurs d'arbres, nul n'aurait pu dire où il vagabondait. Il avait passé la matinée aux Basses-Bruyères où nous l'avons vu... Et content de lui, il était allé boire dans une auberge du village.

Corradin n'eut qu'à pousser la porte pour pénétrer dans la masure.

Là, dans un coup de folie, sans même penser qu'il pouvait être surpris par le retour de Pascal ou celui de Rudeberg, il se mit à tout bousculer, à fouiller partout... Les meubles misérables aux tiroirs béants, une armoire disloquée, des paniers, des seaux, des casseroles, une malle ouverte, les deux lits, avec leurs feuilles mortes et leurs fougères séchées presque réduites en poussière, les recoins sombres, les chaises de bois, le cabinet où Rudeberg faisait ses virages, il n'oublia rien. Il souleva des briques près du foyer. Il monta sur un escabeau fait d'une racine d'arbre et plongea la main dans le chaume du toit. Il trouva des photos, il trouva des clichés, il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Fils-de-Famille s'attendait à cette visite et avait pris ses précautions.

Il se mit à sonder les murs, cognant pour y découvrir quelque cachette lorsqu'un rire sonore lui fit tourner la tête.

Rudeberg était sur le seuil, éclairé par le soleil couchant, et criait de toutes ses forces :

— Il fallait me prévenir, monsieur le directeur, je vous aurais aidé...

Il entra, ramassa une chaise renversée, s'assit et, tranquillement, regarda tout ce désordre qui s'étalait autour de lui.

— Vous n'avez pas fouillé partout, dit-il paisible...

Et montrant la cloison qui séparait sa chambre de celle de Pascal.

— Il y a là quatre ou cinq briques qui s'enlèvent... Ça fait autant de trous... On y placerait facilement des photos et des clichés... Non ! vous ne voulez pas chercher ? Vous avez tort. Ce qui vous intéresse est ici... Voilà ! Et si vous aviez réussi en mon absence à mettre la main dessus, vous n'auriez pas perdu votre journée...

Il se versa le fond d'une cruche de vin dans un verre qu'il rinça.

Il le but, rinça un autre verre et se pencha sur un tonnelet :

— Voulez-vous trinquer ?

— Merci ! J'ai échoué aujourd'hui. Je n'échouerai pas tous les jours...

Rudeberg riait encore. Et son rire était formidable d'ironie.

Il appuya un doigt sur sa paupière inférieure :

— Regardez donc la poussière que j'ai dans l'œil, mon garçon.

Après quoi il se pencha sur la cheminée où mijotait un pot-au-feu.

Dans un geste rapide que Rudeberg n'eut pas le temps d'apercevoir, Corradin étendit le bras et, dans la cruche à vin, versa tout le contenu d'un petit flacon.

— Sans rancune, monsieur Corradin, si vous voulez manger la soupe avec nous ?

— Ainsi, tu veux la guerre ?

— Moi, monsieur le directeur, fit le bûcheron stupéfait. Que le bon Dieu m'en préserve. Comment ça serait-il possible que je me batte avec vous, qui n'avez point d'armes, alors que moi je les ai toutes ?.. La guerre, jamais de la vie !... Quand il me plaira, je vous donnerai des ordres, vous n'aurez qu'à obéir...

Corradin ne répliqua pas et presque aussitôt il sortit.

Rudeberg resta accroupi devant son pot-au-feu... Il avait quitté son air amusé et, redevenu sérieux, il réfléchissait :

« S'il n'a rien trouvé aujourd'hui, rien ne dit qu'il ne réussira pas demain.. »

Au milieu de la chambre était le tronc d'arbre mal équarri qui servait d'escabeau et sur lequel Corradin avait grimpé tout à l'heure. Avec une pince, il allait en faire sauter un morceau comme d'une alvéole dont les coupures étaient effacées par une couche de poussière.

Dans la cavité étaient les deux clichés et les photographies.

Tout à coup, il s'arrêta, indécis dans son geste.

Debout, il tournait le dos aux quatre petits carreaux qui formaient dans ce taudis l'unique fenêtre par où entrait le jour... Mais sur le mur en face de lui et qui avait été autrefois — cela se voyait encore — blanchi à la chaux, il vit, à plusieurs reprises, courir une ombre... Alors, il sourit, car il comprenait...

Corradin ne s'était pas éloigné et le guettait en se penchant, du dehors, contre les vitres.

Le soleil, s'inclinant de plus en plus, projetait dans la cabane une ombre allongée.

Rien dans l'attitude de Rudeberg ne trahit la moindre émotion et n'indiqua à l'espion qu'il avait été surpris.

L'ombre disparut.

Il y eut, dans les alentours de la cabane, un bruit de marche précautionneuse.

Fils-de-Famille avait l'oreille fine...

Il devina que Corradin s'en allait.

Alors, le sourire du bûcheron disparut...

« Il est évident que rien ici n'est en sûreté ! » murmura-t-il.

Tout en réfléchissant, il alluma sa pipe, s'en fut jeter un coup d'œil au dehors dans la direction qu'avait prise Corradin, puis, revenant à la cruche sur un coin de la cheminée, il la remplit au tonnelet.

Il se versa un verre plein de vin, l'éleva un instant entre lui et la lumière du soleil — par habitude — mais cette fois sans en admirer la transparence, car il pensait à autre chose, et la vida d'un trait... Il le remplit encore, et le vida de nouveau.

Et il tomba raide, comme si la terre avait manqué sous ses pieds.

En même temps, un rire bref, dehors, derrière la petite fenêtre aux quatre vitres.

Corradin avait fait mine de s'éloigner, puis était revenu à son poste.

Il ne perdit pas de temps...

Rudeberg avait dit, tout à l'heure, en le narguant :

« Ce qui vous intéresse est ici... »

Or Corradin jouait son va-tout et ce n'était pas un homme de demi-mesure. Tout à coup, depuis trois jours, sa liberté et sa vie chancelaient... Et, en bas, c'était l'échafaud... Grand criminel, certes, doué de sang-froid et d'audace.

Le voici dans la cabane, auprès du corps inanimé de Rudeberg. Il pourrait le tuer. Rien de plus facile. Mais ce second meurtre est inutile. Mieux vaut faire croire à un accident ; Rudeberg, ivre, aura mis le feu à la maison. Et il a péri victime de l'incendie.

En même temps, l'incendie détruirait clichés et photos.

Il éparpille, d'un coup de pied, les bûches qui flambent sous le pot-au-feu, saisit un tison, le promène sous le toit de chaume, le jette ensuite sur le lit, dans les mousses, les feuilles et les fougères sèches...

Après quoi, sûr de laisser derrière lui la dévastation, il s'esquive, gagne le bois et disparaît.

Le grand corps de Rudeberg s'est effondré près du lit...

Peut-être l'homme a-t-il eu conscience du danger, a-t-il vu clair la centième partie d'une seconde, dans cette nuit qui s'abattait sur lui, foudroyante... Ou bien, fut-ce, plus simplement, un geste réflexe instinctif ?... En tombant, ses mains saisirent les pieds de l'escabeau et s'y accrochèrent si fort qu'on pouvait croire que les dix doigts voulaient s'y incruster comme dix clous...

Autour du bûcheron, tout brûlait.

La masure s'emplissait d'une fumée intense où éclataient de rouges fulgurations.

Dehors, les flammes du toit de chaume s'élançaient joyeuses vers le ciel, où couraient des nuages eux-mêmes rougis par les feux du soleil couchant.

Or, le petit Pascal revenait de l'école, les mains dans les poches.

Il se hâtait, car il était tard. Son père devait l'attendre en préparant la bonne soupe grasse pleine de poireaux et de pommes de terre et l'enfant y pensait avec plaisir, car il était satisfait de lui-même,

ayant bien travaillé. En outre, le morceau de pain, emporté dans son sac pour le goûter de quatre heures, était loin, et depuis longtemps Pascal éprouvait un maître appétit.

Au tournant de la route, il s'arrêta avec une vive surprise...

Une lueur violente apparaissait dans les arbres. Souvent il les avait vues, ces clartés du ciel flamboyant au coucher du soleil, mais elles étaient immobiles et comme mortes, tandis que celles qu'il apercevait ce soir-là étaient vivantes, remuaient, se rapetissaient ou s'agrandissaient... Et parfois un peu de vent les chassait en tourbillons pendant que des volutes de fumée s'enguirlandaient dans les hêtres de la bordure.

L'enfant eut une grande frayeur, cria en pleurant :

« C'est notre maison qui brûle... »

Et il se mit à courir de toutes ses forces, son carton d'écolier lui battant dans le dos.

Le voici devant la masure embrasée.

Il appelle :

— Papa ! Papa !...

Il ne réfléchit même pas que son père peut très bien ne pas être là... qu'il y a beaucoup de raisons pour qu'il n'y soit pas... ou même qu'il soit parti pour chercher du secours... Il se jette dans la fournaise... Un instant il recule, aveuglé, suffoqué... toussant... pleurant plus fort... Puis il s'élance de nouveau... Cette fois, il reparaît, traînant un poids qui doit être énorme, étant donné ses efforts... Et ce poids, c'est le corps de Rudeberg.

Le corps de Rudeberg alourdi par l'escabeau qu'il n'a pas lâché et qui râcle la terre derrière lui...

En même temps, le toit s'abat et de hautes flammes s'élèvent.

La masure n'existe plus...

A genoux près de son père, Pascal sanglote, en le caressant :

— Papa ! mon cher papa ! Tu n'es pas mort...

Les flammes ont été vues du village. Des secours arrivent, mais il n'est plus temps. L'incendie a achevé son œuvre. La misérable cabane n'est plus

qu'un tas de braises crépitantes où surgissent des langues rouges toutes les fois que passe dessus, pour les aviver, un frisson de brise plus forte.

Rudeberg n'est pas mort. On le fait revenir à lui. On l'a transporté près du ruisseau. On lui baigne le visage et il rouvre enfin les yeux. Des gens ont essayé de détacher ses mains crispées, nouées autour des pieds de l'escabeau... Ils n'y sont point parvenus. Il aurait fallu lui broyer les os. Quand il reprend connaissance, quand il voit tout le monde penché sur lui, et Pascal qui l'étreint, et la cabane qui achève de disparaître, il se lève et dit :

— Eh bien, quoi ? Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qu'on m'a fait ?

— Père, je suis arrivé de l'école et la maison brûlait... Tu avais l'air d'être mort... Je t'ai tiré dehors... Et tu as entraîné avec toi l'escabeau... Et c'est tout, père, nous ne savons pas comment tout cela s'est passé...

L'escabeau !... ce simple mot lui fait comprendre... Maintenant, il se souvient !... La cruche !... Un verre, deux verres de vin, et la foudre... Pendant qu'il était en syncope, l'incendie !... Qui a mis le feu ? Lui-même ou Corradin ?... Aucun doute, Corradin ! Et c'était un coup de maître... En même temps qu'il brûlait la maison, il détruisait les documents terribles... et il réduisait en cendres le témoin de son crime...

« Bon boulot, murmura-t-il en souriant, bon boulot... mais qui n'a pas réussi jusqu'au bout... Ça méritait mieux, ma parole. »

Il avisa l'escabeau, fit quelques pas en chancelant et alla s'y asseoir. Un regard le rassura. Il n'était advenu rien de fâcheux au siège rustique. Donc les photos et les clichés étaient là... sa main tremblante tâtait la bille de bois, elle y retrouvait aisément les coupures où s'engageait son ongle... Et il frémissait de joie...

« Ma veine ! ma veine ! » disait-il à voix basse...

C'était la nuit maintenant, mais des lueurs sortaient du brasier pour éclairer les visages de reflets fantastiques.

Parmi ces visages, soudain, il reconnaît celui de Corradin.

Corradin est accouru là comme les autres. Il est accouru parce qu'il voulait, au fond de sa haine, savourer la joie formidable de ne plus se sentir esclave. Et en apercevant Rudeberg sain et sauf, il n'a pas retenu un cri de fureur...

Les deux hommes échangent un regard... Corradin a baissé les yeux...

Et Rudeberg, s'approchant, lui glisse à l'oreille :

— Sans Pascal, le tour était joué...

Il se mit à rire tout bas :

— Maintenant, ça vous plaît-il de savoir où je cache mes marchandises précieuses ?

Il prit son couteau, le glissa dans les rainures de l'escabeau, lui imprima un mouvement de va-et-vient pour donner du jeu à la bille de bois, puis la retira de son alvéole. Il plongea le bras et ramena deux clichés et deux photos...

— Voilà !... Monsieur est servi !...

Et il enferma le tout dans son portefeuille.

Il enleva Pascal dans ses bras, non sans l'avoir embrassé avec passion :

— Petit, cette nuit, nous irons coucher à l'auberge, mais bientôt nous serons mieux logés... Voilà M. Corradin qui vient de me promettre de nous donner l'hospitalité aux Basses-Bruyères... N'est-ce pas, monsieur Corradin ?

Il partit, Pascal, à cheval sur ses épaules, battit les mains gaiement.

Il prit la route de Saint-Sauveur et, quand il fut dans le bois, on l'entendit :

Alors il tressaillit, en proie au noir frisson.
— Cachez-moi, cria-t-il, et le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.

. . . . . .

Bien que la surveillance eût diminué dans la forêt, l'inquiétude de Régine ne continuait pas moins d'être grande. La retraite de Julien était à la merci d'une imprudence, d'une indiscrétion, d'une naïveté de l'enfant. En outre, il était impossible de laisser Ju-

lien plus longtemps caché au fond de la citerne. La cavité où il se dissimulait était si étroite et si basse qu'il devait s'y tenir étendu tant qu'il faisait jour. La nuit seule lui rendait la liberté de ses mouvements. La jeune femme songeait à tout cela et aux moyens de secourir le pauvre garçon. Il lui était difficile d'agir seule. Mais parmi tous les hommes qui l'entouraient, qui choisir pour une aussi grave confidence ?

Corradin, à cause de son amitié pour Julien !

Corradin, et pas d'autres !

Il ne la quittait guère depuis la catastrophe. Elle retrouvait en lui un cœur qui partageait sa peine. Et jamais l'apparence même d'un soupçon ne l'avait effleurée.

Ce fut un soir qu'elle voulut s'ouvrir à lui :

— Mon ami, que pensez-vous de notre pauvre Julien ? Ne croyez-vous pas, comme moi, qu'il n'a pu s'enfuir bien loin et qu'il doit être encore tout près de nous ?

Il tressaillit sous cette brusque question à laquelle il ne s'attendait pas.

— Non, Régine... Vraiment, je vous l'assure... j'espérais qu'il était à l'abri... Mais vous, savez-vous donc quelque chose?

L'émotion de Régine était trop visible pour qu'il ne devinât pas du premier coup.

« Elle sait !... Et elle va tout me dire, si je suis adroit... »

Elle disait en hésitant, cherchant ses mots, retenue par un effroi instinctif :

— S'il était encore... auprès de nous... comment aurait-il vécu... depuis ces trois jours écoulés ?... Il doit être bien malheureux !... Et si l'on... pouvait... deviner son refuge... comment m'aideriez-vous à le sauver, vous, Henri ?... à lui donner les moyens de sortir de la forêt ?... de déjouer la surveillance ?... de s'expatrier ?... jusqu'au jour... au jour béni que j'appellerai de toutes mes prières, où il reviendra, fort de son innocence ?...

Il murmura, avec une forte émotion :

— Il me semble que ce ne serait pas bien difficile...

Mais, pour cela, il faudrait correspondre avec lui... s'entendre... convenir de certaines précautions... lui procurer des vêtements de paysan ou de roulier... une charrette avec un cheval... au besoin même l'obliger à se déguiser... une perruque... une fausse barbe... et par-dessus tout lui donner assez d'argent pour lui permettre de quitter la France et au besoin de passer en Amérique... Mais... mais, bien entendu, tout cela ne servirait à rien si vous ignorez où il s'est réfugié...

En achevant cette phrase, il n'osa pas regarder Régine.

Et ce fut heureux pour lui, car s'il l'avait regardée à ce moment, il eût été effrayé de l'horreur apparue tout à coup sur les traits de la jeune femme...

En parlant, Corradin avait fait quelques gestes... il avait étendu son bras, écarté sa main droite qui resta un instant la paume en l'air... et Régine venait de remarquer les deux petites plaies encore sanglantes le soir du meurtre et dont le sang l'avait souillée, en tachant jusqu'à sa serviette, alors qu'ils étaient à table... Pourquoi frissonna-t-elle à ce souvenir ?... Et surtout pourquoi tout un drame atroce se présenta-t-il à son esprit ?... Elle connaissait les détails relevés par l'enquête... la lutte soutenue par Marjory contre le meurtrier, sa défense opiniâtre malgré sa faiblesse et la constatation qui avait été faite... A l'appareil dentaire que portait le banquier une dent de porcelaine avait été cassée... Etait-ce un coup porté par l'assassin ? Etait-ce un effort violent de la victime pour se soustraire à lui ? L'enquête ne s'était pas prononcée... Mais brusquement d'autres souvenirs assaillaient la jeune femme... boule-versée, terrifiée, impuissante à repousser de pareilles évocations... En ce repas du soir, deux ou trois heures après le meurtre, Corradin — elle se le rappelait pour la première fois depuis lors — avait eu une attitude singulière. Elle-même et Julien s'en étaient inquiétés. Et l'exclamation de Christiane : « Voici bon ami qui vient de boire coup sur coup trois verres de vin pur ! » Et cette pâleur brusque et cet éblouissement qui avaient suivi les paroles de la

fillette ? Corradin les avait expliqués en les mettant sur le compte de son émotion à la nouvelle de la mort de Marjory ?...

Pour que de si singuliers souvenirs se transformassent en soupçons, il eût fallu pouvoir les rattacher à quelque indice moral, si vague fût-il, déterminant l'intervention de Corradin dans la scène sanglante...

Régine repoussa ces idées étranges.

Elle eut un triste sourire de pitié...

De pitié d'elle-même.

Pourtant je ne sais quelle frayeur, quelle contrainte de sa volonté soudain repliée et hésitante lui ferma soudain la bouche.

Corradin insistait, devenait pressant, la grondait doucement.

Elle répondit :

— Je ne sais pas, hélas ! où mon pauvre Julien a trouvé un refuge.

Corradin sentit ses hésitations sans les comprendre.

Et il se dit :

« Elle ment. »

Il ne fut plus question de Villandrit entre eux.

Seulement Corradin, l'esprit en éveil, resta plus que jamais sur le qui-vive.

IX

LA TRAHISON

Deux jours après, en revenant de faire un tour de chasse, son fusil sur le dos, pensif, le front courbé, il heurta, à la nuit tombante, quelque chose de blanc et de mou, que son pied écrasa près de la citerne.

Il allait passer sans prendre garde, mais il se retourna.

Il ramassa un petit paquet de cuir blanc, délicat et léger, entouré de flocons de laine comme des flocons de neige et enrubanné d'un ruban de couleur rose.

Un soulier de la poupée de Christiane, échoué là, tout contre le treillage de fils de fer qui entourait la citerne.

Alors, et soudainement, Corradin entrevit la vérité... Comme la nuit était venue tout à fait et qu'il ne craignait pas d'être surpris, il enjamba la clôture, et, se coulant jusqu'au bord du puits, essaya d'en distinguer le fond. Ne pouvant rien voir, il essaya d'entendre... Rien... Mais si Villandrit était là, il se défiait...

Il se hasarda à appeler, voix retenue, mais distincte :

— Julien... N'aie pas peur... C'est moi, Corradin...

Aucune réponse ne monta des profondeurs... Mais il s'imagina toutefois qu'un peu de vie s'était manifestée au fond... frôlement, pierrailles remuées...

Aux Basses-Bruyères, il savait trouver, dans le vestibule, la voiture de la poupée. En effet, elle était là, sous une panoplie de vieilles armes. Corradin retourna les petits draps du lit précieusement bordés et fit, du même coup, tomber de menus débris de pain séchés, rassis, durcis, datant de plusieurs jours.

Il pensa :

« Voilà le véhicule qui sert au ravitaillement... »

Ainsi prévenu, il n'eut pas de peine à découvrir le reste.

Le lendemain au soir, il surprenait l'enfant dans son pieux pèlerinage.

Il garda pour lui son secret. Seulement, il se dit que Régine devait travailler à faire évader son mari et qu'il n'y avait pas une minute à perdre s'il voulait empêcher cette évasion.

Deux jours s'écoulèrent encore...

Depuis la veille, Régine avait quitté les Basses-Bruyères, prétextant un voyage à Paris. Corradin lisait clairement dans son jeu.

« Elle reviendra de Paris avec une voiture, des vêtements, un déguisement, tout ce qu'il faudra pour aider Julien... Ce sera cette prochaine nuit ou l'autre... »

Il ne se trompait pas, et ce fut, en effet, la nuit suivante...

A onze heures du soir, une carriole attelée d'un assez bon cheval, et conduite par un cocher d'aspect jeune et frêle, dont on ne voyait pas le visage sous un chapeau aux larges bords rabattus, s'arrêta dans le chemin de la citerne, s'avança près du bord, se pencha. Le cocher trois fois de suite appela — et sa voix tremblait bien fort :

— Julien ! Julien ! Julien !

En même temps qu'il frappait trois fois dans ses mains.

Puis, il recula et attendit.

Il y eut, dans l'intérieur, des raclements contre les parois et une tête émergea, puis des épaules, puis Villandrit parut, étreignant Régine dans ses bras.

Et il lui redisait dans son étreinte :

— Quoi qu'il arrive, souviens-toi que je suis innocent... Et garde-toi pour moi, car je te reviendrai...

Elle l'entraînait vers la carriole, haletante, éperdue de joie.

— Viens, fuyons... je te conduirai où tu voudras... Et je ramènerai la voiture... Tu y trouveras des vêtements, tout ce qu'il faut... Hâtons-nous !...

Déjà elle avait franchi d'un bond léger le marchepied, avait saisi les guides et Julien s'apprêtait à en faire autant lorsque tout autour d'eux les buissons semblèrent s'animer et ils furent entourés par des gendarmes et des inspecteurs de police.

— Perdu ! murmura Villandrit.

— Qui donc nous a trahis ? disait Régine avec un regard désespéré, et se tordant les mains... quel est le misérable ?...

Sa colère s'effondra dans des sanglots bruyants.

Il fallut l'arracher des bras de son mari... Alors, pendant que le cortège s'en allait, elle se laissa tomber dans l'herbe mouillée par la rosée nocturne et longtemps, longtemps, elle resta là, anéantie, n'ayant plus ni sanglots ni larmes...

Quand elle se releva, elle fut effrayée de voir auprès d'elle un homme dont la silhouette se confondait avec la nuit et qui, immobile, la regardait.

Au geste qu'elle fit l'homme devina son effroi.

— N'ayez aucune crainte, Régine... Je viens d'être prévenu de notre grand malheur et j'accourais auprès de vous... pour vous rappeler mon affection profonde et vous dire que vous... et Christiane... vous ne resterez pas seules, abandonnées.

Elle tendit, sans répondre, sa main à Corradin.

Et elle était si faible qu'elle fut obligée, pour rentrer, de s'appuyer sur son bras.

Dans le trajet, il n'osa lui parler... Même — il le sentit — des paroles banales de consolation eussent été un outrage à cette immense douleur.

Elle, pourtant, murmura certains mots, à plusieurs reprises, au moment où ils arrivaient :

— Trahis... Par qui ?... Pourquoi ?... Ah ! le lâche ! le lâche !

— Plus tard, Régine, dit-il doucement, plus tard, nous chercherons ensemble !...

X

RUDEBERG CONTRE CORRADIN

Corradin se savait aux mains de Rudeberg et il était surpris que le bûcheron n'eût fait encore aucune démarche pour lui imposer les dures conditions de son silence.

« A quoi pense-t-il ? Et surtout que voudra-t-il ? »

Le misérable avait peur de ce vagabond. Il le fuyait.

Il était, du reste, hanté par une idée fixe, celle de lui échapper, de desserrer cette étreinte qui, un jour ou l'autre, pourrait devenir insupportable et empoisonnerait sûrement sa vie. Sortir de cet esclavage et respirer librement.

Il rêvait aux moyens de recouvrer cette liberté.

Assurément, il avait devant lui un ennemi qui saurait tout prévoir, rusé, patient, à l'intelligence déliée. Le moyen le plus simple, radical, eût été de le supprimer. Il l'avait tenté. Il n'avait pas réussi. A présent Rudeberg était en éveil et il avait dû prendre contre Corradin de telles précautions que sa mort précipiterait le châtiment du meurtrier au lieu de lui apporter le salut. L'autre moyen, c'était de s'emparer des clichés et de les détruire, c'était de découvrir la cachette où Rudeberg les avait mis à

l'abri. Là aussi Corradin avait échoué, mais dans cette lutte qui commençait, il n'avait pas dit son dernier mot.

Ruses contre ruses et pièges contre pièges, il fallait jouer au plus fin.

Rudeberg avait repris des habitudes régulières de travail.

Du matin au soir, sa cognée retentissait dans le bois. Il ne quittait plus ses compagnons forestiers et même, depuis l'assassinat de Marjory, il semblait avoir abandonné la vente de ses photographies.

Comme les camarades lui en faisaient la remarque, il répondait, énigmatique :

— Plus besoin... Et même, bientôt, je n'aurai plus besoin de travailler.

— Tu as donc fait un héritage ?

— Mieux que cela... j'ai découvert une mine d'or dans la forêt...

On riait. Il laissait rire et cognait de plus belle contre les troncs.

Nuit et jour, pendant toutes les heures que Corradin ne consacrait pas à la fabrique — car on avait dû remettre les métiers en marche malgré la catastrophe — il surveillait les allées et venues de Rudeberg, guettant l'occasion propice.

Il passa des nuits entières aux environs de l'auberge où le bûcheron s'était réfugié avec son fils, après l'incendie de la masure.

Des nuits entières autour des ruines noircies de la cabane dans l'espoir qu'il surprendrait le secret de Rudeberg.

Heure par heure, il aurait pu rétablir l'existence du bûcheron.

Rudeberg ne se doutait de rien.

Seulement, quand par hasard il se trouvait sur le passage du directeur, il ôtait poliment sa casquette et le saluait, exagérant sa politesse avec un sourire narquois.

Et, s'il était avec Pascal au moment de ces rencontres, il ne manquait jamais de dire :

— Petit, salue le monsieur qui est toujours si bon pour le pauvre monde...

— Je vous salue bien, monsieur, faisait l'enfant, d'un air doux et timide.

Le calme, l'indifférence apparente du bûcheron augmentaient l'épouvante de Corradin.

Une nuit qu'il veillait aux abords de l'auberge, couché comme un malfaiteur en quête d'un mauvais coup dans un hangar, parmi des débris de paille, de copeaux, de fagots et de bûches, l'œil fixé de l'autre côté de la rue, sur une fenêtre éclairée, il vit une ombre s'agiter derrière les rideaux blancs, que vint rejoindre aussitôt une autre ombre plus petite.

C'était, cette fenêtre, celle de la chambre du bûcheron.

Ces deux ombres étaient celles de Rudeberg et de son fils.

Il faisait un clair de lune admirable. Corradin consulta sa montre. Elle marquait trois heures après minuit.

Pourquoi, à pareille heure, le père et le fils venaient-ils de se lever ?

Corradin ne perdit pas un de leurs mouvements. Son cœur se mit à battre. Il se disait que peut-être allait-il toucher à l'occasion tant cherchée, et que cette nuit serait décisive pour le reste de sa vie.

Bientôt la lumière s'éteignit..

Le père et le fils descendirent l'escalier extérieur et se trouvèrent dans la rue.

— Attends-moi ici, petit, fit Rudeberg en embrassant Pascal, et si tu ne me vois pas revenir, tu sais ce que tu auras à faire...

Les paroles étaient distinctes. D'autres furent prononcées à voix basse.

Corradin en tira la conclusion toute naturelle :

« Rudeberg est sur ses gardes !... »

Mais, du moins, cela prouvait aussi qu'il partait pour une expédition mystérieuse... Corradin, de plus en plus, entrevoyait l'occasion rêvée.

Le bûcheron, engagé dans la rue du village, avait pris les champs, gagné le bois. La nuit était si claire que Corradin le suivait de loin sans peine. Du reste, sa chance marchait avec lui, car, à plusieurs reprises, alors qu'il avait perdu de vue Rudeberg,

celui-ci s'était arrêté comme s'il n'était pas sûr de son chemin et essayait de s'orienter, et ces moments d'arrêt permettaient à l'espion de le rejoindre. Corradin avait remarqué que le bûcheron portait, en sautoir, une sorte de boîte de conserve attachée à son épaule par une corde et qu'il maintenait avec sa main pour éviter les soubresauts.

« Les clichés ! » murmura-t-il avec une joie profonde.

Rudeberg avait atteint le bois. Il s'y engagea. Corradin put se rapprocher sans être vu, grâce aux broussailles, et sans craindre les alternatives d'ombre et de lumière.

La course sous bois ne fut pas longue.

Rudeberg atteignit une clairière où ne poussaient que des arbrisseaux, mais au milieu d'eux un chêne superbe — un des rares chênes de ce coin de forêt — élevait vers le ciel sa forte membrure séculaire dans une envolée qui éloignait de lui les autres arbres. Il prenait pour lui seul tout l'air et toute la lumière et tout ce qui essayait de pousser et de vivre autour de lui végétait. Ce géant, d'un seul jet du tronc, se lançait à trente ou quarante pieds du sol et là seulement commençaient les branches.

Le bûcheron s'assit au pied, pour se reposer, alluma sa pipe et fuma.

Ses petits yeux vifs viraient autour de lui dans un perpétuel geste de surveillance et, tous ses sens aiguisés, il écoutait la vie de la nuit dans le fourré.

Mais il n'entendait que les bruits familiers auxquels, depuis longtemps, était accoutumée son oreille... insectes qui se traînent sur les feuilles mortes... départ furtif d'un lapin... bond d'un chevreuil, ou, du haut de quelques cimes, la tombée de branchettes mortes... Rien de suspect. Et l'homme fumait, tranquille, sans se douter que, au ras du sol, deux yeux ne le quittaient pas, attentifs à tous ses gestes...

Il resta longtemps ainsi, bourrant et fumant pipe sur pipe.

Corradin s'inquiétait :

« Qu'attend-il ? Que prépare-t-il ? Enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire ? »

Il était trop loin pour distinguer ce qui se passait sur cette physionomie... ces regards aigus sous la rude touffe noire des sourcils... et les frissons qui tout à coup faisaient vivre ces traits sous les poils emmêlés de la barbe...

Enfin, Rudeberg se décide à agir.

Il retire de ses poches deux forts éperons qu'il fixe avec une courroie aux talons de ses sabots.

Il se lève, embrasse de ses deux bras largement étendus le tronc énorme dont il ne couvre et n'étreint ainsi que le quart de la circonférence, il enfonce d'un coup vigoureux son éperon gauche dans l'écorce et, pesant dessus comme s'il montait les marches d'un escalier, il se soulève...

Ensuite, un coup vigoureux de l'éperon droit, et le même geste d'ascension.

A chaque coup de pointe, il montait, pareil, dans le clair de lune qui s'éteignait, pour, tout à l'heure, faire place à l'aurore, à quelque animal fantastique dont Corradin entendait parfois, dans un effort, le souffle puissant.

Il atteignit les basses branches et disparut dans le feuillage rouillé de l'automne où l'on n'aperçut plus qu'une masse sombre se remuant indistincte.

Quand il redescendit, un quart d'heure après, il ne portait plus en sautoir sa boîte de conserve. Et Corradin, en le voyant passer près de lui, eut un frisson de triomphe.

La cachette était là-haut, dans quelque creux de l'arbre géant, bien à l'abri, nid d'écureuil, ou de fouine, ou oiseau de nuit.

Mais le problème se dressa devant Corradin... Comment atteindre là-haut ? Et surtout sans aide et sans mettre personne dans la confidence ?

Une échelle ? Non, il était trop loin des Basses-Bruyères.

Une forte corde ? Oui... Et, bien que l'aube fût prochaine, il avait le temps de courir à la fabrique, de se munir d'une corde, de revenir, de grimper...

car il ne fallait pas perdre une minute... Le salut était là... et il fallait craindre tous les hasards...

Alors, son parti étant pris, il se hâta, courant par les sentiers sans reprendre haleine.

Une heure après, il était revenu.

Le soleil se montrait à l'horizon, mais qu'importe ! Autour du grand chêne, aucun travail de bûcherons. C'était la solitude et même aucun chemin ne conduisait jusqu'au géant... Personne ne viendrait interrompre son travail...

La corde accrochée à la plus basse branche et enroulée autour du tronc lui offrit un point d'appui pour s'enlever tantôt avec les pieds et tantôt à la force du poignet.

Il n'eut pas de peine à gagner la moitié de la hauteur et là, au croisement de deux fortes branches, il découvrit la cachette qui s'enfonçait dans le cœur de l'arbre à la profondeur d'une trentaine de centimètres. Rudeberg avait bouché le trou avec de la mousse, des feuilles, des branchettes cassées. Corradin enleva le tout et plongea sa main.

En rencontrant le froid d'une boîte de fer, il se mit à rire.

Il retira la boîte. La corde y était encore attachée et il la passa à son cou.

Sa besogne était terminée et en redescendant il était léger comme un oiseau.

D'en bas, il fit tomber la corde, l'enroula autour de sa ceinture, car il ne fallait pas, en rentrant aux Basses-Bruyères, attirer l'attention des gens qu'il ne manquerait pas de rencontrer.

A huit heures, son expédition terminée, il arrivait à son pavillon.

Tout près, sur un banc, assis l'un contre l'autre, un homme et un enfant l'attendaient.

De loin, en entrant dans les jardins, il les avait reconnus et il avait vivement caché sous son veston la boîte en fer.

Il souriait. Il ne craignait plus rien de Rudeberg réduit à l'impuissance...

En apercevant le directeur, Rudeberg se leva, ôta sa casquette et dit :

— Eh bien, monsieur Corradin, vous avez fait une promenade à la fraîche ?

Et à son fils :

— Dis bonjour au monsieur... petit... au monsieur qui nous veut du bien...

— C'est moi que vous attendez, Rudeberg ? Vous voulez me parler ?

— Oui... si ça ne vous dérange pas trop, monsieur le directeur.

— Eh bien ! entrez... Il est de bonne heure, je parie que vous n'avez pas encore déjeuné ?

— Ma foi non, ni moi ni Pascal, mais Pascal a une croûte de pain dans son cartable.

— Vous prendrez bien un chocolat avec moi ?

— Un cho... un chocolat !... Ah ! bon Dieu de bon soir... y a plus de dix ans que je me suis pas mis un cataplasme de ce genre-là sur l'estomac !... Quant au petit, le pauvre gosse, il ne sait même pas ce que c'est !...

Déjà ils étaient dans la salle à manger du pavillon.

Corradin avait sonné la bonne qui le servait et commandé trois tasses.

Après quoi il se retourna vers Rudeberg et d'un ton bonhomme :

— Et maintenant, mon brave, expliquez-moi ce qui vous arrive...

— Une chose que vous savez, mon bon monsieur, que vous savez mieux que personne. On m'a incendié ma pauvre cambuse, sur la rive de la forêt... que, même sans mon petit Pascal, j'y rôtissais bel et bien... alors, je me suis dit que puisque je n'ai plus de gîte, vous m'en trouveriez bien un auprès de vous, où je serais tranquille, jusqu'à la fin de mes jours... sans plus craindre d'être incendié ni rôti... ni moi ni Pascal...

— Je ne vois rien pour vous aux Basses-Bruyères, mon bonhomme...

— Tu entends, Pascal ? Le monsieur ne voit rien pour nous aux Basses-Bruyères... Va falloir que nous cherchions nous-mêmes... Pourtant, il me vient une idée, monsieur le directeur... Vous avez un jardinier qui est en même temps régisseur des ch-

quante ou soixante hectares de terres et autant de bois des Basses-Bruyères... On dit qu'il s'en irait volontiers à Compiègne, parce qu'il se fait vieux... Et puis, qu'il veuille ou ne veuille pas, vous lui donnerez bien congé pour me faire plaisir ? Et moi je le remplacerais...

— Non, vieux, ce n'est pas possible... Ce serait une injustice envers ce brave homme...

Mais Rudeberg poursuivait son idée :

— Alors, nous deux Pascal, nous nous installerons à sa place... Chouette, mon rêve... Et je suis sûr que vous ne me laisserez manquer de rien... J'engraisserai... je soignerai les fleurs et les légumes de Mme Villandrit... je surveillerai la culture et les coupes de bois... Et par-dessus le marché, vous payerez la pension de mon petit Pascal, au collège de Compiègne d'abord, et dans un lycée de Paris, ensuite. Remercie le monsieur, Pascal, remercie-le pour toutes ses bontés...

— Je vous remercie bien, monsieur, disait une gentille voix un peu étonnée.

— Il n'y a pas de quoi, mon brave... non, vraiment, riait Corradin en frappant sur l'épaule du bûcheron... Mais pendant que vous êtes en train, voulez-vous des rentes ?

— Oh ! j'y ai pensé, dit Rudeberg paisible, mais ce sera pour plus tard...

— Est-ce tout ?

— Non, il y aura bien sûr autre chose, ça dépendra de tant d'événements !

— Alors, revenez me voir quand ces événements-là s'accompliront... Vous avez fini votre chocolat ? Et toi aussi, mon petit homme ?... En ce cas, je ne vois pas ce qui vous retient.

Rudeberg paraissait rivé à sa chaise. Son œil était guilleret.

— Parlons franc, vieux, reprit Corradin, goguenard... Vous aviez cru me tenir, n'est-ce pas ?

— Et je le crois encore... mon bon monsieur...

— Il faut en rabattre... Regarde !

D'un coup d'épaules, il ramena en avant la botte de fer et la mit sous le nez du bûcheron.

Celui-ci ne parut pas ému et ne fit pas un geste.

— Ça, c'est comme une ancienne boîte de sardines, fit-il avec autorité.

— Et il faut bien penser que ce qu'elle renferme a de la valeur pour vous, puisque vous étiez monté pour la cacher jusqu'en haut d'un chêne...

Rudeberg hocha la tête. Pas le moindre trouble. Pas la moindre surprise.

— Ah ! vous étiez là ?

— Oui.

— Vous me guettiez ? Vous m'avez vu ?

— De la première à la dernière minute de votre promenade nocturne.

— Et la conclusion ?

— C'est que, n'ayant plus rien à craindre de vous, je...

— Pardon... vous raisonnez mal... D'abord, vous pourriez très bien posséder les clichés, cela n'empêcherait pas les photos d'exister... Et qui vous dit que... mais, mieux que ça, mon bon monsieur, mieux que ça... qui vous dit que vous allez trouver là dedans ce que vous désirez... et que ça n'est pas tout simplement des provisions que je suis allé cacher là-haut, comme en-cas de boustifaille, pour que les camarades ne me les chauffent point, à l'occasion ?...

Et ses yeux étaient si aigus, si insolents et si cruels que Corradin eut peur, à nouveau.

Il jeta la boîte de conserves sur la table et en fit sauter le couvercle avec un couteau.

Des papiers blancs enveloppaient avec soin une chose dure et longue. Il développa ces papiers.

Il développa ces papiers.

Un carton blanc apparut... Sur le carton, des vers... Ce fut Rudeberg qui les récita :

On fit une fosse et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Corradin, blême, s'était abattu sur la table avec un sourd cri de rage et le front entre les dix doigts qui le déchirèrent comme des griffes...

Sans paraître rien voir, Rudeberg reprit le fil de ses idées :

— Nous disions donc que nous étions d'accord en principe, car je ne vous demande, en somme, rien que de juste. Vous savez bien que ce n'est pas moi qui ai mis le feu à ma maison... Voilà qui est entendu... Avant huit jours, vous aurez renvoyé le père Maudrut, votre jardinier, et je le remplacerai... Et il est entendu aussi qu'à la rentrée des classes Pascal deviendra interne au collège de Compiègne et que vous le défrayerez de tous les frais... Au bout d'un an ou deux, nous verrons ensemble où il conviendra de l'envoyer à Paris... Vous êtes bon de vous intéresser à lui et ça me va droit au cœur, parce que mon Pascal, voyez-vous, ça résume le monde entier pour moi... Petit, remercie bien le monsieur...

— Je vous remercie bien, monsieur, dit la gentille voix, et je travaillerai pour vous contenter.

— Ce n'est pas moi qui le lui fais dire...

« Maintenant, petit, que ton sort est réglé, cours bien vite à l'école... tu seras en retard, mais tu diras au maître que c'est moi qui t'ai retenu... et je te permets d'annoncer partout la bonne nouvelle... n'est-ce pas, monsieur Corradin ?

Le petit s'apprêtait à partir et se dirigeait vers la porte :

— Embrasse le monsieur, mon enfant !...

Corradin eut un geste si brusque vers la tête de Pascal qu'on eût dit qu'il voulait l'étrangler.

Les deux hommes restèrent seuls. Soudain, l'allure de Rudeberg changea. Il se redressa, parut grandir, et son regard se chargeait d'une ironie insolente.

— Tout de même, vous aviez cru, bonnement, que je ne vous savais pas derrière moi, lorsque je suis allé au gros chêne...

Il jouissait de l'accablement du misérable et de sa rage muette.

— Mettez-vous bien dans la tête que je suis plus fort que vous...

Corradin répliquait, la voix étouffée ;

— Je vous offre — une fois pour toutes — cent mille francs pour que vous détruisiez photos et clichés... et qu'il ne soit plus question de cette affaire...

Le coup était inattendu.

Rudeberg en fut un peu déconcerté ; ses paupières vacillaient. Cent mille francs, c'était une fortune... l'avenir assuré pour Pascal, plus tard....

Il fut sur le point d'accepter.

Une réflexion l'arrêta.

— Oui... grommela-t-il... cent mille francs, bien sûr, c'est une somme... mais, supposition qu'on m'en découvre possesseur... et qu'on s'étonne... et qu'on veuille savoir d'où vient tant d'argent ? Qu'est-ce que je dirai ? Il faudra bien que je m'explique... De là à me soupçonner du meurtre de Marjory, il n'y aurait pas loin... Et comme nous aurions détruit ensemble les preuves qui vous accusent et qu'il n'y aurait plus rien contre vous, c'est moi qui serais cuit...

Il surprit un léger mouvement chez Corradin et se mit à rire :

— Hein ! Vous y aviez pensé, je suis sûr ? Alors, je refuse... Ah ! si j'étais seul ! Si je n'avais pas mon petit Pascal ! Je serais crapule jusqu'au bout... et bien que votre argent soit rouge du sang du vieux Marjory, je l'accepterais... Mais il y a Pascal...

Il fit quelques pas dans la salle à manger, en proie à une émotion étrange.

— Il y a des moments où je regrette ce que je fais... où je me dis que je suis un fameux cochon de garder pour moi la vérité... de ne pas aller trouver les juges... de ne pas épargner tant de larmes à cette pauvre petite femme qui pleure tous les yeux de sa tête...

Corradin frissonna.

Est-ce que vraiment le vagabond serait capable de céder aux remords ?...

— Ah ! s'il n'y avait pas mon petit Pascal !...

Son visage redevint dur. Il regarda Corradin en face.

— Nous deux, du reste, nous n'en avons pas fini...

J'ai réfléchi... Les photos, ça s'use... ça se fane... ça dépérit... L'humidité peut les détruire ou les rendre si indistinctes qu'elles seraient inutiles... De même les clichés... Un accident est toujours à craindre... On ne sait pas... Je ne suis pas riche... les produits dont je me sers ne sont pas les meilleurs... et, dame, avec le temps !... Et je ne voudrais pas voir disparaître mon gage... le gage qui assure l'avenir de mon Pascal... Vous comprenez, monsieur Corradin...

— Non.

— Deux précautions valent mieux qu'une, et voilà pourquoi je viens vous demander de m'écrire un petit mot... un petit mot de rien du tout... Qu'est-ce que ça vous fera ? Vous êtes pris, n'est-ce pas, et solidement pris !... Alors ?...

— Quoi !... Qu'exigez-vous ?...

— Une lettre...

De rouges lueurs de meurtre passèrent dans les yeux de Corradin.

— Ne vous fâchez pas !... On m'a vu entrer... il faudra qu'on me voie sortir... ou alors on se demandera ce que je suis devenu...

Et, après un lourd silence :

— Si nous passions dans votre cabinet de travail, nous serions mieux pour travailler.

Un geste de résistance, mais ce fut tout. Corradin, la tête basse, obéissait.

Dans son cabinet, il s'écroula plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil de bureau.

— Prenez une feuille de papier, monsieur Corradin, et votre meilleure plume...

L'autre fit ce qu'on lui ordonnait.

— Et ne soyez pas surpris si je n'hésite pas dans les termes... La lettre est prête dans ma tête... Et puis, ne suis-je pas un ancien clerc de notaire ?...

Il s'était assis lui-même commodément et bourrait sa pipe.

Corradin attendait, la main agitée d'un tremblement nerveux.

— Calmez-vous... Il faut que votre écriture soit lisible... si vous tremblez, elle pourra ressembler à n'importe quoi, sauf à la vôtre...

Instantanément, le tremblement cessa.

Rudeberg cligna l'œil en souriant. Encore cette fois, le coup était manqué.

Et posément, entre chaque bouffée de fumée, il dicta :

« Le 24 septembre 1910, vers quatre heures de l'après-midi, Marjory a été assassiné près de l'étang de Pré-Noir. Je reconnais être l'auteur de ce meurtre, dont le bûcheron Rudeberg fut témoin à mon insu et je certifie l'exactitude des deux photographies du meurtre qui furent prises par lui...

« La présente déclaration a pour but, en mettant ma liberté et ma vie entre les mains de Rudeberg, d'assurer sa propre sécurité en empêchant ainsi tout attentat venant de moi... »

Ce ne fut pas écrit tout d'un trait...

Sans de sourds cris de rage, sans arrêts, sans refus, sans menaces...

Le bûcheron resta insensible, comme une statue de pierre...

Quand Corradin eut fini :

— A présent, mettez la date et signez !...

Corradin s'exécuta.

Rudeberg lui arracha le papier des mains pour le relire attentivement.

Pendant qu'il le relisait, la main de Corradin effleura la clef d'un tiroir qu'elle ouvrit sans bruit, y plongea et, brusquement, en retira un revolver.

Quand le bras armé se tendit vers le bûcheron, il trouva pour lui répondre un énorme et long pistolet d'arçon, à silex, datant des guerres du Premier Empire, que Rudeberg braquait sur lui, le doigt sur la détente.

Le bûcheron, posément, expliquait :

— Ne vous en faites pas... l'arme est ancienne... mais ça doit tuer tout aussi proprement qu'un browning... et j'ai renouvelé l'amorce hier...

XI

VINGT ANS DE TRAVAUX FORCÉS

L'instruction de l'affaire ne fut pas longue.

Malgré les protestations véhémentes de Villandrit, les preuves paraissaient convaincantes, et à toutes celles qui s'étaient accumulées au Pré-Noir, dans la première enquête, s'ajoutait celle qui venait de sa fuite : un innocent n'essaye pas de se dérober aux explications que la justice a besoin de lui demander.

Du reste, il faut le reconnaître, Julien se défendit mal. Il se sentait de toutes parts trahi par le mauvais destin qui s'acharnait à sa perte. Partout où il se retournait, il se heurtait, dans ses réponses, à des impossibilités ou à des invraisemblances.

Lors de son arrestation, on avait trouvé sur lui, en le fouillant, la lettre de Marjory à Régine, dans laquelle le banquier implorait de la jeune femme un rendez-vous à Pré-Noir.

Et cette lettre, si claire pour tous ceux qui ne connaissaient pas le secret des amours de Marjory et de sa paternité, avait incliné l'instruction vers une orientation nouvelle.

Il en résultait nettement, en effet, que certains rapports existaient entre le banquier et Régine.

Quels autres rapports que ceux d'un amour coupable ?

En vain Villandrit essaya de se défendre...

En vain, contre tous, proclama-t-il sa tendresse envers sa femme et sa foi complète en elle.

La lettre ne semblait-elle pas résumer l'ensemble du drame ?

Marjory profitait de l'absence de Julien... Il avait donc besoin de se cacher... Et il se plaignait de n'avoir pas vu Régine depuis longtemps... Il se défiait de la surveillance de Villandrit... C'est donc qu'il se sentait, comme elle, en faute ? Et le rendez-vous qu'il donnait avait besoin de mystère, puisque Marjory éloignait ses gens pour faire la solitude... Et les phrases enflammées qui terminaient la lettre... « Je voudrais que pendant une heure vous soyez toute à moi sans que rien intervienne entre nous... comme si pendant cette heure-là le monde entier était mort autour de nous ! »

Il n'y avait pas de doute, c'étaient là des phrases enflammées d'amant...

Alors la déduction des juges avait été bien simple.

Et combien logique dans sa fausseté !

Julien Villandrit avait, à son brusque retour de Paris, surpris cette lettre...

Il avait ainsi connu les amours adultères... compris quel genre d'intérêt le banquier portait aux Basses-Bruyères depuis longtemps...

Il avait couru à Pré-Noir... voulant surprendre sa femme.

Entre lui et Marjory une querelle s'était élevée... De quelle nature ? L'enquête avait effleuré là des points d'une délicatesse extrême où sombrait l'honneur du mari... Elle n'avait pas pu les approfondir... C'était là, sur ces points, que du mystère resta même pendant les débats de la cour qui durèrent trois jours... Le fait, celui du meurtre, demeurait à la charge de Villandrit... Les motifs qui avaient poussé au meurtre furent discutés entre les jurés... Il s'ensuit que l'arrêt fut rendu — étant donné le partage des voix — avec l'admission de circonstances atténuantes.

On s'était attendu à l'unanimité et à une condamnation capitale...

Villandrit bénéficia de ces discussions.

Pendant ces débats, l'angoisse avait régné aux Basses-Bruyères.

D'heure en heure, de Beauvais, les nouvelles avaient été transmises par dépêches.

Aux Basses-Bruyères, Régine, seule, manquait... appelée aux débats...

Mais Corradin était là, et Christiane, et Rudeberg, installé dans la jolie maison tapissée de lierre, que fleurissaient, pendant l'été, les chèvrefeuilles au parfum discret pareil à une respiration de la campagne, et des rosiers grimpants, et Pascal, qui, du collège de Compiègne, était venu passer auprès de son père les vacances du jour de l'an... Toute cette journée d'hiver avait revêtu comme une livrée de deuil... Le ciel était bas, chargé de couches de nuages d'un gris sale, superposés... A chaque instant, ils menaçaient de s'ouvrir et de s'effondrer en avalanches... Des flocons tombaient... puis remontaient, pour se perdre là-haut et attendre une occasion meilleure... Et les champs, les jardins, les bois, dépouillés de toute parure, étaient mornes... Un vent aigre soufflait, qui passait sur de l'humidité, de la froidure, sur la rivière grossie, sur les ruisseaux, les mares et les étangs glacés...

Christiane sortit après déjeuner, malgré le froid.

Depuis que Rudeberg était installé aux Basses-Bruyères, toutes les fois que Pascal venait, les deux enfants accouraient l'un vers l'autre... Il en était ainsi depuis le mois d'octobre, tous les dimanches... Christiane, enfant rêveuse et précoce, s'était attachée à son petit camarade d'une affection exclusive et soudaine... Elle avait alors huit ans et Pascal en avait douze...

Christiane avait compris quel drame était celui de cette journée, dont toutes les heures marquaient pour elle des catastrophes...

Elle savait qu'elle était menacée de perdre son père...

Et Pascal ne savait comment la consoler...

De temps en temps, elle pleurait dans ses bras et il essuyait ses larmes avec son mouchoir... Ils s'étrei-

gnaient alors... faisaient quelques pas en silence... et ne semblaient reprendre vie que lorsque le télégraphiste arrivait, apportant des nouvelles de là-bas, des nouvelles de cette salle bondée de public, surchauffée par le calorifère, où le pauvre homme défendait péniblement son honneur et sa vie... Christiane se représentait cela comme un abîme où s'agitaient des gens implacables qui brandissaient des armes d'où tombe la mort, et toutes les choses qui font pleurer les enfants séparés de leur père... Elle en concevait des épouvantes qui lui faisaient claquer les dents... et parfois elle se prenait à dire :

— Ils ne viendront pas ici, n'est-ce pas ?

— Non, non, n'aie pas peur ! faisait Pascal timidement.

Car, au fond, il n'en savait pas plus qu'elle...

Elle lui prenait alors les mains et, de ses grands yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère, elle le regardait longtemps avec gravité. On eût dit qu'elle essayait, avertie instinctivement, de sonder ce qu'il y avait dans ce cœur de jeune garçon et de deviner si elle avait raison d'être confiante et de lui abandonner sa petite âme endolorie... L'amour glissait en elle ses étincelles vivaces qui, après avoir couvé comme un feu sous la cendre, éclateraient en incendie quelque jour... Et l'amour aussi, en lui, comme chez elle, déjà... Deux plantes, dont les racines longtemps nourries et réchauffées au sel de la terre élanceraient plus tard au soleil leurs rejets vigoureux et leur immortelle frondaison... L'amour... c'est presque toujours deux forces qui se concentrent pour se détruire l'une par l'autre... C'est aussi parfois deux forces qui s'alimentent l'une par l'autre pour survivre à la vie... Combien d'années faudra-t-il à ces enfants pour leur faire comprendre qu'ils s'aiment ?

Rudeberg, sur le seuil de sa jolie maison, fumait sa pipe.

Et, tout en fumant, il ne perdait rien de ce que faisait les deux petits.

Il les vit entrer dans une serre d'hiver.

Et parce que Pascal voulait distraire son amie

de son grand chagrin, il se mit à cueillir quelques fleurs qu'il relia entre elles avec des joncs qui servaient au jardinage. De ces fleurs, il tressa une couronne et, cette couronne, il la posa doucement sur les cheveux, sur le front de Christiane. Il en cueillit d'autres dont il lui fit une ceinture.

Il l'admira et Christiane se prêtait à ce jeu.

— Viens ! dit-il.

Il la prit par la main et courut avec elle jusqu'au bassin de la pièce d'eau.

— Regarde comme tu es belle !

Elle se pencha sur l'eau pendant qu'il la retenait pour l'empêcher de glisser.

Et, après s'être regardée, l'enfant se mit à rire en battant des mains.

Rudeberg voyait cela, poussait nerveusement des bouffées de fumée et pensait...

Il pensait que ces deux enfants grandiraient l'un près de l'autre, et que lui avait réalisé son rêve de tirer Pascal de la misère...

Mais il eut un frisson dans le dos.

A ce moment passait de nouveau le télégraphiste, une dépêche à la main.

Le télégraphiste annonça :

— M. Villandrit est condamné à vingt années de travaux forcés.

Cette condamnation ne frappait pas seulement le mari.

Elle déshonorait la femme...

Et Rudeberg continuait de penser.

Oui, il avait accompli son rêve, mais à quel prix ?

C'était lui qui avait laissé condamner un malheureux innocent de ce crime.

Et, du même coup, il était devenu complice du meurtre.

C'était lui qui vouait aux larmes, jusqu'à la fin de ses jours, une jeune femme qui ne méritait pas un pareil destin.

C'était lui qui apportait le malheur dans cette maison.

Il n'aurait eu, pour empêcher tant d'injustices, qu'un mot à dire, un geste à faire.

Il n'avait pas dit le mot, il n'avait pas fait le geste.

Il était plus infâme que le meurtrier lui-même, car le forfait qu'il venait d'accomplir était pétri de lâcheté, de bas calcul, d'égoïsme féroce.

Rudeberg pensait tout cela et il se sentait mal à l'aise.

Mais s'il avait agi ainsi, c'était pour Pascal... non pour lui-même !

C'était par exagération de son amour paternel.

Pour Pascal !...

Et soudain s'ouvrirent, devant ses yeux effarés, les portes de l'avenir.

Est-ce que, plus tard, ce qu'il avait fait ne se retournerait pas contre lui ?

Etait-il donc le maître des jours, des mois et des ans qui allaient venir et qui lui donnerait la certitude qu'en une heure fatale de l'un de ces jours, de ces mois, de ces années, ses actes d'aujourd'hui ne seraient pas révélés à son fils et que le fils n'aurait pas à juger son père ?

Les portes de l'avenir s'ouvraient pour lui montrer, en écriture flamboyante, la vérité terrible :

« Tu auras été criminel pour rien, si ton fils, plus tard, apprend ton crime !... Au lieu de l'affection que tu avais voulue, tu recueilleras l'aversion... l'horreur de toi... Cet amour candide, même, dont tu écoutais tout à l'heure les premiers balbutiements, deviendra impossible... et c'est toi qui l'auras décidé ainsi... Non, tu n'as pas pensé à tout... Tu n'as pas pensé qu'un jour viendrait où Pascal, si amoureux qu'il fût, n'oserait pas épouser la fille de l'homme qui avait lâchement, pour le voler, assassiné un vieillard... En laissant condamner cet homme, toi, Rudeberg, tu as du même coup condamné ton enfant... Tu as bien accompli ton rêve, mais quel rêve ?... Rêve de larmes et d'angoisses... Tu as jeté autour de toi la semence de tous les désespoirs... »

Et le frisson qui lui coulait par les épaules lui arracha un cri :

« Non... non... murmura-t-il... ce n'est pas cela... il ne faut pas... »

Mais il était trop tard.. Le mal était fait. Son sort était lié à celui de Corradin et il fallait courir toutes les chances de l'Inconnu...

Un autre encore attendait le verdict au pavillon des Basses-Bruyères, Corradin...

Quand la dépêche lui fut remise, il poussa un soupir de soulagement. Il lui sembla qu'il était délivré d'un fardeau oppressant. En lui, nul remords, mais seulement, jusqu'au dernier moment, la folle épouvante d'être découvert... Le verdict le rassurait. Certes, il y avait bien sur cette assurance l'ombre tenace et inquiétante de Rudeberg... Mais Rudeberg était là, auprès de lui, sous son œil et sous sa main. La lutte s'annonçait inévitable. Il était préparé à toutes les ruses comme à toutes les violences... Il ne s'effrayait pas. Même les dangers qui, de là, pourraient venir, ne retenaient pas son esprit... tendu, en ce moment, vers une seule passion... En tuant et en volant Marjory, il n'avait obéi qu'à l'instinct de cette passion, qui clamait au fond de son cœur :

« L'occasion unique s'offre à toi... Débarrasse-toi d'un rival... Laisse faire la destinée qui travaille à ton profit... Demain, tu seras seul aux Basses-Bruyères... Et Régine aussi sera seule auprès de toi... On se lasse de vivre dans les larmes et de vivre dans la honte... Tu apparaîtras avec ton ardent amour... Tu effaceras, avec tes baisers, le passé funeste... Elle ne te soupçonnera pas et elle t'aimera !... »

Il jeta sur une table la dépêche qui annonçait :

« Vingt ans de travaux forcés ! »

Il ferma les yeux...

Il continuait d'écouter la mystérieuse voix qui lui contait ses espérances. Et, lentement, avec un sourire d'extase, le misérable répétait :

« Elle t'aimera !... Elle t'aimera !... »

XII

LA CHAMBRE AUX RELIQUES

Pendant six mois, Régine fut entre la vie et la mort, atteinte d'une langueur contre laquelle les efforts des meilleurs médecins restèrent longtemps inutiles.

Ce fut sa jeunesse qui triompha de sa maladie.

Durant le temps si long qu'elle avait été alitée, Corradin avait témoigné la plus vive inquiétude. Elle l'avait entendu souvent, alors qu'on la croyait endormie, conférer avec les docteurs. Il avait veillé sur elle avec autant de sollicitude qu'en eût montré son mari.

Il était dans sa chambre lorsque les médecins déclarèrent, sans hésitation, que tout danger n'existait plus, que la convalescence serait rapide et courte, et Corradin, en écoutant cela, avait éprouvé une joie si vive, un trouble si profond que Régine en fut frappée.

Elle lui avait tendu les mains avec élan, après le départ des docteurs.

— Vous êtes bon. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi.

Il répondit avec simplicité :

— Je n'ai eu qu'à me souvenir de mon amitié pour

Villandrit. Dans l'entrevue que j'eus avec lui, la veille de son départ de l'île de Ré pour la Guyane, il me dit en parlant de vous : « Prends soin de ma femme et de ma fille... Veille sur elles... »

— Vous avez promis et vous avez tenu...

— Cela était si naturel que je n'eus pas besoin de promettre.

— Moi, dit-elle lentement, — baissant les paupières pour mieux concentrer la vision qu'elle évoquait, — il me dit dans son adieu : « Attends-moi... je reviendrai sûrement... Je trouverai le meurtrier de Marjory. Et je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas reconquis notre honneur perdu... »

Elle s'arrêta, puis :

— Je l'y aiderai de mon côté, fit-elle sans défiance, puis-je compter sur vous ?...

— N'est-ce pas mon devoir ?

— Vous avez dû réfléchir sur ce crime... l'affection que vous avez pour mon mari vous y obligeait... Quelle est votre opinion ? Avez-vous découvert un indice qui puisse, de si loin que ce soit, nous mettre sur le chemin de la vérité ? Cette catastrophe fut si brusque que, depuis le mois de septembre, j'ai été folle, sans pensées, sans la force de prendre un parti... Aujourd'hui seulement, je puis enfin réfléchir, sans éprouver l'intolérable torture qui me brisait le crâne.

« Je sais que, vous aussi, contre l'évidence même, vous défendiez votre ami... Je sais que c'est ainsi que, au début de l'enquête, vous l'avez défendu. Mais le voici condamné... Nous voici séparés de lui par des milliers de lieues, par des années qui sont comme une éternité... Henri, dites-moi ce que vous pensez...

— Vous ne me pardonneriez jamais de le croire coupable !

— Serait-il donc vrai que...

— Non, vous dis-je, non... ne vous méprenez pas sur mes paroles ! Certes, ainsi que vous, j'ai réfléchi, en proie à toutes les incertitudes, devant un si redoutable ensemble de preuves accumulées qu'elles en formaient un faisceau foudroyant... Et j'aurais pu

me dire que... le désespoir d'une ruine certaine et proche, que la peur de la pauvreté pour vous et pour sa fille... que la perspective du suicide, tout cela avait dû, pendant une minute, agir sur son cerveau et l'affoler... Mais j'ai repoussé cette pensée avec horreur... D'autres doutes me sont venus, lorsque j'appris l'existence de la lettre de Marjory, les soupçons que cette lettre attirait sur vous-même, Régine, les déductions qui furent tirées de ce fait aux débats de la cour d'assises... Je me suis dit qu'il n'est pas d'honneur d'homme amoureux qui tienne devant la jalousie et que Julien, ayant pu un instant se croire outragé, avait voulu punir... Un acte de violence vite regretté, mais trop tard, quand tout est devenu irréparable...

— Moi, je ne pouvais concevoir pareille crainte... Est-ce que je n'étais pas sûre que Julien avait foi en mon amour ?

— Pourtant, sa visite imprévue au Pré-Noir, son agitation, sa querelle avec Marjory, avouée par lui-même... et, plus tard, sa fuite pour échapper à une arrestation, ce qui fut une si grande faute, puisqu'il était innocent ?

— J'ai dit aux juges : « Je ne le croirais pas coupable même s'il faisait l'aveu de ce crime ! » Julien m'a trois fois juré, sur ma vie et sur Christiane, qu'il n'avait rien à se reprocher... Donc, il est innocent... C'est ma foi... La foi dans son innocence, comme la foi en Dieu, ce sont des choses qui ne se discutent pas !

Il s'inclina.

— En tout temps, comptez sur moi ! dit-il.

Le lendemain il se présenta chez elle, portant sous son bras un lourd portefeuille gonflé de papiers.

— Je viens vous exposer la situation de la fabrique depuis six mois, dit-il.

Régine était plus belle peut-être qu'elle ne l'avait jamais été, mais ses yeux, si doux et si rieurs autrefois, si douloureux à présent, créaient autour d'elle une atmosphère de pitié et de respect. En dépit de sa tristesse elle se retrouvait debout, prête à la vie, à la vie qui s'offrait à elle, désormais, chargée de

grands et magnifiques et imposants devoirs... Il l'admira un instant et soupira...

La disparition des créances réunies entre les mains du pauvre Marjory et par lui détruites avait replacé dans leur équilibre les intérêts de la fabrique. D'autre part il entrait dans les vues de Corradin de consacrer à l'extension des affaires les quatre ou cinq cent mille francs qu'il avait volés sur le banquier assassiné. Et c'était ainsi que substituant sa participation à celle de Villandrit il était devenu à peu près le maître des Basses-Bruyères en conservant Régine comme associée. Avec une activité prodigieuse il avait développé la fabrication des tissus sur les métiers modernisés, installés pendant les derniers temps de la gestion de Julien et surtout en usant des procédés nouveaux que l'imagination de Villandrit avait inventés, mais dont la condamnation l'empêchait de recueillir le bénéfice. Les Basses-Bruyères, sorties de la gêne et de la période des hésitations, étaient florissantes.

Tel fut, résumé, le bilan qu'il exposa.

Elle n'écoutait pas, du reste.

A ces réalités, dont il l'entretenait, elle opposait ses regrets et son rêve.

Sa pensée s'enfuyait au loin, auprès d'un forçat qui peinait de toutes les forces de son corps sous les ardeurs d'un ciel de feu, parmi les marécages d'où naissent les fièvres pestilentielles... auprès d'un forçat qui, sans doute, devait suspendre bien souvent son pénible labeur, les yeux gros de larmes, pour adresser, à travers les espaces infinis, un baiser à la mère et à l'enfant abandonnées à leur destin au delà de l'Océan. Elle le voyait, recru de fatigue, parmi les brutes criminelles dont il était le compagnon et qui sait ? peut-être le souffre-douleur.

Et pendant que Corradin lisait les chiffres alignés sur ses livres, elle étouffait le sanglot qui montait à ses lèvres du plus profond de son désespoir.

A partir de ce jour, Corradin prit petit à petit l'habitude — qui parut naturelle — de venir presque tous les soirs auprès de Régine lorsqu'elle était seule, pour, disait-il, la tenir au courant de ses intérêts.

C'est ainsi qu'il imposa sa présence et se rendit nécessaire.

Dans le siège de Régine qu'il entreprit dès le premier jour par des moyens détournés, tout fut calcul chez lui et rien ne fut laissé au hasard. Il avait jusqu'alors dissimulé sa passion, à ce point que jamais le moindre soupçon n'était venu avertir la jeune femme. Il agirait ainsi tant que l'heure ne serait pas venue. Mais cette heure, il l'appelait de toute l'exaspération de son amour, et maintenant qu'il vivait auprès d'elle sans contrainte, il se demandait s'il aurait la force d'attendre plus longtemps.

La première bataille qu'il devait livrer était celle du divorce. Il fallait amener lentement Régine à cette idée. Le divorce, si Corradin y réussissait, serait pour lui un premier triomphe et la voie toute tracée à une victoire plus grande encore.

Car il se disait que la jeune femme ne pourrait consentir à divorcer qu'avec l'arrière-pensée d'un nouveau mariage...

Et quel autre que lui s'offrirait à être le mari ?

Cependant, sans que son attention fût mise en éveil, déjà des forces latentes se formaient et se manifestaient contre lui, venant d'une créature que son âge et sa faiblesse même empêchaient d'être soupçonnée.

Une enfant précoce observait, se souvenait, comparait, et obéissant à l'instinct prodigieux de certaines natures nerveuses, tenait cet homme à distance, évitait son contact, lui marquait de la répulsion qui n'allait pas jusqu'aux paroles — elle n'eût point expliqué ce qu'elle ressentait — mais dont les gestes et les regards exprimaient nettement la violence.

Cette enfant était Christiane.

Elle n'avait jamais eu avec Corradin que des relations amicales.

En tout temps il l'avait gâtée, comblée de cadeaux, pour faire plaisir à la mère.

Subitement l'attitude de la fillette changea.

Tout d'abord, elle s'étonna de le voir venir aussi

souvent, car maintenant il ne se passait pas de jour sans qu'il se montrât aux Basses-Bruyères.

Câline et tendre, plus tendre encore depuis que le père avait disparu, depuis que Régine était si triste, depuis qu'elle versait tant de larmes secrètes, elle n'était jamais si heureuse que lorsqu'elle se retrouvait auprès de sa mère, toute seule, afin de se pelotonner sur ses genoux.

Or, elle n'était plus seule.

Un hasard méchant voulait que presque toujours Corradin surgît entre elles.

Et pour causer avec Corradin, Régine la faisait asseoir en lui recommandant de se tenir bien sage et de ne pas mêler son babil à la conversation des grandes personnes.

Jeux ou baisers interrompus presque régulièrement.

Ce fut son premier grief, le premier repli de ce petit cœur, la première fissure par laquelle entrèrent coup sur coup les impressions les plus inattendues et les plus émouvantes.

Quand Corradin venait aux Basses-Bruyères, c'était, en général, le soir, après la fermeture des ateliers, et Christiane se rappelait que c'était aussi à cette heure-là surtout qu'elle voyait son père, débarrassé des soucis de son travail, et qu'elle jouait avec lui...

Comme Villandrit, Corradin essayait de l'amuser, de la faire rire.

Pourquoi n'y prenait-elle aucun goût ? Pourquoi ses grands yeux restaient-ils sérieux, interrogateurs ?

Elle voyait cet homme voler peu à peu, jour par jour, la place du père.

Si Régine le retenait à dîner, — et leur ancienne intimité le lui permettait, — l'enfant remarquait que Corradin s'asseyait à table en face de Régine. Jadis c'était le père qui s'asseyait là... Parmi les sièges de la salle à manger, deux chaises spéciales servaient au maître et à la maîtresse de la maison, et Christiane voyait avec gêne que Corradin occupait celle où toujours, depuis qu'elle pouvait se souvenir, elle retrouvait son père...

Une fois elle n'avait pu s'empêcher de faire une de ces réflexions terribles si habituelles aux enfants :

— Pourquoi prends-tu la place de papa ?

Cela était si bien le résumé de la situation où vivait cet homme, avec ses secrets espoirs et ses secrètes ambitions, qu'il fut embarrassé.

Régine, attristée, regarda sa fille et un nuage passa sur son front.

L'existence de Villandrit et de Corradin avait été si intime, si étroitement liée, et cela depuis l'enfance, qu'ils avaient fini par adopter, l'un et l'autre, certains gestes qui leur étaient communs, certaines paroles rituelles pour exprimer certaines réflexions, certaines exclamations pour exprimer certaines surprises.

L'enfant frissonnait de la tête aux pieds en les écoutant.

Elle pensait :

« On dirait papa ! »

Et ses yeux si expressifs se chargeaient de reproches.

Non pas seulement envers cet homme, mais envers Régine.

Quand elle le surprenait, soit dans la salle à manger, soit au salon, touchant à quelque bibelot que Villandrit aimait plus particulièrement, elle avait des envies de crier au sacrilège, et, plusieurs fois, il lui arriva de s'élancer vers Corradin et de lui retirer des mains la chose autour de laquelle se promenaient ses doigts sacrilèges.

Il lui échappa de dire avec dureté :

— Tu es folle, petite !... Qu'est-ce qui te prend donc ?

Avec un regard en dessous, elle répliqua :

— Ce n'est pas à vous, c'est à papa...

Il haussait les épaules, mais déjà il avait l'impression de cette inimitié naissante.

Elle s'accentua bientôt.

Une nuit qu'elle venait d'avoir un cauchemar, elle se réveilla en sursaut et pendant longtemps elle ne put se rendormir.

Elle se leva. Il faisait un clair de lune si pur, si

brillant, qu'on distinguait toutes les plantes, tous les arbrisseaux, toutes les fleurs des jardins.

Elle souleva le rideau de sa fenêtre et regarda.

On était au milieu de la nuit et il y avait quelqu'un dans les jardins.

Quelqu'un au pied de la maison, près d'un massif, et qui se tenait immobile, et qui avait les yeux fixés sur la façade, là où s'ouvraient les fenêtres de l'appartement particulier de Régine.

Elle reconnut tout de suite Corradin.

Que faisait-il là ? Elle ne pouvait le concevoir. Et pourquoi, au lieu d'être couché comme tout le monde depuis longtemps, pourquoi, au lieu d'être dans le pavillon qui était sa demeure, venait-il là, près d'elle, près de sa mère ? Comment l'eût-elle compris ?

Le lendemain, elle fit une remarque dont elle fut révoltée comme d'un attentat qui enlevait à Régine un peu de la perfection dont son âme d'enfant l'entourait.

Corradin baisait longuement la main de Régine.

L'enfant cria, comme pour avertir d'un danger la jeune femme :

— Oh ! maman !... Oh ! maman !...

Du reste, Régine elle-même avait dissimulé sa surprise.

C'était la première fois, en effet, que Corradin, vis-à-vis d'elle, se permettait cette politesse galante, qui venait d'être remise à la mode.

Depuis la condamnation de Villandrit, après la longue maladie qui l'avait suivie, Régine négligeait la maison, où elle n'apportait plus ses soins habituels d'élégance... Jadis, au temps heureux de leur amour, partout, dans toutes les chambres, souriaient des fleurs... Depuis de longs, longs mois, tous les vases et les jardinières restaient vides.

Tout à coup, les fleurs reparurent.

Corradin avait donné des ordres à Rudeberg.

Régine le remercia, mais ses yeux restèrent voilés de tristesse.

Il y avait, sous la longue charmille couverte qui reliait les jardins au bois, un certain banc que Vil-

landrit avait adopté, et où, dans les lourdes chaleurs, il aimait venir chercher un peu de repos et de fraîcheur, soit en lisant, soit en fumant.

Corradin y fut surpris à plusieurs reprises par Christiane.

Dès lors, Christiane évita désormais de passer sous la charmille.

Un jour qu'il venait d'entrer au salon, où il attendait Régine, elle le vit déplacer, sur le piano à queue, une photographie de Villandrit, devant laquelle il posa une statuette, comme si la vue de cette photographie lui était insupportable.

Quelques minutes après, Christiane, étant entrée avec sa mère, alla remettre la photographie à sa place, sous les yeux de Corradin, qui, soudain, durcirent.

Comme Régine lui permettait de fumer, il se servait d'un cendrier dont Christiane, l'année précédente, avait fait cadeau à son père, certain jour de fête, et qu'il avait adopté, depuis ce jour-là, pour y jeter les bouts de ses cigares ou de ses cigarettes.

Elle alla prendre le cendrier sous les yeux de Corradin et le porta dans sa chambre.

Et toujours la même réflexion qui trahissait chez l'enfant la même idée fixe.

— Ce n'est pas à vous... c'est à papa !

Boutade d'enfant irréconciliable qui se butait...

Mais quel regard l'accompagnait, large, profond, où roulaient tous les mystères !

Il arrivait parfois que lorsqu'il avait certaines affaires à expliquer à Régine, Corradin et la jeune femme s'enfermaient dans le bureau de Villandrit, jolie pièce, attenante au salon et meublée tout entière dans le goût du Premier Empire. Christiane y retrouva sa mère un jour. Et elle resta sur le seuil, comme frappée d'épouvante.

Corradin était assis dans le fauteuil où jamais l'enfant n'avait vu, là aussi, un autre homme que son père...

Il maniait, tout en parlant, les objets familiers à son père...

Il se servait d'un porte-plume en écaille qui était celui de son père...

Que de fois, quand elle jouait sur les genoux paternels, Villandrit n'avait-il pas dit :

— Ne touche pas, chérie, tu vas le casser.

Alors elle le reposait précieusement, obéissante, mais c'était pour se livrer à un autre jeu qui consistait à retirer de Villandrit ses larges lunettes de travail en écaille blonde. Là encore, le père grondait doucement, quand elle voulait les ajuster sur son nez.

— Christiane, tu es insupportable !

Après quoi, il l'embrassait.

Elles étaient là, près de l'encrier, les lunettes d'écaille blonde. Elles étaient là, hors de leur étui. Dans un geste distrait, Corradin venait de les prendre et les maniait, en pensant à autre chose, mais, tout à coup, l'on entendit un léger bruit sec, suivi d'un autre bruit cristallin...

L'écaille fragile venait de se briser et l'un des verres tombait sur l'encrier...

Alors le même cri, affreux, de la détresse enfantine :

— Oh ! maman ! Oh ! maman !

Elle s'abat dans les bras de Régine en proie à une crise de nerfs...

Ce jour-là, Corradin comprit, pour la première fois :

« Cette enfant me hait... »

Et je ne sais quel effroi de cette faiblesse passa dans les os du misérable, car, en une vision terrible, il évoqua soudain, là-bas, sous le ciel de septembre, le paysage joli et mélancolique de l'étang du Pré-Noir, là où se débattait sous son étreinte un vieillard qui râlait... et, seconde vision, non moins terrible, un homme, au bagne, expiant le crime qu'il n'avait pas commis... cet homme, père de cette enfant

« Elle me hait comme si ses yeux profonds lisaient en moi mon secret !... »

La dernière manifestation de cette inimitié fut celle-ci :

Au salon, Corradin s'asseyait près de la fenêtre lorsqu'il avait à lire pour Régine certains rapports, dans un fauteuil qui faisait face à un grand portrait en pied de Villandrit, extrêmement vivant et ressemblant.

Un jour, Christiane remarqua que le fauteuil avait changé de place.

Il tournait le dos au portrait.

Elle employa une partie de la matinée du lendemain, avec ses petits bras qui n'en pouvaient plus, à lui rendre sa place primitive.

Deux fois de suite le changement eut lieu. Deux fois de suite, Christiane rétablit l'ancien état de choses.

Ce fut, en fin de compte, Corradin qui céda.

Et lorsqu'il prenait place dans ce fauteuil, il continua d'avoir au-dessus de lui le visage de Villandrit, tout à la fois sérieux et souriant : visage loyal et affectueux de l'ami qu'il avait trahi... de l'ami dont il n'avait jamais eu à se plaindre... et dont le regard pesa sur lui avec l'impression physique d'un fardeau énorme.

Corradin s'imaginait connaître et surveiller les moindres détails de l'existence de Régine et de Christiane.

Vivant ainsi dans leur intimité, il pouvait se dire et se disait :

« Rien ne m'échappe ! »

Et parce que, maintenant, Régine évitait de parler de Villandrit, il espérait que peu à peu s'adoucissait en elle l'amertume de cette séparation.

Ah ! s'il avait pu se douter !

Un soupçon, certain jour, lui était venu...

Il avait remarqué que la porte de la chambre à coucher particulière de Villandrit était et restait constamment fermée à clef, la clef enlevée.

Il se dit que cette chambre rappelait à Régine trop de douloureux souvenirs, et qu'elle l'avait condamnée... Cette porte fermée indiquait qu'il y avait, là derrière, des choses retranchées de la vie commune, des choses auxquelles on essayait de ne plus penser... infiniment tristes, comme sont toujours tristes, aux

temps de malheurs, les rappels des jours heureux... Et pourtant, on y pénétrait, parfois, dans cette chambre, car il avait remarqué, d'en bas, à plusieurs reprises, que les deux fenêtres en étaient ouvertes...

Mais il ne s'inquiétait pas...

Ah ! s'il avait su quel sanctuaire était là !

Et quelles reliques précieuses s'y étaient accumulées par les soins pieux et tendres de la mère et de la fille !

Tout ce qui avait appartenu à Villandrit, tout ce qui rappelait quelques plaisirs, ou seulement des habitudes, les choses les plus précieuses et d'autres insignifiantes, quelques-unes qui auraient amené le sourire sur des lèvres d'indifférents, tout ce qui témoignait de la vie du disparu, comme un serment solennel qu'on ne considérait pas cette disparition comme définitive et comme la certitude que l'homme auquel on élevait cet autel, et auquel on consacrait ce culte, reviendrait quelque jour.

D'abord, après l'incident du fauteuil déplacé et replacé dans le salon, Christiane, de sa propre autorité, avait fait enlever le grand portrait de son père et, sans même demander l'avis de Régine, elle l'avait fait accrocher dans la chambre, puis elle avait poussé dessous une commode, sur laquelle elle avait mis deux vases, et désormais, par ses soins, ces deux vases, été et hiver, seraient fleuris.

— Vois-tu, quand il reviendra, disait-elle à sa mère, il verra que nous pensions à lui... Et s'il revient sans nous avoir prévenues, comme les fleurs seront renouvelées tous les jours, il verra que tous les jours on se souvenait...

— Chère petite, murmurait Régine en la caressant, les yeux brouillés de larmes.

Toutes deux, elles avaient fouillé dans des cartons et retrouvé des photographies de Julien, alors même qu'il n'était pas marié. Toutes les photos avaient pris place un peu partout, animant la chambre du visage du disparu. Elles en avaient conservé trois seulement, l'une pour le salon, la seconde pour la chambre à coucher de Régine, la troisième pour la chambre de Christiane. Bientôt la

maison fut dégarnie de tout ce qui était un souvenir plus particulier de Julien. On eût dit que la mère et la fille s'ingéniaient à faire tout disparaître et à reléguer loin d'elles ce qui pouvait ranimer et entretenir leurs souffrances et leurs regrets.

Corradin, étonné en fit la remarque.

Et il le crut !

Cependant, en ce sanctuaire fermé jalousement, où Régine et Christiane seules entraient, s'accumulaient des choses qu'elles ne touchaient qu'avec respect...

Le lit simple, face aux fenêtres, était prêt, les draps mis, et semblait ne plus attendre que l'homme qui devait y reposer sa fatigue. Le soir, elles allumaient parfois la lampe électrique, posée à la tête du lit, ainsi que faisait Villandrit presque tous les soirs, car il ne s'endormait jamais sans avoir lu. Sur une table, tout près, et qu'il pouvait atteindre en étendant le bras, se trouvaient les derniers livres, les derniers journaux, les dernières revues qu'il avait parcourus. Dans un des livres, un coupe-papier marquait la page où s'était arrêtée la lecture.

Sur un fauteuil, négligemment jeté par lui le matin de son arrestation et de sa fuite, un pyjama, si singulièrement disposé que, la première fois qu'elles étaient entrées là, dans un grand coup d'émotion, elles avaient cru voir Julien endormi.

Les armes qui ornaient le vestibule, des pistolets de tir, des carabines de précision, des fusils ; il avait aimé la chasse à tir et à courre avec passion, et dans les chasses à courre de la forêt de Compiègne et de la forêt de Laigue, il avait été souvent invité. Des cors de chasse, des fouets, des cravaches, une cape gros-bleu, avec un liseré d'or et la longue visière de cuir verni... Les menus objets du bureau particulier de Villandrit, elles les avaient recueillis pour les apporter là.

Et Christiane, sans prononcer aucun nom, mais comme si la pensée d'un homme se fût présentée, incessante, à son esprit, avait dit :

— Au moins, comme ça, il ne pourra plus y toucher !

Jusqu'à des gants et son porte-monnaie, et une

bourse en or où il mettait ses louis, et son portefeuille, tous objets trouvés sur lui quand on l'avait arrêté au sortir de la citerne mais que le Parquet avait restitués à Régine...

Et sa montre en or, un bijou qui avait tant amusé Christiane, car elle marquait les heures, les minutes, les secondes, les jours de la semaine, les mois, et elle avait une sonnerie à répétition qu'elle obligeait son père à faire marcher sans cesse.

Deux médailles attachées en pendeloques à la chaîne de montre.

Des pipes, des fume-cigare et des fume-cigarette...

Un étui à cigares et un autre à cigarettes, en argent.

De menus objets de poche qu'il portait toujours sur lui : un canif, un coupe-ongles, de petits ciseaux repliés...

Et les vases et les bibelots précieux pour lesquels Régine connaissait sa prédilection, qu'il admirait sans cesse, qu'il caressait même parfois comme des choses vivantes...

Rien ne manquait...

Dans son grand portrait, Villandrit, le visage affectueux et souriant, approuvait ces témoignages d'amour...

Et ces lèvres entr'ouvertes semblaient dire à ces choses :

— Je vous reviendrai un jour...

Quand il n'y eut plus rien à recueillir dans la maison, quand le sanctuaire fut garni de tous les pieux souvenirs, Régine fit agenouiller Christiane devant son père...

— Vois, maman, il nous regarde !

C'était vrai, Villandrit regardait sa fille.

Et la mère pria...

— Répète avec moi, mon enfant, et apprends par cœur ta prière.

Christiane baissa la tête, joignit les mains comme à l'église.

La mère murmurait, lentement, s'arrêtant après

chaque phrase pour laisser à sa fille le temps de comprendre et de répéter :

« Les hommes ont cru que tu avais mérité d'être puni, parce que tu avais commis une grande faute ; mais, moi, mon papa, je ne le crois pas... Tu étais trop bon pour moi pour être méchant envers les autres... Je ne t'oublierai jamais... Maman et moi nous t'aimons et nous t'attendons, mon papa... Reviens bien vite auprès de nous pour que nous soyons heureuses... Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il... »

Régine tendit les bras à sa fille.

Toutes deux s'étreignirent et pleurèrent silencieusement.

XIII

LES CACHETTES DE RUDEBERG

Rudeberg vivait aux Basses-Bruyères, profondément heureux, lorsqu'il savait se distraire de certaines pensées inopportunes.

Nous montrerons comment il se distrayait après avoir dit quelles étaient ces pensées.

Donc, profondément heureux.

De la rude vie qu'il menait, de privations et de misères, où l'avait conduit sa première faute, il tombait dans un repos absolu, dans une quiétude béate.

Il engraissait, car il ne travaillait guère, il donnait de la besogne juste assez pour ne pas être pris d'ennui ; mais comme il fallait pourtant que le travail fût exécuté, afin d'éviter les observations qu'on n'aurait pas manqué de faire sur un jardinier-régisseur vivant de ses rentes, il avait demandé deux aides. Or, quand Rudeberg demandait, il obtenait sûrement. Grâce à ses deux aides, les jardins, où il n'apparaissait guère, en chapeau de paille et serpillière, que pour se promener, étaient strictement et sévèrement tenus. Ayant des goûts délicats — il aimait à le répéter — il s'occupait plus spécialement des fleurs. C'était lui, par exemple, qui depuis quelques jours, selon les instructions reçues de Carradin,

déposait tous les matins dans le vestibule les gerbes destinées à être réparties dans toute la maison. La régie de la propriété des Basses-Bruyères lui était un prétexte à des courses dans les environs, tantôt à pied, le plus souvent dans une élégante charrette anglaise que Corradin avait dû mettre à sa disposition.

Il se levait tard et se couchait de bonne heure, en un mot « se la coulait douce ».

Le visage épanoui, les yeux rieurs, la pipe aux dents dix heures par jour, c'était un gai luron ayant toujours le mot pour rire.

Et que de fois n'avait-il pas dit à Corradin, haineux et sombre :

— Hein ? En me voyant si heureux, vous ne devez pas regretter ce que vous avez fait !

Entre eux, du reste, n'existait aucun rapport... Presque jamais une parole ne s'échangeait... Si, de loin, Rudeberg l'apercevait venant de son côté, Rudeberg lui tournait le dos, se baissait pour déterrer quelque plante, pour remuer la terre autour d'une fleur, et, quand l'autre était passé, il se relevait.

Ses aides avaient fini par remarquer cette attitude. Ils en riaient.

— Ce n'est jamais le visage que Rudeberg lui montre, disaient-ils, mais son...

Et, voulant en avoir le cœur net :

— Qu'est-ce que vous avez donc contre lui, monsieur Rudeberg ?

— Rien. Il a une tête qui ne me plaît pas... Il aurait fait un mauvais coup dans sa vie que je n'en serais pas surpris, répondait l'autre, imperturbable.

Le mot fut entendu de Corradin, qui en pâlit de rage.

Ces deux hommes, obligés de vivre l'un près de l'autre, étaient à des milliers de lieues l'un de l'autre, et en même temps leur vie à tous les deux se passait avec la constante préoccupation qu'ils avaient de leurs pensées les plus secrètes et de leurs actes, chez l'un comme chez l'autre. Ils sentaient que leurs existences étaient irrémédiablement liées.

Rudeberg en prenait son parti, mais non pas Corradin.

Un soir, le jardinier-régisseur surprit, attachés sur lui, deux yeux qui le regardaient avec une si féroce envie de meurtre qu'il se releva, la bêche en l'air.

Et, tout bas, cette fois, il dit :

— Prenez garde, vous avez bien l'air d'un assassin...

La rage de l'autre s'effondra, du coup, dans un tremblement.

Et, en le voyant s'éloigner, Rudeberg murmurait :

— Il faudra qu'on s'explique...

Ces légers nuages n'étaient rien sur son bonheur.

Mais il en était d'autres...

Quand Régine apparaissait, venait à lui, seule ou avec Christiane, lui adressait la parole, ou même traversait le jardin, rêveuse et silencieuse, la béatitude de Rudeberg cessait brusquement comme se dégonfle d'un coup d'épingle un ballon d'enfant. Devant ce visage couvert de pâleur qu'aucun afflux de sang ne venait plus animer, devant ces beaux yeux voilés de deuil comme on se voile d'un crêpe, devant cette attitude lassée de plante qui se flétrit, à laquelle il n'eût pas fallu beaucoup de soins pour retrouver sa vigueur, mais qui s'étiolait comme à plaisir, devant cette démarche alourdie par trop de chagrins, l'homme se troublait jusqu'au fond de lui...

Une voix lui criait :

— Misérable ! C'est ta faute !... Infâme qui profites d'un crime, tu es aussi coupable que l'assassin.

Cette voix, ces remords, il les connaissait... il les avait entendus déjà.

Tout cela lui enfonçait dans la chair la douleur aiguë et froide d'une pointe de poignard. Il serrait les dents et se sauvait. Il rentrait chez lui, se versait de l'eau-de-vie et buvait à grandes gorgées jusqu'à ce que le calme fût revenu avec l'oubli, l'oubli avec l'ivresse. Les nuits qui suivaient se peuplaient de cauchemars effrayants. Par bonheur pour lui, il vivait seul sans domestiques, ayant l'habitude, depuis longtemps, de faire lui-même sa cuisine,

Personne, en ce chalet isolé, n'entendait ses cris, ses appels et ses râles... Et le matin, au sortir de ces ténèbres terribles, il était comme la veille accoudé contre le seuil de la porte, la barbe fleurie, l'œil vif, la pipe, son éternelle pipe aux dents, dans ses délices coutumières.

Une nuit que Corradin rôdait par là — cela lui arrivait souvent, — il avait entendu, l'oreille contre la serrure, des hurlements de bête.

Il s'était enfui, l'épouvante aux reins.

Le lendemain, il lui avait parlé :

— Vieux misérable, vous finirez par nous trahir...

Il hocha la tête, tira cinq ou six bouffées de sa pipe et dit, lent et mesuré :

— Non. Mais voyez-vous, je suis toujours comme ça quand *Elle* me parle... Quand *Elle* s'approche de moi, et qu'*Elle* se montre si douce, si triste, qu'*Elle* me dit de bonnes choses, ça me remue... ça me chavire, ça me rend drôle... Or, hier, figurez-vous, voilà-t-il pas qu'*Elle* s'est mise à me parler de Pascal !...

Après quoi, il tourna le dos à Corradin et s'en fut cueillir des roses.

Quant à Christiane il la gâtait.

Certes, l'enfant excitait en lui les mêmes remords. Certes, l'enfant était triste aussi. Mais c'était une enfant. L'insouciance reprenait souvent le dessus. On réentendait dans les jardins, comme autrefois, son rire éclatant... Hélas ! depuis le départ du père pour le bagne, dix-huit mois déjà s'étaient écoulés !...

Il la gâtait, car il voyait en elle l'amie de Pascal.

Les grands jours de Rudeberg étaient les dimanches où le jeune garçon accourait voir son père, les congés de certaines fêtes et les vacances.

Ces jours-là, on pouvait vraiment dire que les deux enfants ne se quittaient pas.

Les repas finis, ils se retrouvaient et, le soir, quand Christiane allait se coucher, c'étaient des adieux interminables qui faisaient dire à la gouvernante, en riant :

— Mais vous ne vous quittez pas pour toujours... vous vous reverrez demain matin...

Et, souvent, près de monter dans son lit, elle paraissait à la fenêtre, comme un ange dans ses voiles blancs, et à Pascal, en bas, envoyait encore des baisers plein ses deux mains.

Elle lui écrivait au collège. Il répondait. C'était un doux enfantillage auquel personne ne pensait à s'opposer, et même l'on souriait aux lettres naïves de Christiane... Pourtant, nous l'avons dit, c'était bien l'amour qui continuait de balbutier dans ses pages innocentes, comme il balbutiait dans les regards, et dans les tendresses, et dans les baisers.

Telle était, légèrement esquissée, la vie de Rudeberg aux Basses-Bruyères...

Les Basses-Bruyères y avaient gagné d'abriter un homme heureux. Quoique son bonheur fût intermittent... les beaux jours l'emportaient sur les mauvais...

Mais la forêt avait perdu l'hôte singulier à la rude voix sonore qui, durant si longtemps, avait clamé aux échos retentissants des hautes futaies :

> Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
> Echevelé, livide, au milieu des tempêtes,
> Caïn se fut enfui de devant Jehovah...

Rivé à Rudeberg, Corradin se répétait chaque soir :

« Où a-t-il trouvé des cachettes si sûres, si bien choisies, qu'il ne semble même plus s'en préoccuper, comme s'il avait la certitude complète, absolue, que jamais ni moi ni d'autres ne pourrons les découvrir ? »

Duel silencieux, sournois, entre ces deux hommes.

Duel de pensées constantes, tendues vers le même but.

Duel farouche, impitoyable, où jamais n'interviendrait un pardon de l'un à l'autre.

Duel à mort, si jamais il en fut !

Une fois, ayant été absent pendant deux jours et deux nuits, Rudeberg, en rentrant, avait cru remarquer qu'une visite domiciliaire avait été faite chez lui, prudente, certes, et au cours de laquelle on

s'était ingénié à ne laisser aucune trace. Pourtant, il avait la certitude de ne pas se tromper.

Comme dans la masure incendiée, Corradin était venu.

Et Rudeberg avait haussé les épaules avec mépris, en disant :

« Cet homme n'est pas un adversaire digne de moi... »

Il s'en alla le trouver le même jour et s'expliqua nettement :

— Monsieur Corradin, vous avez commis l'indiscrétion de venir chez moi en mon absence. Cela me déplaît. Comme vous auriez sans doute un autre jour l'envie de recommencer, je tiens à vous déclarer, sous la foi du serment, que les petites choses qui vous intéressent si fort ne sont point cachées à mon domicile, ce qui serait imprudent et mal avisé de ma part, après ce qui s'est passé entre nous une première fois... La France est grande, monsieur Corradin, et les petites choses en question sont cachées quelque part en France... Je ne crains pas de vous donner ce renseignement, ajouta Rudeberg en caressant sa barbe noire parsemée de fils d'argent... D'autre part, je suis homme de précautions... Ne croyez pas que, si je venais à disparaître, tout disparaîtrait avec moi... Non... Ma seule sauvegarde, c'est la crainte que vous avez de moi, — de moi mort comme de moi vivant, — et je me suis sauvegardé... Autrement, il y a longtemps que je serais mort, n'est-ce pas, monsieur Corradin ?

Il faut croire cependant que Rudeberg, après réflexions, ne jugea pas suffisantes les précautions prises, car durant les jours qui suivirent, il se livra à d'étranges démarches... Par une nuit sombre, il sortit de son chalet et s'engagea dans les petits chemins forestiers qui le conduisirent jusqu'aux ruines du cirque romain de Champlieu... Une partie de la nuit, il rôda dans ces ruines, parmi les gradins, les amoncellements de pierres, les vestiges des murailles... Il semblait occupé là à une mystérieuse besogne... Mais les ténèbres étaient si profondes que Corradin, s'il l'avait suivi, n'aurait pu deviner de

quelle nature était cette besogne... Elle ne lui prit, du reste, que la première moitié de la nuit... La seconde, il la passa ailleurs. Il sortit des ruines vers deux heures du matin et se dirigea à grands pas vers le fond de la vallée où les touristes, il y a quelques années, visitaient encore les restes grandioses d'un castel féodal incendié en 1870, lors du passage des Allemands. Une haute tour restait debout avec d'imposantes murailles au pied desquelles se creusaient les anciens fossés que n'avaient pas encore comblés les orties et les plantes parasitaires. Rudeberg s'y engagea, marchant là avec une certitude qui prouvait que depuis longtemps ces lieux avaient été repérés par lui et lui étaient familiers... Il avait jadis maintes fois pris des photographies du Val-Champlieu... Tout à coup, il disparut... Jusqu'à quatre heures, ce fut, dans la nuit, la solitude et le silence... Un silence qu'interrompaient seulement les hululements des chats-huants qui avaient fait de ces ruines leur séjour d'élection... et qui voletaient effarés, dérangés dans leurs habitudes par quelque apparition nocturne... Silence interrompu également par des grincements de brodequins ferrés qui s'agrippaient aux pierres, par des dégringolades de pierrailles qui envoyaient dans l'ombre noire des nuées de poussière grise... comme si quelqu'un se fût amusé à tenter la prodigieuse escalade des antiques remparts.

Vers quatre heures, Rudeberg reparut dans le sentier et, du même pas allongé et rapide, reprit le chemin des Basses-Bruyères.

Il y arriva à la pointe du jour, sans que personne l'eût aperçu.

Il ne se coucha pas et, ce matin-là, il fut le premier au travail, dans les jardins, très affairé parmi les massifs et les fleurs.

Après déjeuner, il s'enferma chez lui... s'assit à une petite table qui lui servait de bureau et, tirant un calepin de sa poche, il étala des papiers couverts de notes, de chiffres, de signes, et même de dessins grossiers dont on eût dit qu'ils avaient été exécutés par un aveugle dont les doigts agitaient au hasard

un crayon, ou par un homme qui se fût livré à ce travail, en pleine obscurité, car les notes, les chiffres, les lignes, s'enjambaient les uns sur les autres, ou s'entremêlaient en désordre.

Il examina le tout et ne fut aucunement inquiet. Sa mémoire aidant, il était sûr de remettre en tout cela de l'ordre et de la clarté.

Ce fut à quoi il s'absorba après avoir fermé soigneusement la porte et les fenêtres, afin d'avoir le temps de tout cacher s'il survenait quelque visite imprévue.

Mais personne ne le dérangea.

Il entrevit un instant Corradin, sous le soleil torride de midi, qui se dirigeait vers la fabrique... Il le suivit des yeux, puis il se mit à rire en disant tout haut :

« C'est pour toi que je travaille !... »

Son travail dura longtemps.

Quand il eut fini, il prit une large enveloppe solide, choisie à cette intention.

Il écrivit dessus :

« A ouvrir par Mme Régine Villandrit, après ma mort, que ma mort survienne naturellement ou qu'elle soit le résultat d'un crime... »

Dans l'enveloppe, il introduisit une feuille de papier qui portait ces déclarations :

« J'ai commis une mauvaise action, que je n'ai pas eu le courage de réparer de mon vivant.

« Je veux, du moins, qu'elle soit réparée après ma mort.

« J'ai laissé condamner un homme que l'on a accusé à tort du meurtre de Marjory.

« On trouvera, en suivant mes indications, les preuves qui désigneront le vrai coupable : elles parlent d'elles-mêmes, et je n'ai pas besoin d'en faire remarquer la gravité.

« Ce sont des photos, prises par moi, du crime et du meurtrier à l'instant — miracle de vengeance et de châtiment — où le crime se commettait.

« Le plan ci-joint indique où j'ai caché ces documents terribles.

« En s'y reportant, on les découvrira aisément. »

Etait joint le plan détaillé des ruines du Val-Champlieu, très clair, très méthodique, où reparaissait l'ancien clerc de notaire.

Il était accompagné du commentaire suivant :

« Sous la cinquième pierre, au nord-est de la touffe de genêts, poussée dans la muraille du donjon, à trente-cinq mètres de haut, exactement, comptés du pied du fossé, — à six mètres vingt centimètres au-dessous du chemin de ronde, — directement sous l'ouverture d'un mâchicoulis, par laquelle on distingue, en bas, une robe blanche tombée dans la fontaine, les documents dont je parle sont enfermés dans une cassette de fer... »

A cet endroit, et après avoir écrit ce qui précède, Rudeberg avait posé sa plume.

Longtemps il avait réfléchi... comme s'il était irrésolu dans une grave détermination à prendre... Même il tira de sa poche son portefeuille, gonflé des lettres de Pascal, dont il ne se séparait jamais... et des doigts hésitants en palpaient les poches graisseuses... Puis il écrivit, en murmurant :

« Ce pauvre Corradin ! S'il pouvait se douter ! »

Après quoi, il termina.

« J'ai été coupable en laissant condamner un innocent.

« Je supplie Mme Villandrit de me pardonner et de ne pas faire retomber ma faute sur mon bien-aimé Pascal, sur l'enfant chéri qui doit tout ignorer de l'indignité de son père... »

En fermant l'enveloppe il se disait encore :

« Corradin découvrira peut-être les ruines, — tout arrive, — mais pour le reste, non ! A moins d'être Dieu le Père ! Et encore ! »

Il partit après déjeuner, emportant la lettre. Deux heures après, quand il rentra, il ne l'avait plus.

XIV

LA PREMIÈRE VISION D'ÉPOUVANTE

Aux yeux de Corradin, les mois qui s'écoulaient semblaient apporter aux Basses-Bruyères le calme et l'oubli. Il ne pouvait pénétrer ces deux cœurs, celui de la femme et celui de l'enfant, et son observation n'allait pas plus loin que le masque de ces deux visages. Celui de Régine avait repris sa douceur et sa sérénité d'autrefois. Elle s'était remise à la vie, et si, peut-être, dans les plaisirs extérieurs, elle ne manifestait plus autant d'entrain, et même s'y refusait le plus souvent, du moins il n'y avait plus cette obstinée pâleur des premiers temps. Parfois, même, un sourire naissait, furtif, au coin de la bouche charmante. Et Corradin comptait ces sourires en se disant :

« Elle ne vivra pas toujours dans la solitude... Et moi je suis là... »

Quant à Christiane, si l'on s'en était tenu seulement aux apparences, on eût juré qu'elle avait tout oublié depuis ces trois années, bientôt, où le père qu'elle adorait avait été enlevé à son amour.

Là, encore, Corradin se trompait.

Certes, la gaîté de l'enfant reprenait souvent le dessus.

Mais le soir, quand la mère et la fille se re-

trouvaient seules, quand elles étaient bien sûres que personne ne les surprendrait, elles entraient, mains jointes, religieusement, dans le sanctuaire aux reliques, comme on pénètre dans une église.

Et elles y faisaient leurs prières avant de se coucher.

La prière de l'enfant, celle que la mère lui avait apprise.

Jusqu'à présent, retenu par une crainte, Corradin n'avait pas révélé sa passion. Souvent, les paroles étaient venues à ses lèvres et au dernier moment quelque chose de plus fort que sa volonté avait renfoncé l'aveu dans sa gorge. Une instinctive terreur. Il ne la comprenait pas. Il la subissait.

« Si elle me repousse, que deviendrai-je ? »

Mais il secouait la tête.

« Ce n'est pas possible... elle sera vaincue par tant d'amour et tant de constance ! »

Et quand obstinément l'objection le poursuivait, il disait, dans un flot de haine :

« Je veux qu'elle soit à moi... de sa propre volonté... ou contre sa volonté... »

Il crut l'heure venue. Il ne pouvait plus attendre. Et la scène eut lieu certain soir de l'été 1913. Ils étaient seuls au salon, après le dîner. Il faisait encore jour. Pendant la soirée un orage avait éclaté et il était suivi d'une pluie légère, droite et continue, qui menaçait de durer toute la nuit. La chaleur était accablante. Toutes les fenêtres du salon restaient ouvertes. Il n'y entrait aucune fraîcheur, mais au contraire un souffle d'humidité chaude, avec l'haleine de la terre et des bois mouillés mêlée à des parfums de fleurs que la pluie développait violemment.

Régine s'était assise auprès d'une fenêtre.

Elle était un peu languissante et s'éventait avec un éventail pris sur un guéridon.

Ils se taisaient.

Du reste, pendant le dîner, ç'avait été le même silence.

Corradin, préoccupé, troublé par la résolution qu'il avait prise, semblait suivre des idées lointaines et **Régine ne lui avait adressé aucune question.**

Seulement, lorsqu'ils s'étaient levés de table, il avait dit tout bas :

— Veuillez éloigner Christiane je vous prie... j'ai à vous entretenir de choses graves...

A présent, seul avec elle, il n'osait plus...

Ce fut elle qui demanda, après quelques instants :

— Ce sont de mauvaises nouvelles ?

Il secoua la tête.

— Non. Jamais la fabrique n'a fait de plus brillantes affaires...

Elle murmura, frissonnante, la pensée reportée tout à coup vers le malheureux qui, à des milliers de kilomètres, usait sa vie sous un soleil mortel...

— Est-ce que... il vous a écrit... Est-ce qu'il est malade ?...

Il ne réprima pas un brusque geste de colère.

C'était bien à Villandrit qu'il songeait vraiment !

Et soudain, enfin, il se décida...

— Il ne s'agit, Régine, ni de lui, ni des autres, mais de vous et de moi !

Brutalement, son secret déborda, toutes les écluses de son cœur ouvertes. Ce fut une inondation puissante, écumeuse et bouillonnante, ce fut la catastrophe qui se répand dans les campagnes, avec sa force irrésistible... Il avait trop souffert, depuis trop longtemps ! Il avait trop attendu !... Il aimait trop ! Son désir était devenu un supplice ! Et songez que, pour le satisfaire, il avait tué un homme, il avait volé, il avait fait accuser son ami ! Il l'avait laissé condamner à une peine infamante ! Non ! retenir encore ses paroles amoureuses, ses protestations, ses prières, ses appels... non, de cela il n'était plus capable... Le sort en était jeté... Il avouait !

Aux premières mots qu'il avait dit, il ne la voyait pas... il parlait en regardant tomber la pluie... puis, peu à peu, il s'enhardit et il fit face à la jeune femme...

Mais, dès ces premiers mots, Régine avait compris

D'abord elle eut un geste pour l'interrompre, pour l'empêcher de continuer, pour dire :

— Non, non... Mon cœur et mon corps restent à

l'homme qui est absent... Je ne puis pas entendre votre amour et je ne saurais lui répondre...

Le geste ne fut qu'esquissé. La main retomba inerte sur les genoux. La parole de protestation resta sur les lèvres. Elle ne se rendit pas compte des causes de cette défaillance. Elle fut dans une sorte d'hypnose. Les choses qu'il murmurait, elle croyait qu'elles étaient prononcées à très longue distance. Elles arrivaient très affaiblies, et pourtant très distinctes.

Elle avait fermé les yeux, pour mieux recueillir dans l'ombre, sous ses paupières, la vision d'épouvante qui montait en elle.

Qu'elle chassait obstinément.

Qui revenait avec la même formidable obstination...

C'est qu'il disait à ce moment :

— Je vous aime. Je vous ai toujours aimée... J'accourais avec transport à la Volière et là, auprès de vous, je vivais des heures délicieuses... Je m'imaginais que personne autour de moi ne vous faisait la cour... Villandrit moins que tout autre, tant il paraissait auprès de vous indifférent et froid... Vous aviez de l'amitié pour moi et ma présence ne vous déplaisait pas... Enfin, vous étiez presque pauvre et rien ne devait me gêner pour rechercher votre main... Ah ! comme je vous aimais ! C'était une frénésie ! Comment ne me suis-je pas cent fois trahi? Comment ai-je pu si bien dissimuler que vous n'avez pas eu de soupçons !... Quand le hasard s'arrangeait pour que je fusse seul avec vous, je devenais tout tremblant... Et je détournais les yeux parce que j'avais peur de laisser voir ma passion et de vous effaroucher par ma trop grande ardeur... J'ai vécu des années d'espérances infinies, merveilleuses... Qu'attendais-je ?... Vous étiez encore une enfant... Je ne voulais pas que vos parents me répondissent : « Elle est trop jeune... » Et quand je vous vis enfin jeune fille, si belle, mon Dieu, si séduisante, si dangereuse, alors je jugeai que les temps étaient venus et que je ne devais plus, sans imprudence, attendre sans courir le risque de vous perdre... Je me décidai... C'était un dimanche... Ah ! ce jour-là ! Ce jour-là !

Pourquoi la nature était-elle si joyeuse ? la forêt en fête ? le ciel si pur ? alors que tous les désespoirs étaient au seuil de mon cœur ?... J'avais encore hésité toute la journée et le soir je pris ma résolution... Je me mis en route en me disant : « Je lui parlerai... je lui dirai mon amour... Nous irons ensemble trouver son père et sa mère... et je leur promettrai tant, tant de bonheur, que je les fléchirai, que je les convaincrai... qu'ils me la donneront... »

Il s'arrêta, la respiration oppressée ; sa voix était devenue sourde, presque suffoquée.

Tout à coup, il eut un rire bruyant :

— Je n'ai pas besoin de vous raconter ce qui s'est passé ce jour-là... Nous étions deux, hélas ! aux Basses-Bruyères, qui avions eu la même pensée, qui exécutions le même projet... Nous vous aimions, Villandrit et moi, sans nous être jamais confessés l'un à l'autre... Et ce fut un malheur, un grand malheur... L'un des deux, peut-être, aurait renoncé... Et alors, alors... Donc, il était parti sans rien me dire, et je le rencontrai deux ou trois heures plus tard, comme il revenait de la Volière... si gai, si exultant, si gonflé de trop de joie, que cette fois il ne pouvait plus garder son bonheur pour lui seul... Ce fut moi qui, le premier, en reçus la confidence... Ce fut moi... moi... moi !... Comment ai-je pu supporter un pareil coup ?... Comment ne me suis-je pas tué ?... Je me rappelle que, pendant les instants qui suivirent, je fus ivre et fou... et que des idées sauvages traversèrent mon cerveau... J'étais si malheureux, si désespérément abandonné !... Je sentais si profondément la misère de mon cœur !... Et dans ce désarroi, une idée tout à coup... Vous revoir... Oui, vous revoir, ne pas terminer une pareille journée sur une pareille tristesse... Mais chercher un des rayons de lumière de vos yeux... une des grâces de votre sourire... l'image de votre élégance... afin d'emporter tout cela avec moi... une dernière fois... puisque c'était fini... fini !...

Il s'arrêta encore, pressa son front sous sa main brûlante :

— Et je vous vis... je vous rencontrai... vous en

allant par le bois où vous veniez chercher la solitude, pour mieux savourer votre bonheur... pour déjà vivre vos rêves d'amour et d'existence à deux... puisqu'il vous aimait et que vous l'aimiez... Je vous ai demandé si vous étiez heureuse et vous m'avez répondu...

Régine rouvrit les yeux et dit lentement, parlant pour la première fois ;

— Je vous ai répondu : « Infiniment heureuse !... »

Mais elle referma vivement les yeux, de nouveau.

Parce que, pour ses pensées, elle avait besoin de mystère.

Sans doute, les paroles ardentes de Corradin la troublaient étrangement, car jamais elle n'avait été aussi pâle, et tout le sang s'était retiré de ses lèvres...

Elle murmura, soudain, et ce fut vraiment une chose singulière :

— Oui, oui, je me rappelle... cette rencontre... et que vous sembliez troublé et que vous faisiez... des efforts pour rester calme... Sur-le-champ, cela ne m'a pas frappée... Mais aujourd'hui, après si longtemps, après des années, je me souviens... Oui, oui... et aussi cette grande voix que nous entendîmes et qui déclamait :

Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »

Régine se tut.

Ce qu'elle voyait maintenant, dans les ténèbres, ce qu'elle entendait sous ses paupières closes, elle ne voulait pas le dire... convoitise de ces yeux chargés de lueurs criminelles... tremblement de ces mains tendues vers elle, les doigts s'ouvrant et se fermant sur une étreinte de sa chair... le râle de cette bouche dans le désir de l'assouvissement, râle de douleur et plainte de joie avide de son corps...

La scène de la forêt !

Cet homme depuis longtemps l'aimait et la désirait avec violence.

Cet homme avait dû être jaloux de son ami...

Et en face de tant de bonheur, en face de ces félicités qui s'étalaient sous ses yeux imprudemment,

comment son amitié pour Julien ne se fût-elle pas changée en une haine atroce ?

Et pareille haine existe-t-elle sans projets de vengeance ?

Quels rêves mystérieux avaient remué ce cœur en désarroi ?

« Est-ce que ?... Est-ce que ?... »

Un frisson d'horreur agitait la jeune femme. Heureusement que ses paupières restaient closes. Si elle avait ouvert les yeux, Corradin eût été épouvanté de l'horreur qu'il y aurait tout à coup surprise ! Un instant, elle perdit connaissance... sous le coup de la révélation qui la frappait ainsi, dans sa vision d'épouvante... mais le soir tombait, la nuit était venue... il ne s'en aperçut pas... et pour lui cette immobilité de mort venait de l'attention qu'elle prêtait à ses confidences amoureuses.

Il avait fini de raconter le passé...

Il avait dit tout ce qu'il avait souffert et comment, jusqu'au bout, il avait réussi à cacher ses souffrances.

Il parla du présent :

— Il est impossible que vous restiez plus longtemps seule et que Christiane n'ait pas un protecteur pour veiller sur elle et sur son avenir... La solitude est lourde... elle doit vous être insupportable... Quelque innocente que vous soyez, vous n'en supportez pas moins le contre-coup de la condamnation... Villandrit vous a déshonorée... Il est innocent, oui, mais tout n'est pas clair dans sa conduite... Vous l'aimez peut-être encore... mais il ne faut pas songer seulement qu'à votre amour. Il faut que vous vous disiez que votre enfant, plus tard, sera la victime expiatoire du crime qu'on reproche à son père... Cette pauvre petite est vouée à l'éternel châtiment, à l'éternelle injustice, tant qu'un homme ne se lèvera pas entre le passé et l'avenir, pour vous protéger toutes les deux... Villandrit lui-même, s'il le connaissait, approuverait ce projet, pour vous, pour le bonheur de sa fille... A quel plus absolu dévouement aurait-il recours ? Sur quelle affection pourrait-il compter, plus pure, plus profonde que

la mienne ? Si vous ne m'aimez pas... Régine... si vous ne m'aimez pas encore... songez à Christiane... que Christiane soit le lien qui vous unira à moi... Et je vous chérirai tant que, plus tard, bientôt, votre tendresse me récompensera...

Il s'était mis à genoux... il lui avait pris les mains, les embrassait avec passion... Régine ne s'en apercevait pas... Statue de marbre, inerte, glacée.

La pluie continuait de descendre du ciel opaque, fine et drue, toute droite, et coulait en petites rigoles dans les sentiers du jardin avec un clapotis léger et monotone qui menaçait de ne pas finir. Il murmura très bas :

— Régine !

Elle ne répondit ni par un mot ni par un geste, car elle n'avait pas entendu.

Elle venait de remonter les trois années écoulées depuis le meurtre de Marjory.

Brusquement, elle se retrouvait aux Basses-Bruyères, le soir même du crime.

Et elle se souvenait... Tous les incidents se réveillaient non point, comme on l'aurait cru, estompés par l'éloignement, mais au contraire avivés et vibrants dans une lumière éclatante.

C'était d'abord la lettre ardente de Marjory, la suppliant d'accourir. Elle avait cédé au premier sentiment de sa compassion, mais des scrupules lui étaient venus et elle s'était arrêtée à mi-chemin du Pré-Noir. Peut-être, si elle était allée jusqu'au bout, aurait-elle été mêlée à ce meurtre !...

Elle se souvenait !...

Le soir, Julien avait retenu Corradin à dîner aux Basses-Bruyères. Les deux hommes avaient essayé, entre eux, de percer le mystère de ce meurtre... Vainement... Tous les deux étaient calmes... Rien n'indiquait chez Villandrit qu'il était coupable...

Mais au dîner ! Voilà qu'elle se rappelait maintenant... Et jamais, depuis lors, ces menus faits ne lui étaient remontés à la mémoire... C'étaient des riens auxquels, alors, elle n'avait prêté aucune signification...

Des riens qui, brusquement, à la lumière des con-

fidences qu'elle venait de recevoir, de l'amour avoué, de la haine qu'elle devinait, des riens qui grossissaient démesurément jusqu'à prendre des images monstrueuses...

Elle se souvenait !...

Ce fut d'abord la réflexion qu'elle avait faite à Corradin :

— Vous avez changé de toilette pour venir, à ce qu'il semble... Vous voici en noir. Je vous avais vu en costume clair au courant de la journée ?...

Tout à coup, du sang sur la nappe blanche.

Du sang qui venait d'elle-même, de la paume de sa main...

Et cependant elle n'était pas blessée...

Mais elle avait serré la main de Corradin et Corradin s'empressait de s'expliquer :

— Je me suis égratigné à un clou, en changeant de place un tableau... J'ai collé un peu de taffetas anglais qui ne tient pas...

Elle se souvenait !...

Il avait rapidement montré sa main. Elle avait regardé. Elle avait vu deux plaies étroites séparées l'une de l'autre par trois ou quatre centimètres. Et elle avait fait cette réflexion que « le clou, sans doute, s'était accroché en haut de la paume, puis avait lâché prise, pour de nouveau s'accrocher plus bas »...

Elle se souvenait !

Elle avait offert à Corradin de laver ces deux petites blessures avec de l'eau oxygénée...

Mais elle se souvenait de ceci avec un frisson d'horreur...

Dans la lutte contre le meurtrier, Marjory s'était défendu, car il ne voulait pas mourir. Et le docteur Harrier avait constaté qu'une dent manquait à l'appareil que portait le vieillard. Elle s'était cassée récemment.

Ou bien le malheureux avait reçu un coup violent sur la mâchoire...

Ou bien il avait mordu...

Et les magistrats avaient cherché sur les mains de Villandrit les traces de la morsure !...

Régine évoquait ces images et son âme s'emplissait d'inexprimable horreur... Elle entendait le bruissement de la voix de Corradin qui se mêlait aux bruissements de la pluie. Elle le laissait parler.

Et pendant qu'il parlait, elle se souvenait ! Elle se souvenait toujours !...

L'émotion de Corradin était telle que lui, qui ne buvait jamais que de l'eau, avait absorbé, coup sur coup, trois verres de vin pur, à la grande surprise de Christiane... C'était, cela, au moment où il venait, avec des détails qu'on ne lui avait pas demandés, d'expliquer à Julien et à Régine comment il avait, chez lui, passé cet après-midi... Après quoi, il avait eu un éblouissement... qu'il avait plaisamment mis sur le compte de ce vin pur...

Pourquoi ces détails sur sa vie à la fabrique pendant cet après-midi ?

Avait-il, en cas de menaces, voulu se préparer un alibi ?

Dans une fulguration, ces détails, auxquels elle n'avait guère, en ce temps-là, prêté de gravité, éclataient...

Ce même soir, après dîner, Régine était allée gronder le père Vinot, concierge de la fabrique. Vinot, faible et tendre pour Christiane, laissait faire à l'enfant toutes ses volontés. Or, la petite, cet après-midi, était tombée, en jouant, dans le bassin, et il avait fallu la changer des pieds à la tête.

Le père Vinot avait répondu :

— Bien sûr c'est ma faute... J'y veillais pas... Faut dire aussi qu'elle était toute seule, la chère petiote... C'était quasiment un fait exprès, ce soir-là... Madame avait envoyé la gouvernante pour des courses à Saint-Sauveur... Monsieur était à Paris... J'avais vu partir Madame à la promenade après déjeuner... Et il y avait même jusqu'à M. le directeur qui était sorti presque aussitôt derrière Madame, qui est resté absent tout l'après-midi... Même que des contremaîtres ont eu besoin de lui et l'ont cherché partout... et qui n'est rentré qu'au trou de la nuit, vers six heures.

A présent, Corradin se taisait.

Et même il avait laissé retomber la main qu'il venait de couvrir de baisers.

Il appela à voix basse :

— Régine !... Régine !...

Elle gardait son immobilité de morte, de morte par épouvante, de morte par horreur.

Et il ne la voyait plus, tant la nuit était devenue noire.

Dans ses mains brûlantes de la fièvre de sa passion, les doigts de la jeune femme s'étaient glacés...

Alors il fut pris de peur.

— Régine... Régine... Je vous en supplie, parlez, Régine !...

Il se releva vivement en entendant s'approcher une domestique.

C'était une femme de chambre qui apportait des lampes.

Ce fut à ce moment-là seulement que Régine, comme si elle avait été rappelée à la vie par la lumière, rouvrit les yeux.

Elle se pencha sur Corradin.

Subitement, un flot de sang envahissait son visage.

Et de quelle clarté brillaient alors ses yeux !...

Elle plongea son regard dans celui de Corradin, et, étrange :

— Ainsi, Henri, vous m'aimiez depuis longtemps ?

Il joignit les mains et balbutia :

— Ne me repoussez pas ! J'ai tant souffert par vous !...

— Ainsi, vous m'aimez encore ?...

— Auprès de moi, vous aurez la vie heureuse et vous retrouverez l'honneur que vous avez perdu... Et pour Christiane c'est un avenir de paix et de joie...

— Et vous voulez que je sois votre femme ?...

— Oh !... Régine... Régine !... fit-il en tremblant.

Elle abaissa de nouveau les paupières, afin d'y faire apparaître, entre elle et lui, le malheureux qui, là-bas, très loin, appelait sa femme et sa fille avec des sanglots, du profond de son désespoir infini...

— Un mot, Régine... Un mot d'espérance... qui me rendra fou...

Alors elle prononça faiblement, sans relever les paupières... elle prononça *en regardant* Julien Vilandrit courbé dans la livrée du bagne :

— Peut-être !

XV

LA VOIX QUI VIENT DE LOIN

Régine gardait les journaux qui, avec force détails, avaient rendu compte de l'affaire Marjory. Ils étaient enfermés dans un tiroir secret du chiffonnier de sa chambre à coucher. Elle consacra une soirée à les relire, espérant que surgirait un indice qui la guiderait et confirmerait son formidable soupçon contre Corradin. Certes, bien des points restaient obscurs et le refus de répondre à certaines questions constituait contre Julien des semblants d'indices graves. Tout cela elle le savait, elle y avait réfléchi, elle ne s'y arrêta pas. Ces choses, inexplicables encore, s'expliqueraient plus tard, d'elles-mêmes, lorsque apparaîtrait l'innocence de son mari : sa présence au Pré-Noir, sa discussion avec Marjory, son acte de violence sur le vieillard, leur rencontre à l'étang, la destruction des créances qui, soudain, d'un seul coup, rendait à la fabrique la liberté de ses affaires... Confusément, tant par l'aveu que Villandrit lui en avait fait que par ce qu'elle en avait compris elle-même, certains de ces actes pour elle étaient en pleine lumière. Villandrit jaloux, telle avait été la phase première de ce drame... Villandrit violent, telle avait été la seconde phase.

Dans tous les articles, reportages, suggestions et comptes rendus, ce qu'elle cherchait c'était le menu fait passé inaperçu, par lequel entrerait tout à coup, mystérieuse et inconnue jusqu'ici, la personnalité du meurtrier.

Cette lumière, elle ne l'y trouva point.

Là, au contraire, aussi bien dans les actes avoués que dans les actes entrevus, tout plaidait contre Julien, et Régine se disait, avec horreur, que c'était sa jalousie même, en lui faisant attribuer des circonstances passionnelles atténuantes, qui avait sauvé le pauvre homme de l'exécution capitale.

Mais elle voulait savoir. Depuis la condamnation de Julien, sa vie avait eu un but : la réhabilitation... Seulement, elle tournoyait depuis lors dans un infini d'imprécisions et d'incertitudes. Or, elle venait de s'accrocher tout à coup à une piste... Et son instinct lui criait que cette piste était bonne... Le but, hier si vague dans ses moyens, se précisait et toutes les forces de son esprit allaient s'y concentrer.

Elle alla rendre visite, à Compiègne, aux deux magistrats qui avaient suivi l'instruction, le procureur de la République Prosper Delvaux et Fernand Marietty, le juge d'instruction. Dans la lettre par laquelle Régine avait sollicité cette entrevue, elle leur avait demandé d'être reçue, non par chacun séparément, mais par les deux à la fois. Et ils avaient répondu avec bienveillance. Ils attendaient dans le cabinet du juge. Et quand elle entra, si modeste, si douloureuse, si tremblante et si belle, il leur vint sans doute un remords d'avoir cru trop vite à la chute de cette jeune femme, car ils se levèrent avec empressement pour la saluer.

Elle fut quelques minutes sans pouvoir parler, car son cœur battait trop fort.

— Messieurs, quand on a accusé mon pauvre mari, je me rappelle vous avoir dit que j'étais si certaine de son innocence que même après un aveu de lui je refuserais de croire à sa culpabilité. On l'a condamné. On m'a fait intervenir tout à coup, pour expliquer l'une des raisons qui lui aurait fait commettre son crime et l'on a mis en doute mon amour pour

lui. Mon amour, il le connaît. S'il a pu en douter pendant quelques minutes, il en est encore bien cruellement puni et lorsque vous l'avez fait condamner, depuis longtemps il n'en doutait plus. Mais je ne suis pas venue ici pour me défendre. C'est de lui qu'il s'agit. Vous trouverez naturel, n'est-ce pas, que depuis trois ans je n'aie pas eu d'autre pensée que celle de le tirer du bagne ? Aujourd'hui j'accours auprès de vous pour vous dire : J'ai les plus graves soupçons contre un homme qui serait le meurtrier de Marjory, et je viens vous supplier de m'aider de tout votre pouvoir et de toute votre justice dans l'œuvre difficile et longue peut-être de démasquer et de punir cet homme...

— Son nom ? interrompirent en même temps les deux magistrats.

— Permettez-moi de le garder secret. Je n'ai qu'un soupçon... un soupçon qui est pour moi presque décisif, mais qui, à vos yeux, paraîtrait si léger que vous ne voudriez pas y arrêter votre esprit positif, cherchant des réalités... Ce qui n'est que soupçon, aujourd'hui, pourrait se changer demain en une preuve morale... Et le nom de l'homme, la preuve morale ne suffisant pas à la justice, je ne vous le dirai pas encore... Ce nom, vous l'entendrez lorsque je vous apporterai la preuve décisive...

— Mais alors, qu'attendez-vous ?... Ne craignez-vous pas de vous laisser égarer par... votre douleur... par vos espérances... par votre imagination en un mot ?... N'avez-vous pas réfléchi que le tribunal en condamnant Julien Villandrit a agi en toute certitude et que s'il y avait eu l'hésitation la plus légère votre mari n'eût pas subi de condamnation et vous eût été rendu ?

Elle dit simplement, mais avec la foi la plus ardente :

— Est-ce la première fois que les juges se seraient trompés ?

— Si rare, si rare ! firent-ils en haussant les épaules.

— Cependant !

— Toutes vos confidences resteraient secrètes...

Pourquoi ne pas nous confier le nom de l'homme que vous soupçonnez ? Vous réclamez notre aide. C'est donc que vous la considérez comme devant vous être efficace. Donnez-nous la possibilité de vous être utile, et le premier moyen, c'est de...

— Non, non... les moyens qu'emploierait la justice donneraient bien vite l'éveil à cet homme... Je veux agir seule, dans l'ombre... Qui donc se défierait de moi ?... De moi qui ne suis pas seulement déshonorée par la honte de mon mari, mais qui courbe le front sous l'infamie qu'on me reproche...

— En ce cas, madame, nous vous le demandons de nouveau : Qu'attendez-vous de nous ?

— Un geste de bienveillance, s'il n'est pas contraire à votre devoir... J'ai parcouru ces jours derniers tout ce que les journaux avaient écrit sur l'affaire. D'autre part, les débats de la cour d'assises, je les entends, ils résonnent à mes oreilles avec une souffrance aiguë. Ces articles de journaux, ces allusions, ces commentaires, ces discussions passionnées, les plaidoyers et les actes d'accusation, ne me révèlent rien de nouveau, rien que je ne sache... Mais vous avez entre les mains des documents secrets qui vous ont servi et dont à l'audience pas plus qu'à l'instruction il n'a été tenu compte, des documents de police plutôt que de justice, et je voudrais les connaître, parce que j'ai l'espoir d'y découvrir la route qu'il faudra que je suive... Est-il en votre pouvoir de me laisser parcourir, en vous entourant de toute la prudence nécessaire, — et je me soumets d'avance à vos conditions, — les éléments de l'enquête ?

Ils se regardèrent, surpris par l'imprévu de la question.

— En somme, ce que vous nous demandez, c'est la communication du dossier ?

— Oui... Vous la feriez à un avocat qui aurait le droit de l'exiger, même après que la condamnation a été acquise... Vous ne la refuserez pas à une pauvre femme qui a besoin de défendre ce qu'elle a de plus cher au monde...

Ils échangèrent quelques réflexions à voix basse.

— Vous refuserez sans doute aussi de nous dire

sur quels points particuliers de cette enquête vous comptez porter vos recherches ?

Elle hésita, sembla se consulter.

— Je le pourrais, dit-elle, si vous l'exigiez... Pourtant, je vous en prie, laissez-moi garder mon secret entier et absolu...

— Soit donc... Nous examinerons votre demande... Dans deux ou trois jours, nous vous écrirons.

Régine revint aux Basses-Bruyères.

Elle ne dit rien à Corradin de cette visite.

Trois jours après, Corradin trouvait dans le courrier une lettre dont l'enveloppe portait l'en-tête du Parquet de Compiègne et qui était adressée à Mme Villandrit. Il la tourna, la retourna dans ses doigts, perplexe.

« Pourquoi ? Qu'a-t-on besoin d'elle ? »

L'enveloppe n'était qu'à moitié cachetée, — comme presque toutes les communications officielles, — il l'ouvrit avec précaution et déplia une feuille imprimée et banale qui était une simple convocation d'avoir à se présenter au Parquet « pour affaire la concernant ».

Il glissa la feuille sous l'enveloppe et la recacheta avec soin.

Dans la matinée, ce fut Régine elle-même qui lui en parla.

— Je suis mandée au Parquet, dit-elle... savez-vous ce qu'on me veut ?...

— Non... Peut-être va-t-on vous donner des nouvelles... de... Julien ?

Au Parquet, le lendemain, le garçon de bureau la fit entrer dans le bureau du greffier.

— Veuillez, dit celui-ci, vous asseoir en face de moi, madame, à ma table de travail... Il a été décidé que l'on vous communiquerait les pièces du dossier... Les voici... Examinez-les à votre aise... Si vous avez besoin de quelques explications, je suis chargé de vous les donner...

Et Régine, le visage enfiévré, replongée tout à coup dans ce passé de tortures, Régine animée par l'espoir secret, soutenue par une conviction ardente, s'abîma dans cet examen.

Toute la matinée se passa... A l'heure de midi, le greffier se leva :

— Madame, il faudra revenir...

A deux heures, elle était là, de nouveau, penchée sur les cartons, sur les feuilles éparses, sur les dépositions, sur les interrogatoires... Elle s'attarda aux réponses de Villandrit et le greffier, qui de son côté s'était mis à travailler en face d'elle, releva la tête, attiré par un léger bruit.

C'était Régine qui, le mouchoir sur sa bouche, essayait de retenir ses sanglots. Elle murmura :

— Comment, devant de telles protestations, a-t-on pu condamner cet homme ?

— Hélas ! madame, ils protestent tous ! fit le greffier, bienveillant et sceptique.

Tout à coup, elle ouvrit un dossier.

Ce dossier contenait les rapports de police.

Son attention, pourtant si grande, parut redoubler.

Des minutes se passèrent. La plume du greffier glissait sur le papier avec un crissement continu. Même elle crachait de temps en temps. Il y prenait garde, pinçait entre l'ongle de l'index et l'ongle du pouce la pointe de la plume pour la redresser, la frottait dans un vase empli de plombs de chasse pour la nettoyer et poursuivait sa besogne.

Un cri de joie chez Régine... et qui était en même temps un cri d'horreur...

Le greffier posa ses lunettes et regarda :

— Vous avez fait quelque découverte intéressante, madame ?...

Elle balbutia :

— Je ne sais pas... peut-être... peut-être...

Elle tenait à la main une feuille de papier couverte de lignes bizarres... des lignes composées de mots imprimés dont on eût dit qu'ils avaient été jetés là à poignées, comme on jetterait des grains de poussière et qui, au premier coup d'œil, en apparence, ne devaient présenter aucun sens, n'exprimer aucune idée...

— Oh ! oui, dit le greffier, paisiblement, c'est la fameuse lettre...

— Le traître ! Le traître

— Oui, la lettre a mis la justice sur la trace de votre mari et a empêché son évasion juste à l'heure où vous étiez sûre de réussir...

Elle redisait, tremblante, pleine d'épouvante :

— Celui qui a écrit cette lettre est un traître, et ce traître avait intérêt à faire arrêter mon mari pour ne pas être accusé lui-même... Ce traître, c'est l'assassin !

— Oh ! pauvre dame ! Comme vous y allez ! La justice est aidée par le hasard, bien plus souvent qu'on ne croit... Elle est aidée aussi par l'intérêt, par la méchanceté, par l'envie, par le besoin de nuire... par toutes sortes de passions et par toutes sortes de vices... Hélas ! Hélas !

— Mon mari n'avait fait de mal à personne... Il était serviable... Tout le monde l'aimait...

— On ne connaît bien que ses amis, et encore ! Ses ennemis, on ne les connaît pas, ou quand on les connaît, il est trop tard... ils ont lancé leur venin...

— Et moi je vous dis que le meurtrier est là... là !...

Elle frappait sur la lettre des coups de sa petite main fiévreuse.

Le greffier dit avec bonté :

— Je ne veux pas vous empêcher de le croire... Peut-être cette croyance-là vous mènera-t-elle à quelque autre découverte. Sait-on jamais !...

— Puis-je la copier ?

— J'en référerai à M. le procureur... Je ne puis pas prendre cela sur moi...

L'autorisation fut donnée.

Régine copia, en suivant la trace irrégulière des lettres, des mots, des lignes.

La lettre de dénonciation était faite en caractères imprimés... Tantôt des lettres une à une découpées — à ce qu'il semblait — dans un livre, formaient un mot... Tantôt c'étaient des mots entiers, découpés de la même façon, qui prenaient place dans une phrase... Tantôt même il se trouvait deux ou trois mots, ainsi présentés, qui avaient été découpés, se suivant, parce qu'ils exprimaient une partie de l'idée

que voulait énoncer le traître... chaque minuscule morceau de papier soigneusement collé avec de la colle forte, dont les parcelles luisaient entre les mots... De quel ouvrage sortaient ces caractères imprimés ? Livre ?... Journal ?... Catalogue ?... Magazine ?... Elle l'examinerait plus tard... Pour le moment, un simple examen suffisait à lui prouver que toutes ces petites découpures de lettres, de mots ou de courtes phrases avaient été prises dans le même texte... Les caractères d'un bout à l'autre étaient pareils à eux-mêmes, très nets, d'une belle impression, sur un papier demi-glacé, ce qui faisait penser à un ouvrage de luxe, ou à un magazine illustré... ou peut-être à l'un de ces catalogues élégants lancés à profusion dans Paris lors de certaines ventes... et non à un journal... déjà, du premier coup, elle écartait l'idée du journal...

Le greffier la regardait, apitoyé par la jeune femme :

— Pauvre chère madame !... La belle avance que d'avoir fait cette découverte ! Ce qu'il vous faudrait maintenant, c'est le livre qui a servi aux découpures...

— Qui sait ?... fit-elle, les dents serrées par une intense émotion.

Tout à coup, se penchant vers le greffier, haletante, éperdue :

— Et si je vous disais que, pour moi, cette lettre porte une signature ?

Le greffier laissa tomber sa plume, qui roula sur sa page d'écriture, en laissant derrière elle une série d'estafilades d'encre noire...

— Une signature ?

— Oui, mais ne m'en demandez pas davantage... Je parlerai quand il faudra.

Ayant copié la lettre, elle la relut en la collationnant sur l'original.

Le document de trahison infâme disait ce qui suit :

« Si le... p..a..r..q..u..e..t et la g..e..n..d..a..r..m..e..r..i..e.. de C..o..m..p..i..è..g..n..e.. ne... se... donnent... pas... un... peu... plus... de mal, ils..

l..a..i..s..s..e..r..o..n..t partir l'a..s..s..a..s-s..i..n de M..a..r..j..o..r..y.

« Au... lieu... d'aller... le... chercher... bien... loin... que... ne... f..o..u..i..l..l..e-t-on le bois... des... B..a..s..s..e..s-B..r..u..y..è..r..e..s ?...

« Il... y... a... là... une... c..i..t..e..r..n..e au... fond... de... laquelle... un... homme... peut... vivre... à... l'abri... des... poursuites...

« Si... vous... attendez... plus... tard... que la nuit... de... demain... la... bête... aura... quitté... son... antre... et... m..a..d..a..m..e V..i..l..l..a..n..d..r..i..t l'aura aidée... à fuir...

« A... bon... e..n..t..e..n..d..e..u..r, salut ! »

Le greffier, qui l'avait aidée à collationner, disait naïvement :

— Mais, pauvre petite madame, je ne vois aucune signature au bas de cette lettre ?...

— Elle y est, cependant !...

Et Régine eut un sourire de triomphe, transfigurée, les yeux pleins d'espoir.

— Je pouvais craindre, jusqu'aujourd'hui, de faire fausse route... Aujourd'hui, je n'ai plus cette crainte...

— Mais la preuve ? La preuve que vous devrez mettre sous les yeux de la justice... si vous voulez provoquer de nouveaux débats, un nouveau jugement...

— Patience ! Patience !... Si la preuve n'est pas là pour vous, moi je la vois formidable... Et je suis bien... bien heureuse... car bientôt peut-être j'apporterai la vérité...

— Auriez-vous découvert l'ouvrage où ces caractères et ces mots ont été découpés ?

— Non...

— Alors... pauvre madame, c'est comme s'il n'y avait rien de fait, tant que...

Il vit qu'elle ne l'écoutait pas. Elle parcourait hâtivement les dernières pièces du dossier. Elle n'y mettait plus maintenant la même attention...

Elle se leva pour partir et remercia le greffier avec effusion...

— Oh ! moi, je ne suis rien, c'est M. Devaux et M. Marietty...

— Je leur serai éternellement reconnaissante !...

Quand elle eut disparu, le greffier se gratta du bout de son porte-plume :

— Où diable a-t-elle vu une signature ?

Puis il se remit au travail en commençant par effacer la traînée de taches d'encre.

En descendant du Palais de Justice, Régine prit la rue Pierre-Sauvage et se dirigea vers le boulevard du Cours qui longe la rivière. C'était là que demeurait le docteur Harrier.

En chemin, des gens s'arrêtèrent, étonnés, pour regarder passer cette jolie femme qui était si émue et si absorbée en elle-même qu'elle se parlait tout haut, sans y prendre garde.

Et ce qu'elle se répétait sans cesse — quatre mots bizarres — c'était la dernière et courte phrase qui terminait la lettre de trahison :

« A bon entendeur, salut !... La signature ! La signature ! »

Ces quatre mots elle les connaissait bien ! Que de fois elle les avait entendus ! C'était une manie chez Corradin, autrefois, de terminer ce qu'il disait en appuyant ainsi son raisonnement... Il n'y avait pas bien longtemps que cette manie lui était passée... « A bon entendeur, salut ! » Même, dans les premières années de leur mariage, Régine et son mari s'en étaient amusés, hors de la présence de Corradin... Quand ils se mettaient à table, il arrivait que Julien demandait à Régine : « As-tu faim, ce soir ? » A quoi elle répondait le plus gravement du monde : « A bon entendeur, salut ! » Et quand, certaines fois, Régine s'écriait : « Tu m'aimeras toujours ! » Julien avait répliqué : « A bon entendeur, salut ! »

Depuis longtemps Corradin n'employait plus cette locution familière.

Il avait fallu cette lettre pour en renouveler le souvenir dans la mémoire de Régine.

Une preuve pour la justice ?

Non, assurément...

Mais pour elle ! pour elle !...

La preuve qu'elle ne se trompait pas et qu'elle marchait droit sur le chemin de la vérité.

Le docteur Harrier demeurait sur le Cours. Elle sonna à la grille.

Il était chez lui, et la fit entrer aussitôt dans son cabinet.

— Docteur, dit-elle — dans l'emportement de sa fièvre — je ne suis pas malade et je ne viens pas pour vous consulter... Cependant j'ai besoin de vous... Tous les détails de l'assassinat de Marjory sont-ils bien présents à votre esprit ?

— Certes, comme s'ils s'étaient déroulés hier...

— Vous avez affirmé dans votre rapport que Marjory avait dû livrer contre son agresseur une lutte violente, qu'il s'était défendu rudement et longtemps... que dans cette lutte il avait reçu un coup violent sur la mâchoire et que ce coup avait brisé une des dents de porcelaine de l'appareil qu'il portait... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement... ce n'est pas tout... J'ai bien constaté, en effet, la brisure de la dent, mais je l'ai attribuée à deux causes... Un coup porté par le meurtrier... bien que ceci paraisse peu probable... Un coup eût laissé une trace sur la gencive et eût faussé l'appareil... or, je n'ai rien remarqué de tout ceci... et l'autre cause, infiniment plus certaine, une morsure... En se débattant, Marjory a pu saisir son meurtrier et serrer, serrer violemment... Une dent a porté à faux et s'est rompue...

— Et la morsure aurait laissé deux traces...

— Comme toutes les morsures, fit le docteur en souriant, interrompant à l'étourdi.

— Je veux dire deux traces qui, sans doute, ont dû rester visibles très longtemps...

— Oui, dans tous les cas... et qui, peut-être, le sont encore... Cela dépend de la profondeur. Mais y a-t-il eu morsure ? Aucune trace n'en a été relevée sur les mains de votre mari. Alors, il ne reste que la probabilité d'un coup porté avec violence.

Elle murmura tout à coup :

— Oui, oui, les plaies étaient profondes et saignaient abondamment.

— Que dites-vous donc ? s'écria le médecin en lui saisissant les poignets.

Elle parut revenir à elle, regarda le docteur Harrier, puis, la détente se produisant, elle éclata en sanglots... La crise fut courte... Elle essuya ses yeux...

— Je n'ai rien dit, docteur... Pardonnez-moi... Je suis un peu folle...

Et sans rien lui demander de plus, elle prit la fuite, laissant le bonhomme un peu ahuri.

Lorsqu'elle se retrouva, le soir, aux Basses-Bruyères, rien ne pouvait laisser deviner qu'elle avait traversé, en cette journée, de pareilles émotions. Corradin revit le sourire qu'il aimait, et s'il avait été vaguement inquiet, ses inquiétudes disparurent.

— Que désirait-on de vous, au Palais de Justice ?

— Savoir si je n'avais pas reçu tout récemment des nouvelles... du bagne... qui n'auraient pas été contrôlées par l'administration...

Ce fut la réponse qu'elle fit au hasard, sans savoir trop ce qu'elle répondait.

Comme il paraissait en être surpris, elle se hâta d'ajouter :

— Et l'on m'a dit... que... là-bas... le malheureux se conduit bien... qu'il est un exemple de courage... de discipline... de labeur... de labeur... Il ne se plaint pas... Il semble s'être résigné à son triste sort... Et même il a cessé de protester de son innocence... Il se courbe sous la destinée... parle peu de moi, et seulement de Christiane !

Elle se tut.

Elle n'aurait pas eu l'énergie de poursuivre plus loin ces mensonges...

Il lui saisit les deux mains, les réunit, les baisa passionnément... Elle répondit à cette étreinte et ne détourna pas la tête quand il effleura ses cheveux de caresses répétées... Elle jouait avec les mains de Corradin... glissant ses doigts fins entre les doigts robustes... et ainsi, sans être vue de lui, et pendant que de son autre bras il la tenait enlacée, elle découvrit la paume... ainsi que font les diseuses de bonne

aventure... afin d'en faire saillir les lignes et les muscles...

Deux traces très blanches se voyaient sur le fond plus rose de la peau...

Les deux traces de la morsure de Marjory !...

Pendant qu'elle frissonnait d'horreur, il lui murmurait à l'oreille des paroles d'amour, et son baiser devenait de plus en plus ardent... descendait vers le front... vers les yeux, essayait lentement d'atteindre les lèvres...

— Vous obtiendrez votre divorce de droit, à cause de la condamnation infamante qui pèse sur votre mari... Ce ne sera qu'une simple formalité... Vous serez libre ensuite pour recommencer une existence nouvelle... heureuse... enchantée malgré tout, je vous le jure... Régine, chère Régine, qu'attendez-vous pour vous prononcer ?

Elle releva sur lui des yeux profonds, étranges.

Cet homme, il fallait le tromper...

La vérité était au bout de ses héroïques mensonges.

Elle balbutia, faiblement :

— J'y suis résolue !

Mais comme il cherchait toujours ses lèvres, elle se déroba doucement à son étreinte.

Régine rentra chez elle. Il était temps qu'elle fût seule. Elle craignait de se trahir. Pourtant ce serait sa vie, désormais, devant cet homme... Dissimuler son horreur et feindre une affection qu'il prendrait peut-être pour de l'amour... Est-ce qu'un pareil fardeau ne serait pas au-dessus de ses forces ?... Seule ! Seule pour combattre contre le crime !... Seule pour triompher d'un homme qu'elle savait prêt à tout et qui, maintenant plus que jamais, était poussé par la frénésie d'une passion insensée...

Elle pénétra dans le sanctuaire aux reliques, s'y enferma.

Elle alla s'agenouiller devant le grand portrait de Julien, au bas duquel tous les jours, avec Christiane, elle renouvelait les fleurs.

Et là elle parut se recueillir et prier comme on prie devant les saintes images.

En se relevant, elle dit :

« Je t'aime... C'est pour toi que je mens !... C'est toi qui me donneras la force de mentir. »

Dorénavant elle comprit qu'il lui fallait s'entourer de mystère.

La moindre parole imprudente, le moindre acte aventureux pouvaient éveiller le soupçon de Corradin et alors tout serait perdu.

Elle avait conçu le projet d'un travail qui lui prendrait des nuits et pour lequel il lui fallait la complicité du père Lebourgeois, le caissier de la fabrique. Lebourgeois était un homme modeste, depuis plus de quarante ans dans la maison, qui avait vu naître Julien Villandrit, qui avait traversé toutes les phases diverses de fortune ou de déclin des ateliers, et sur le dévouement absolu duquel les Villandrit, père et fils, avaient toujours compté... Après la condamnation de Julien, Corradin, en se retrouvant le maître des Basses-Bruyères, avait voulu, pour des raisons qu'il était seul à connaître, renouveler le personnel des bureaux... Régine avait intercédé en faveur de Lebourgeois... Corradin résista longtemps... comme s'il eût deviné que la présence du caissier constituait un danger qui se lèverait contre lui quelque jour... Devant l'insistance de Régine, il avait fini par céder... Lebourgeois garda son poste, mais en même temps, de ce qui s'était passé, il conçut de la rancune. Les relations entre le patron et le caissier restèrent polies, strictement, et ce fut tout.

Régine profita d'une absence de Corradin pour avoir avec le bonhomme un entretien secret.

Sans dire ses soupçons, sans donner d'explications, sans lui laisser voir quel était son but, Régine lui exprima un désir, qui cependant parut singulier au vieil employé... le désir d'étudier avec lui les livres de caisse de l'année 1910 — qui avait été l'année la plus périlleuse traversée par la fabrique, et au mois de septembre de laquelle Marjory avait été assassiné — et les livres de 1911, et peut-être 1912, années pendant lesquelles, brusquement, sous la direction de Corradin, et comme sous le coup de baguette d'une fée, la fabrique était partie pour de brillantes affaires que rien n'arrêta plus.

Lebourgeois l'écouta, sans cacher sa surprise.

— Madame, pour vous rendre compte, ce serait un bien long et bien pénible travail à peu près impossible, si vous n'étiez secourue par moi... Grâce à mon expérience, les chiffres vous paraîtront clairs... et je répondrai à toutes vos questions, du reste...

— Il faut que ce travail entre nous ne soit soupçonné de personne...

— Voilà qui est plus difficile, sinon presque impossible...

— Il le faut, il le faut, redisait-elle nerveusement... Cherchez un moyen...

— Transporter mes livres chez vous, les retransporter ensuite à la caisse, il ne faut pas y songer... Tout le monde s'en apercevrait du premier coup... En outre, je ne puis distraire aucune heure de la journée pour vous la consacrer sans que, aussitôt, tous les esprits soient en éveil...

« Il y a bien un moyen, mais qui n'est pas sans danger... Je puis prendre prétexte d'un travail supplémentaire pour revenir à ma caisse le soir, après dîner... Cela m'arrive quelquefois et n'étonnera personne... Je vous attendrai... Vous me rejoindrez plus tard dans la nuit... Nous nous enfermerons, portes et contrevents clos, en bouchant toutes les fissures pour ne laisser filtrer aucune lumière... et là, nous travaillerons dans mon bureau, madame, en sûreté, je l'espère, et s'il plaît à Dieu !...

— Bien !... Je viendrai...

Le soir même, favorisée par une nuit obscure et une pluie battante, elle était au rendez-vous. Le lendemain il en fut de même et les jours suivants.

C'était un travail ardu, mais le caissier, prudemment, la guidait, décortiquait pour elle ces chiffres aux colonnes incompréhensibles, maniait le ressort des affaires et lui en montrait le jeu secret... Il n'accusait pas... Le nom de Corradin ne fut même pas, tout d'abord, prononcé une seule fois... C'était quelque chose d'impersonnel auquel se reportait le vieil employé, laissant à Régine le soin et la responsabilité de tirer, de toutes ses observations, les conclusions de sa logique.

Ces conclusions, elles s'imposaient : en 1909 et 1910, les prix de revient avaient été faussés par Corradin dont le but évident avait été de prouver à Villandrit — qui avait en lui la plus entière confiance — qu'il était possible à la fabrique de baisser ses prix de vente, afin, d'une part, de concurrencer les maisons rivales et, d'autre part, d'augmenter largement la clientèle... Par ailleurs, il avait accordé à certains clients — ainsi qu'il a été dit — des crédits illimités... Il mettait ainsi la fabrique en perdition... Il avait pris également des engagements d'achats de matières premières pour la fabrication, sous prétexte d'augmenter la production des Basses-Bruyères, mais en exagérant ces achats de telle sorte qu'ils devenaient eux aussi un danger pressant, car le jour où il faudrait faire face à ces engagements, comme à cause des crédits prolongés les rentrées ne se feraient pas régulièrement, Villandrit devait être obligé de suspendre ses payements. C'était en effet la catastrophe qui avait eu lieu.

Lorsqu'elle eut compris ce jeu tragique, Régine demanda :

— La faillite était préparée, de longue main, n'est-ce pas ?

Et elle ajouta plus bas, prononçant pour la première fois le nom redouté :

— Préparée par Corradin ?

Le caissier baissa le front, hésita, peureux devant une accusation aussi grave, puis :

— Madame, j'enregistre des chiffres... rien de plus... Il m'est impossible de vous dire si, dans ces tractations, M. Corradin a agi seul et de son plein gré, avec l'arrière-pensée que vous lui prêtez, ou si — cela s'est vu par ailleurs — il était d'accord avec M. Villandrit...

— Mon mari eût été criminel de rendre sa faillite inévitable... Pourquoi ?...

— Eh ! madame, je suis de votre avis... et le pauvre homme n'y a pas pensé... mais allez donc le prouver aujourd'hui... Il y a des faillites qui deviennent des affaires intéressantes et qui enrichissent... Corradin aurait aisément réponse à tout... Que serait-il arrivé

sans le meurtre de Marjory ? La faillite eût-elle été déclarée ? M. Villandrit n'aurait-il pas rebondi, au contraire ?... Voyez au lendemain même de la catastrophe avec quelle rapidité notre maison s'est relevée...

— Je l'ai vu par vos livres... et des choses sont restées pour moi mystérieuses...

— Madame, je suis là pour tout vous dire...

— J'ai remarqué, en 1910 et 1911, des apports considérables d'argent... et ces apports étaient faits par... la... même personne... Vous n'en avez pas été surpris ?

— Mon Dieu, non, madame... La personne, dont vous ne prononcez pas le nom et qui est en fait M. Corradin, a dû emprunter à des banques, trouver des prêteurs, des amis, en un mot des commanditaires avec lesquels il avait passé des arrangements spéciaux... Par le fait, vous avez dû voir mentionnés les Fournier-Jadot, le Crédit de Paris, d'autres encore, pour des sommes variables... C'est un peu grâce à l'appui de ces banques que Corradin a été mis à la tête de la fabrique...

— Oui, dit-elle rêveusement... peut-être, peut-être... Il est difficile de savoir... Mais vous, vous, mon vieil ami, n'avez-vous rien remarqué, autrefois, et n'avez-vous pas eu certains doutes... Sinon des doutes, du moins des inquiétudes ?

Il hésita. Il avait l'air gêné, timide. Evidemment, il n'osait s'engager, il n'osait répondre, prendre tout à coup une aussi grave responsabilité...

Et comme il allait parler, elle l'interrompit avec bonté en lui disant :

— C'est bien, Lebourgeois, votre hésitation me suffit... Et je vous remercie quand même...

Leur entretien avait duré une partie de la nuit. Elle consulta son bracelet-montre.

Il était deux heures. Un vent violent n'avait pas cessé de souffler depuis le coucher du soleil, tordant les arbrisseaux et les arbres, emplissant la forêt d'une vie de sifflements, de craquements, de plaintes.

Parmi tous ces bruits, ils crurent entendre que l'on

venait de frapper à la porte des bureaux et que même on avait essayé d'ouvrir.

Ils écoutèrent. Régine eut un moment d'angoisse.

On frappa de nouveau, et plus fort... Et avec une sorte de colère nerveuse, une clef tournait, retournait, ferraillait dans la serrure...

Or, Corradin seul avait une clef des bureaux.

Du reste on entendit crier :

— Est-ce vous, Lebourgeois ? Ouvrez ou j'enfonce la porte... Il y a ici quelqu'un... j'aperçois de la lumière...

La voix de Corradin !... En même temps des coups ébranlaient la serrure.

— Heureusement, fit Lebourgeois, que j'avais eu soin de pousser le verrou intérieur... Autrement nous aurions été surpris... Et comment expliquer votre présence ?

Régine avait repris tout son calme.

— Il ne faut pas cet homme me trouve ici, avec vous !...

— Comment faire ?... Où vous cacher ?... Vous cacher, non, impossible... S'il se doutait, s'il cherchait, il vous trouverait tout de suite...

Au dehors, Corradin redoublait de violence...

Lebourgeois allait et venait, en proie à une véritable terreur...

Tout à coup, il se ressaisit... dans une inspiration subite :

— Le caveau... dont l'entrée est dans le vestibule... Vite, vite... descendez... Il n'y a point de barreaux au soupirail... Vous êtes mignonne, vous passerez... et, une fois dehors, gagnez votre chambre et surtout, surtout, ne faites pas de lumière... pressez-vous...

Il l'entraînait... La serrure commençait à céder, la porte s'ébranlait.

— Je le retiendrai assez longtemps pour vous permettre de filer, dit-il à voix basse.

Et, quand il l'eut vue disparaître, il s'élança vers la porte et l'ouvrit...

Corradin, un revolver à la main, une barre de fer dans l'autre, fit irruption, comme projeté en avant par le tourbillon de la tempête.

— Eh bien ! quoi ?... Qu'est-ce que vous faites ici, vieille bête ?

— Excusez-moi, monsieur Corradin, dit paisiblement le caissier. Ce que je faisais ici, je l'ai fait bien souvent dans ma vie... N'ayant pas assez de ma journée, je prenais sur ma nuit pour certains travaux supplémentaires...

— Comment ne m'avez-vous pas prévenu ?

— Je n'en avais pas l'habitude...

— Et pourquoi me laissez-vous briser cette porte ?

— Ma foi, monsieur, je l'avoue, je m'étais endormi...

— J'ai entendu parler... dit Corradin, qui devinait un mensonge...

— Alors, c'était en rêve... ou bien je chiffrais tout haut, ce qui m'arrive quand je suis seul...

— Est-ce vrai, que vous étiez seul ?

— Mais, monsieur, qu'est-ce que vous croyez donc ? Cherchez ! Rendez-vous compte...

Corradin promenait partout un regard soupçonneux...

Tout à coup, il courut à la caisse... Sur le bureau étaient étalés les grands livres...

Il y jeta un regard... son front se rida... Il y eut une menace dans ses yeux...

— Les comptes de 1910, de 1911 et de 1912 ? Dans quel but ?

— Un rapport que je désirais vous présenter sur l'ensemble de nos opérations en ces dernières années... et qui n'eût pas manqué d'intérêt pour vous...

Le soupçon chez Corradin s'accentuait... Sa respiration semblait gênée, oppressée...

Près du fauteuil de cuir de l'employé, devant son bureau, une chaise était restée, toute proche, celle où tout à l'heure Régine s'était assise.

Il dit ironiquement et méchant :

— Et vous aviez besoin de deux sièges, n'est-ce pas ?

— Mais oui, fit Lebourgeois, sans se déconcerter... l'un pour m'asseoir et l'autre pour y poser mes livres, qui sont quelque peu encombrants...

— Certainement, je n'y pensais pas... Vous avez réponse à tout...

Le vieil homme, énervé, répliqua avec impatience :

— Si vous voulez bien m'indiquer vous-même les réponses que je dois vous faire ?

Ils se regardèrent, mais Lebourgeois souriait, bonhomme.

Il souriait parce qu'il était sûr que Régine avait eu le temps de s'enfuir et qu'elle était maintenant chez elle, à l'abri...

Brusquement, à brûle-pourpoint, Corradin demanda :

— Dites-moi donc, Lebourgeois, quel parfum mettez-vous, vieille bête ?

— Un parfum... moi ? Quel parfum ? fit le pauvre homme, interdit.

— Oui, il y a ici une odeur qui n'est pas celle de vos paperasses... Une odeur de femme...

— Vous voulez dire une... une odeur de pipe... c'est... peut-être... la même chose ?

Corradin le prit par les épaules et le secoua brutalement.

— Vous étiez ici avec une femme...

— Vous m'insultez !

— Et, cette femme, je vais vous dire son nom, car, ce parfum, je le connais... Mme Villandrit...

Le caissier se redressa. Il tremblait au fond de lui.

Et il joua son va-tout.

— Eh bien ! monsieur, si vous croyez qu'il y avait près de moi une femme, et que cette femme était Mme Villandrit, dites-moi donc ce qu'elle était venue faire ?

Le coup était si direct que Corradin, interdit, resta silencieux... dévorant sa rage.

Sans autres paroles, il laissa là le caissier et se précipita au dehors, dans la tempête qui redoublait.

Il fit le tour des bureaux, prit sa course vers les Basses-Bruyères... La façade de la maison était plongée dans les ténèbres... Pas une fenêtre éclairée... Il était en proie à la plus vive émotion...

« Je suis fou ! Pourquoi serait-elle venue trouver

le caissier ?... Que vais-je imaginer ?... Et que va croire ce vieux bonhomme, dont j'ai troublé le travail paisible ? Pourtant... pourtant... ce parfum de verveine... si délicat... si frais... »

Il s'effaça dans un fort buisson de lilas et de boules de neige et s'y tint immobile, invisible, guettant ce qui se passerait aux environs, les yeux habitués à l'obscurité.

Les dernières heures de la nuit s'écoulèrent et l'aube vint qui l'obligea de quitter son poste s'il ne voulait pas courir le risque d'y être surpris.

Il fit le trajet par les bureaux pour rentrer au pavillon... Par derrière, sur le sable fin de l'allée, il remarqua la trace de fines bottines de femme. Il suivit ces traces... Elles semblaient s'éloigner dans la direction du bois, mais, par un brusque détour, elles revenaient directement vers les jardins... là, elles se perdaient dans d'autres traces... Cela ne prouvait pas grand'chose. Régine pouvait être venue là, ou quelque autre femme, la veille, dans la soirée...

Il s'arrête, son regard attiré vers un rosier...

Là, dans les branches épineuses, un lambeau d'écharpe accroché...

Cette écharpe, à qui ?...

Il croyait se rappeler que Régine, parfois, lorsqu'elle sortait le soir, se couvrait les cheveux et s'entourait le cou avec une étoffe de ce genre...

Alors, c'était donc bien elle ?

Mais pourquoi, encore une fois, pourquoi ?

Puis, il se rassure... Ce lambeau de fin tissu, arraché, qu'est-ce que cela prouvait ?... Elle avait pu passer là... le vent violent avait accroché l'écharpe aux épines... Il n'en fallait pas davantage... Et, sur cette chose de rien, il bâtissait un drame... Oui, un drame ! car la présence mystérieuse de Régine dans les bureaux, ce travail clandestin, ce retour vers le passé, vers les années tragiques qui avaient marqué la fin de son bonheur, qu'est-ce que cela prouvait, en vérité, si ce n'était chez elle la préoccupation d'apporter la clarté dans le mystère, et la révélation, chez elle, du soupçon enfin venu ?

« Oh ! je le saurai !... Et si cela est vrai, c'est donc qu'elle se jouerait de moi... »

Il était chez elle, après déjeuner. Elle savait bien qu'il viendrait... Elle n'avait pas dormi, et même ne s'était pas couchée... A l'aube, derrière les rideaux soulevés de la fenêtre de sa chambre, elle avait vu Corradin qui s'enfuyait du jardin où, sans doute, il avait passé la nuit...

« Un doute lui est venu... Un doute, c'est un danger... Il faut écarter ce danger... »

Quand il entra, il la trouva souriante... Et l'attitude de la jeune femme marquait un calme si absolu que, du coup, ses soupçons à lui s'évanouirent. Il lui prit les mains, qu'elle ne retira pas et qu'il embrassa tout à son aise. La présence de Christiane l'obligeait à une certaine réserve... empêchait des expansions plus tendres...

Il lui glissa à l'oreille :

— Renvoyez-la...

Régine parut inquiète.

— Prenez garde, Henri... Ne vous faites pas d'elle une ennemie que nous trouverions sans cesse entre elle et nous et qui rendrait notre vie difficile... C'est une enfant très précoce, très nerveuse... qui vous voit avec peine — vous vous en êtes rendu compte — prendre auprès de moi la place qu'y tenait son père...

Elle ajouta, en lui serrant doucement la main :

— Vous avez fait ma conquête... Mais, ce n'est pas tout, il faut faire la sienne...

Et sans doute que cette parole lui avait brûlé les lèvres, car, un instant après, lorsque Corradin fut parti, elle s'élança vers Christiane, la prit dans ses bras, la couvrit de baisers passionnés, répétant :

— Chérie, chérie, je te demande pardon !

Mais l'enfant, toute soucieuse et toute grave, repoussa doucement ces effusions.

Et elle dit, ses grands yeux de flamme chargés de reproches :

— Pourquoi laisses-tu cet homme embrasser tes mains ?...

Lui, s'en allait, le cœur soulagé de sa terrible crainte.

« J'étais fou, vraiment fou ! Comment, diable ! allais-je m'imaginer !... »

Dans l'après-midi de ce même jour, Pascal était aux Basses-Bruyères. C'était un dimanche, et tous les dimanches il accourait pour passer quelques heures rapides auprès de Rudeberg et auprès de sa petite amie. Elle savait toujours quand il viendrait, puisqu'ils ne cessaient pas de s'écrire, et, du reste, d'un dimanche à l'autre, elle était avertie.

Il venait d'arriver quand il vit Christiane qui paraissait le chercher.

Il la rejoignit. Ils s'embrassèrent. Elle lui avait jeté les bras autour du cou, elle le serrait de toute sa tendresse nerveuse, et il s'aperçut qu'elle avait les yeux humides.

— Tu as pleuré ? Qui est-ce qui t'a fait de la peine ?...

— Allons nous promener... j'ai des choses à te dire...

Et ils s'éloignèrent, serrés l'un contre l'autre. Elle avait dix ans, restait frêle et délicate, mais l'expression sérieuse de son visage, souvent triste, la vieillissait et rapprochait son âge de celui de Pascal. Celui-ci avait quinze ans. Bâti en force, comme son père, large et bien découplé, il en paraissait dix-huit.

Sous les arbres où chantaient les oiseaux, en ce printemps de 1914, ils se firent leurs confidences d'enfants, et Christiane, le cœur gros, contait ses chagrins.

— Je suis toute seule, mon Pascal, et je crois que maman ne m'aime plus... Elle ne fait plus attention à moi... Et il vient à présent chez nous, presque tous les jours, un homme que je n'aime pas, et qui me fait peur... M. Corradin. Alors, mon Pascal, je n'ai plus que toi... que toi au monde... Tu m'aimes bien, mon Pascal ?

— Je t'aime bien, je t'aime de tout mon cœur, ma Christiane.

— Et tu m'aimeras toujours, tu ne m'oublieras jamais ?...

— Oh ! non, ma Christiane, jamais, jamais !...

— Je t'assure, je suis triste, si triste ! J'ai le cœur gros tout le temps, et je me cache pour pleurer... Et sais-tu pourquoi je pleure et ce qui me rend si triste, mon Pascal ? C'est parce que je vois que maman oublie mon père qui est malheureux... et qu'elle ne se soucie plus de lui... Alors... alors...

Elle essuya ses yeux.

— ... Alors, mon Pascal, je voudrais que tu ne me quittes pas... que tu sois tout le temps auprès de moi !... Je ne m'ennuierais plus... je n'aurais plus de chagrin... Je voudrais aller avec toi et que nous vivions ensemble du matin au soir...

Ils continuèrent de marcher dans la grande avenue qui faisait face aux Basses-Bruyères... ils ne parlaient plus... Christiane poussait seulement de gros soupirs et, à travers ses larmes, relevait sur Pascal ses beaux yeux souriants.

De loin, assis sur un banc de pierre et fumant sa pipe, un homme les regardait.

Et lui aussi souriait... puisque son Pascal était heureux ! Et cela, il l'avait bien gagné, vraiment ! Il ferait beau voir que Pascal ne fût pas au comble de ses désirs... Il l'avait, lui, Rudeberg, assez chèrement payé, ce bonheur !... Au prix du désespoir de toute une existence de jeune femme ! Au prix des larmes de cette enfant, penchée comme une amoureuse au bras de son fils !... Au prix du déshonneur d'un homme !... Chèrement achetée, la joie de Pascal !...

Rentrée aux Basses-Bruyères, Christiane pénétra dans la chambre aux reliques... Ce jour-là, plus que les autres jours, en se sentant tout accablée par la solitude, — et c'était une accusation bien injuste qu'elle portait contre sa mère ; mais pouvait-elle comprendre le drame tragique où Régine venait d'engager sa vie par amour pour Julien ? — elle avait besoin de se rapprocher de son père, de se placer sous la protection de son doux regard, et de prier...

Les rideaux tirés entretenaient dans la chambre une demi-obscurité comme dans une chapelle où tout invitait au recueillement. Et dans le silence religieux flottait le parfum des fleurs.

Ainsi que faisait sa mère, l'enfant s'agenouilla.

Elle récita la prière que, autrefois, Régine lui avait apprise, et elle la récita dévotement, avec je ne sais quelle ardeur, avec toute la tendresse si chaude de son petit cœur.

« Les hommes ont cru que tu avais mérité d'être puni parce que tu avais commis une grande faute, mais moi, mon papa, je ne le crois pas... Tu étais trop bon pour moi pour être méchant envers les autres... Je ne t'oublierai jamais... »

Ici, en hésitant, elle modifia sa prière :

« Je t'aime et je t'attends, mon papa... Reviens vite auprès de moi, pour que je sois heureuse... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il ! »

Ce fut à la même heure, et pendant que Christiane s'attardait dans le sanctuaire paternel, qu'une femme de chambre vint prévenir Régine d'une visite singulière.

— Cela m'a l'air d'un mendiant, madame, tant il est mal vêtu et guenilleux... Et puis une drôle de tête, avec des yeux qui vous regardent de travers...

— Et c'est bien à moi que...

— Oui, madame... Nous lui avons dit : « C'est-il du pain que vous voulez ? » Et même la cuisinière, qui avait peur, lui a offert cinq sous de sa poche... Il a répondu qu'il voulait voir la patronne, rien que la patronne, et qu'il avait quelque chose à lui remettre... Si Madame consent à le recevoir, elle fera bien d'appeler quelqu'un auprès d'elle pour ne pas rester seule avec lui...

— Je le recevrai, je n'ai pas peur...

Un instant après, la femme de chambre introduisait le visiteur.

Assurément, le premier coup d'œil ne prévenait pas en sa faveur. Très grand, très maigre, un long cou tordu surmonté d'une tête qui paraissait plantée de travers, des petits yeux bridés et clignotants, une

barbe de huit jours... Il portait un costume de velours râpé, le pantalon rapiécé aux genoux par deux bandes qui n'étaient pas de la même couleur, beaucoup trop court pour sa taille et laissant voir deux vastes pieds nus dans des brodequins dont les cuirs bâillaient.

Il salua d'un air gêné, en entrant, regarda autour de lui et dit :

— C'est tout de même mieux ici que là-bas...

— Que désirez-vous, monsieur ?... Vous avez voulu me voir personnellement ?

— Bien sûr, vous, et pas une autre...

Mais il se tut. La femme de chambre rangeait des bibelots et ne s'éloignait pas.

Et, comme ce manège durait, il dit en clignant l'œil vers Régine :

— Quand c'te fille voudra bien se barrer, je parlerai... pas avant.

— Vous avez entendu, Céleste ?

— Oui, madame...

Elle sortit, vexée. Régine resta seule avec le singulier visiteur.

Alors, sans plus hésiter, l'homme dit :

— Je viens de là-bas, et je vous apporte des nouvelles...

Elle ne comprit pas, tout d'abord, et répéta :

— De là-bas ?...

— Eh ! oui, donc, de Cayenne !... C'est-il que vous avez déjà oublié votre homme ?

Régine pâlit... le cœur étreint d'une émotion si brutale et si forte qu'elle suffoquait.

— Mon Dieu !... Mon Dieu !...

Renversée dans son fauteuil, on eût dit qu'elle allait mourir...

Peu à peu, elle se remit... Le miséreux attendait, continuant, de son œil curieux, d'inspecter les meubles, les tableaux et ce qui se trouvait là, tout ce luxe auquel il n'était guère habitué et au milieu duquel il se trouvait jouer un rôle pour la première fois de sa vie... Puis il considéra Régine, anéantie et tremblante.

— Eh bien ! ma petite dame, faut pas avoir peur...

Je m'appelle Doux-Yeux. Lorsque je suis parti de là-bas, il m'a dit : « Tu iras aux Basses-Bruyères... tu verras ma femme et ma fille et tu leur parleras de moi ! » Je suis venu, vous le voyez... Au bagne, quand on promet, on tient... que ça soye un service à rendre ou un coup de couteau à donner... Sans ça, la vie ne serait pas possible...

— Ainsi, vous avez connu mon mari ?

— Bien sûr... depuis son arrivée... on était de la même escouade... On travaillait, on boulottait, on pionçait ensemble... Et on finissait bien, malgré la surveillance, par se confier ce qu'on avait sur le cœur... Et ils en ont à se dire, les bagnards... long comme ça !...

Il étendit un immense bras de singe.

— Parlez-moi de lui, monsieur... Oh ! parlez, longtemps, longtemps...

— Oh ! oui, ma petite dame, et ce ne sera pas des mensonges... On a senti, quand il a été amené, que ce n'était pas un homme comme nous... Des fois, les aristos, on les prend en grippe et on leur fait la vie dure, allez... Pour lui, pas du tout... Pourquoi ? Je n'en sais rien. Il avait su nous prendre. Je me rappelle toujours la première fois qu'on l'a vu... On lui a dit, par manière de blague : « Toi, je parie qu't'es innocent ? » Il a tout simplement baissé la tête sans répondre... Le grand Lafosse, qu'est un lutteur, a cru que Villandrit avait la frousse et il a essayé de le mécaniser... Alors, quoi ? Votre mari, sans avoir l'air de rien, lui a pris la main et l'a serrée si fort, serrant toujours, que l'autre s'est mis à se tordre et à hurler, et qu'il est tombé à genoux... Chez nous, ces choses-là, c'est suffisant... On juge un homme... Lafosse, qu'est pourtant un mauvais coucheur, est devenu son ami... Et tous les autres...

— Parlez, monsieur, parlez-moi de lui !...

Et pendant une heure, elle l'écouta, dévorant des yeux ce misérable qui — il n'y avait que quelques semaines — avait pu s'entretenir avec l'homme qu'elle aimait... qui avait vu sa résignation... qui peut-être, dans son rude langage, avait essayé de le réconforter dans ses découragements... Elle aurait

voulu retrouver dans celui-là quelque chose de l'autre... Hélas !... néanmoins elle lui était reconnaissante de ce qu'il racontait. Il disait la vie du bagne, la vie féroce et impitoyable — et c'était la vie de Julien — il rapportait certaines paroles de Julien... certains cris de souffrance et de désespoir et elle pleurait... Elle suivait ainsi son mari dans toutes les phases de son martyre...

— Ah ! madame, ce qu'il parlait de vous, c'en était drôle... D'abord on s'était moqué... On n'est pas tendre... Puis, on ne disait plus rien... On l'écoutait... on s'intéressait... Le chiourme ne lui voulait pas de mal et s'il l'avait désiré, il aurait pu prendre certaine liberté, jouir de certains privilèges et de passe-droits. Il ne l'a pas fait. C'est pour ça que les bagnards se sont mis à l'affectionner...

L'homme, par habitude, baissa le ton comme s'il avait craint d'être entendu.

— Il faut vous dire, ma petite dame, que votre homme ne pense qu'à une chose : s'évader... Il étudie, se rend compte, s'apprête, et la première occasion je vous prie de croire qu'il ne la laissera pas échapper... je vous en fiche mon billet... Tout le monde le sait... tout le monde l'y aidera... et ce qui est mieux — c'est des choses comme ça qui se passent au bagne — tout le monde lui garde le secret...

— Il proteste de son innocence...

— Non, ma petite dame, il n'en jacte point... C'est une chose qu'il conserve sous le front... Mais nous autres, on s'a fait notre opinion là-dessus... Et voilà !

Il s'était assis tout au bord d'un large fauteuil. Tout à l'heure, en entrant, il avait l'air d'une bête habituée à la nuit et qui ne voit pas clair en plein jour, mais maintenant il se trouvait un peu plus à l'aise.

Tout à coup, Régine le vit qui retirait un de ses godillots.

Il posa sur le tapis un pied nu dont la propreté était plus que douteuse, sans se préoccuper du geste de surprise et de dégoût de la jeune femme.

Avec son couteau il souleva une des deux semelles.

D'entre les semelles il retira un papier aplati entre deux cartons et le déplia.

C'était une enveloppe cachetée qui portait le nom de Régine.

Il la tendit. Elle la prit avec crainte.

— C'est une lettre de lui... Telle qu'il me l'a confiée, telle je vous la remets. Je ne l'ai pas décachetée et je ne sais pas ce qu'il y a dedans... Il m'avait dit de ne pas la lire. J'avais promis. Nous autres, les bagnards, on est des gens de parole.

Elle saisit le papier dans ses deux mains agitées d'un tremblement violent.

— Vous êtes évadé ?

— Non, libéré...

— Voulez-vous de l'argent?

— Dame ! ça ne se refuse jamais...

— Tenez...

Elle lui tendit un petit portefeuille... Il l'agrippa avec une avidité de sauvage.

— Et merci, monsieur, merci pour le moment de bonheur que vous venez de m'apporter...

Il salua gauchement et s'en alla, laissant derrière lui, dans le petit salon où Régine l'avait reçu, une odeur rance de linge humide, de sueur, de tabac, de vin et d'alcool.

Ce fut dans la chambre aux reliques qu'elle s'enferma pour déchirer l'enveloppe, pour déplier la lettre et pour la lire.

Elle ne contenait que quelques lignes.

Le pauvre forçat, sans doute, n'avait pas pu en écrire davantage.

« Aime-moi... Aime-moi toujours... Je n'ai pas démérité de toi... Oui, tu m'aimes... Je ne doute pas de ta fidélité... Tu me reverras bientôt... Je n'aurais pas la force d'attendre vingt ans dans cet enfer... Je t'en supplie, aie confiance et ne m'oublie pas... Garde ta foi entière en moi comme je garde en toi, en ta tendresse, en ton ardent amour, ma foi plus grande qu'elle ne fut jamais... J'invoque chaque jour ta chère image jolie et je caresse contre mon cœur ma Christiane adorée...

« Mais surtout, Régine, surtout, autour de toi veille, veille bien et sois défiante ! Ici, j'ai tant réfléchi ! Je me suis tant souvenu, dans le silence du bagne, pendant les nuits lourdes où le corps trop fatigué ne trouve pas le sommeil...

« Et je me suis rappelé un mot de Marjory que je ne t'avais pas dit :

« — Vous n'avez pas de plus grand ennemi que Corradin !

« Sois sur tes gardes, Régine, et veille autour de toi ! »

La voix venait de bien loin, mais Régine l'entendait.

Elle murmura, résolue et le regard chargé de menaces :

« Ne crains rien, ami chéri... Je t'aime et je travaille pour toi ! »

XVI

LE LIVRE DES MERVEILLES

Le divorce de Régine fut prononcé vers la fin du mois de juin de cette même année. Ainsi que l'avait fait prévoir Corradin, la procédure avait été très simple et aucune difficulté n'avait été soulevée.

Il était ivre de joie.

Lorsqu'il faisait, devant Régine, allusion à leur mariage, il n'obtenait pas d'elle une certitude. Elle avait jusqu'à présent éludé sa réponse définitive, mais cette imprécision, cette incertitude n'influait en rien sur lui et ne lui donnait aucun soupçon. Ne vivait-il pas avec elle dans une intimité croissante ? Certes, s'il n'avait été aveuglé par ses désirs fous, il aurait pu faire des remarques inquiétantes. Quand son affection devenait trop pressante, ses gestes trop caressants, il se heurtait soudain à une révolte qui ne se manifestait point par des paroles de reproche, mais par une obstination douce à ne rien lui livrer d'elle-même qui fût définitif. Elle voulait tromper cet homme, lui donner de l'espoir, l'entretenir dans une quiétude d'esprit qui l'empêcherait de deviner les dangers. C'est tout... De toute son âme et de tout son corps elle appartenait à l'homme qu'elle aimait...

Il disait :

— Vous voici maintenant séparée. Rien ne vous attache plus à lui... Régine, si vous ne m'aimez pas encore d'amour, comme je le voudrais, dites-moi du moins que vous avez pour moi assez d'affection pour que vous me donniez le droit de veiller sur vous et de vous rendre heureuse.

Que de fois cette phrase venait la solliciter ! Que de fois elle y avait répondu !

Mais, à présent, elle surprenait souvent chez Corradin, devant ses réponses qui restaient évasives, des sursauts de colère contre tant de retards ! Il commençait à s'étonner. De la surprise aux soupçons, le chemin n'était pas long. Le soupçon venu se changerait vite en certitude. La haine — et quelle haine ! — remplacerait l'amour... Et tous les rêves échafaudés par la jeune femme pour réhabiliter son mari s'écrouleraient du même coup.

Parfois même ses questions étaient nettes et brutales :

— Régine, vous m'avez fait attendre assez longtemps... Fixez vous-même l'époque de notre mariage... Vous mettrez ainsi un terme à mon impatience... En outre... En outre, on finirait peut-être autour de nous par mal interpréter notre amitié et, en nous voyant vivre ainsi l'un auprès de l'autre, ne craignez-vous pas...

Alors elle relevait la tête et disait avec tristesse :

— Oh ! ne m'a-t-on pas accusée déjà, lors du procès ?

— Mais c'était une infamie !

— Qui s'en doute ?

— Notre mariage mettrait fin à ces calomnies...

Ces attaques se renouvelaient presque tous les jours.

Elle traversait aussi parfois des crises d'incertitude pendant lesquelles, devant les difficultés presque insurmontables qu'elle rencontrait, elle se demandait :

« N'ai-je pas tort de soupçonner cet homme ? »

Elle récapitulait — que de nuits blanches elle y passait ! — les indices découverts. C'était si peu de chose ! Rien que de vagues soupçons qui ne s'appuyaient sur aucune certitude ! Pas une preuve !

L'amour de Corradin, longtemps caché, était-ce une preuve ? Est-ce que cet amour-là ne combattait pas plutôt en sa faveur ? Et cependant c'était de là qu'elle était partie pour soupçonner et pour entreprendre sa campagne terrible. Les morsures ?... Oui, peut-être... Mais elles s'expliquaient si aisément !... Le trouble de Corradin pendant le repas, le soir de l'assassinat de Marjory ?... Pouvait-on étayer là-dessus, sérieusement, un acte d'accusation ?... « A bon entendeur, salut ! » Cette locution avait été familière à Corradin, soit... Mais tant de gens l'emploient !... Les louches intrigues révélées par les livres de caisse ?... Elle savait trop bien que mis en face de ces agissements qui lui avaient paru, à elle comme à Lebourgeois, irréguliers, Corradin n'aurait pas de peine à se disculper, à les expliquer... Et tout cela tomberait à plat devant ces explications...

Les bras tendus dans le vide comme pour saisir le néant, elle s'écriait :

« Où est la preuve ? D'où viendra-t-elle ?

Elle en arrivait à souhaiter, non pas la preuve du crime, devant laquelle tout criminel s'incline, obligé à l'aveu, mais quelque découverte qui eût fortifié, au fond d'elle, sa croyance en lui criant :

« Tu ne te trompes pas ! Va maintenant, et poursuis ton but ! »

Un matin, Corradin lui tendit des journaux...

— Lisez, dit-il, il le faut, quelque tristesse qu'il y ait pour vous...

Les journaux annonçaient le divorce de Régine. Et, à ce propos, quelques-uns ne manquaient pas de rappeler l'affaire Marjory avec son mystère, le rôle qu'y avait joué la jeune femme et la condamnation de Julien Villandrit.

Ce n'était pas tout.

« Etrange coïncidence, lisait-on, en même temps qu'était prononcé le jugement qui sépare pour jamais la femme de son mari, des nouvelles nous parviennent de la Guyane, lesquelles, si elles ne sont point démenties et si elles avaient été connues plus tôt, eussent rendu le divorce inutile.

« La mort dénoue les situations les plus douloureuses. »

Régine pâlit affreusement et murmura :

« La mort ! »

Corradin s'approcha d'elle, et retint longuement contre ses lèvres les mains de la jeune femme... des mains glacées.

Elle répétait :

« La mort ! »

— Régine, vous avez besoin d'être seule ! Mais souvenez-vous, Régine, en parcourant ce triste récit, souvenez-vous que je vous aime...

— Oui, oui, mais, je vous en prie, laissez-moi... oh ! laissez-moi !

Quand il fut loin, elle lut :

« Avec trois compagnons, le grand Lafosse, Bloquart et Grobin — on connut tous les détails qui vont suivre par ce dernier, qui survécut seul et fut repris par les gardiens — Julien Villandrit avait réussi à tromper la surveillance de la chiourme, à descendre le Maroni et à gagner le bord de la mer. L'alarme donnée, on s'était mis à leur poursuite et c'est alors que commença le chapitre tragique d'un terrible roman d'aventures... Ils échappèrent en se jetant dans le fleuve, plongeant la tête sous les herbes et ne reparaissant que lorsqu'ils étaient à bout de souffle et qu'il fallait respirer... Cela dura toute la nuit... A la pointe de l'aube du lendemain, ils furent un instant aperçus au moment où ils s'engageaient dans les rochers rouges de la falaise... Ils reçurent des coups de fusil... Villandrit eut la jambe traversée et la fuite en fut ralentie. Ses trois compagnons ne l'abandonnèrent pas et se relayèrent pour l'aider à marcher, après l'avoir pansé avec un morceau de toile de leur blouse et une application de feuilles de palétuviers. Lafosse et Bloquart, deux lutteurs, deux colosses, le portèrent à tour de rôle quand il était trop fatigué. Ce fut dans ces conditions que se continua la poursuite.

« Ils arrivèrent à une crevasse qu'il fallut franchir.

Elle n'avait guère plus de trois mètres de large. Pour les trois hommes, et pour Villandrit sans blessure, c'eût été un jeu... En portant Villandrit, cela devenait impossible... Et ils entendaient au loin dans les roches les cris des gardiens qui cherchaient leur piste.

« Alors, les trois forçats, se liant par les bras et les jambes et formant ainsi un pont vivant, se laissèrent tomber d'un bord à l'autre, retenus d'un côté par des racines, s'accrochant de l'autre côté à une pierre. Villandrit s'aventura sur eux, se traîna à genoux, et franchit l'obstacle...

« Epuisé, Villandrit resta un instant évanoui.

« Ils se croyaient sauvés. Ils se trompaient.

« Réfugiés en une sorte d'îlot, dans la falaise, ils ne pouvaient se montrer sans risquer de recevoir des balles, car les gardiens occupaient tous les alentours. Et, n'ayant que de maigres provisions, ils étaient menacés de périr de faim et de soif.

« Ils tinrent conseil et leur dernier mot fut :

« — Mieux vaut la mort que le bagne ! Nous n'y rentrerons pas vivants...

« Villandrit avait enroulé autour des reins une corde qu'il avait mis trois ans à tresser et qu'il avait réussi à cacher à tous les surveillants... Lafosse l'attacha à un arbre, sur l'extrême bord de la falaise, et la laissa pendre dans le vide... Puis il descendit... La falaise était à pic sur la mer, droite comme une muraille... Mais, à mi-hauteur, une excavation pouvait servir d'abri et la corde, rattachée là, dans une anfractuosité, serait assez longue pour rejoindre les petites pirogues des indigènes qu'on apercevait, de là-haut, doucement balancées par la houle.

« Lafosse remonta, expliqua son projet. Il était très simple. Ils se tiendraient cachés dans la grotte tout le temps que dureraient les recherches de la chiourme. Quand les poursuivants se décourageraient, croyant les quatre forçats ou morts ou évadés, ils dégringoleraient jusqu'au pied de la falaise et gagneraient la haute mer par une des embarcations.

« Lafosse descendit le premier, emportant Villandrit sur ses épaules.

« Ensuite ce fut le tour de Bioquart.

« Au moment où il mettait le pied dans la grotte, la corde se rompit autour de l'arbre et Grobin ne put réussir à les rejoindre.

« Un quart d'heure après, il était repris.

« On l'interrogea sur ses trois compagnons.

« Il répondit :

« — Ils se sont jetés à la mer... Il y avait un fameux saut... Mais ils aimaient mieux cela que de rentrer au bagne...

« On le crut... Les forçats étant morts, la poursuite fut abandonnée.

« D'autres détails furent connus quelque temps après, par un bateau allemand.

« Le bateau avait rencontré en pleine mer une barque à la dérive et à la lunette on put apercevoir dans la barque trois corps étendus, sans mouvement. On détacha un canot qui s'en approcha et qui revint aussitôt. Un quartier-maître annonça :

« — Trois morts !

« Il n'y avait pas à s'en préoccuper. La première lame un peu forte retournerait la pirogue et les trois corps seraient la proie des requins.

« Deux heures après, le même jour, la barque en dérive fut accostée par une chaloupe hollandaise qui faisait le service de la côte du Maroni.

« Sur les trois hommes, deux étaient morts...

« Le troisième respirait : on le sauva.

« Mais la version donnée par le bateau allemand fut seule connue...

« Et voilà pourquoi les journaux annoncèrent que Villandrit avait trouvé la mort dans sa tentative d'évasion.

« Or, l'homme qui, aux terribles privations, à la faim, à la soif, aux brûlures du soleil implacable, à la folie furieuse, avait résisté ; l'homme qui avait trouvé la force de vivre dans le souvenir de sa femme, et en évoquant l'image chérie de sa fille...

« Cet homme-là, c'était Villandrit !... »

Quand Régine eut terminé sa lecture, saisie d'un découragement, d'un désespoir immense, elle mur-

mura, comme le Christ, sur la croix, s'adressant à son père :

« Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? »

. . . . . .

Corradin se rappelait un mot que lui avait dit Régine :

« Vous avez fait ma conquête... mais ce n'est pas tout, il faut faire celle de Christiane ! »

Et il n'était pas loin de penser que l'inimitié de l'enfant à son égard devait être pour beaucoup dans les retards, les prétextes, tous les atermoiements qui venaient de la mère.

Alors et depuis ce moment, il n'avait plus rien négligé pour rentrer dans la confiance de la fillette et effacer son inexplicable rancune.

Jadis, il lui avait apporté ses premiers livres, les belles histoires des petits enfants, et les images qui les ravissent d'émotion ou qui les font rire.

Il s'était même amusé souvent à lui en faire la lecture.

D'une intelligence précoce, si précoce même que les médecins avaient recommandé de ne pas fatiguer ce jeune cerveau, elle comprenait des récits qu'on donne aux enfants bien au-dessus de son âge... Elle en parlait... elle s'y enthousiasmait... elle en rêvait.

Il y avait trois ans de cela et elle n'avait guère que sept ans, il lui avait apporté, en revenant de Paris, un volume de la Bibliothèque rose. Le *Livre des Merveilles*, contes de Nathanaël Stowne, illustrés par Bertall, qui la passionnèrent. Elle vécut pendant des mois en compagnie de ce livre, où elle se faisait relire, ou bien relisait elle-même, le *Toucher d'Or*, le *Paradis des Enfants*, la *Cruche miraculeuse*... Elle s'attendrissait sur le malheur de la gentille mariée, la fille du roi Midas, que son père, en l'embrassant, avait changée en une statue d'or... et sur le désespoir du père qui adorait sa fille... Et elle ne se consolait que lorsque l'enfant redevenait vivante. Elle lut le *Paradis des enfants*, où de mauvais garçons ouvrent le couvercle de la boîte d'où

soudain s'échappent par le monde les Pensées, les Passions, les Soucis, cent cinquante sortes de Chagrins, et les Maladies et les Méchancetés et les Malices ; mais au fond de la boîte, quand tous ces vilains oiseaux se sont envolés, reste une petite personne merveilleuse de lumière et de bonté... l'Espérance !... Le conte disait : « Elle vient dès que nous souffrons... C'est elle qui spiritualise la terre, qui la renouvelle sans cesse... Ses ailes ont un reflet d'arc-en-ciel, car si sa nature est joyeuse, elle n'en est pas moins faite de larmes tout autant que de sourires... » Et après avoir lu, Christiane voulut pendant longtemps qu'on l'appelât : Espérance !

Puis, un beau jour, elle s'était aperçue qu'il y avait un second volume, une suite à ce *Livre des merveilles*.

Elle l'avait réclamée à celui qu'elle appelait encore, en ce temps-là : « Bon ami Henri ! »

Il avait promis...

Et sans doute avait-il oublié sa promesse, car le second volume n'était jamais venu !

Le mois de juillet 1914, pendant lequel s'agitèrent les destinées du monde, ramenait l'anniversaire de Christiane, et tous les ans on le lui avait souhaité, même depuis que le malheur s'était abattu sur les Basses-Bruyères. Corradin y songeait. Il voulait frapper un grand coup sur l'imagination de l'enfant, afin de la ramener à lui Il s'était occupé, pendant les derniers jours, à organiser une gentille fête du soir avec le parc et les jardins illuminés de lanternes vénitiennes, et il avait convoqué à cette fête les petites filles et les petits garçons des villages voisins.

Régine, bien entendu, était au courant des projets de Corradin. Elle ne s'y opposait pas. Elle savait bien que toutes les tentatives de l'homme se heurteraient contre l'obstination enfantine dans laquelle il y avait quelque chose de l'instinct, plus fort que toute volonté.

En laissant faire, elle associait pour ainsi dire Christiane à ses projets secrets, faisant partager à l'enfant sa complicité dans l'œuvre formidable de

châtiment et de réhabilitation qu'elle avait entreprise.

Elle n'ignorait pas qu'en outre de cette fête nocturne, Corradin ménageait à Christiane d'autres surprises, sur lesquelles on lui avait gardé le secret.

Régine ne fut donc pas étonnée lorsque, dans l'après-midi de cette journée-là, une domestique de Corradin, Florentine, qui le servait depuis longtemps au pavillon, accourut aux Basses-Bruyères.

— Je viens de la part de Monsieur, demander à Madame si elle veut bien me permettre d'emmener Mlle Christiane au pavillon... Monsieur désire beaucoup lui montrer quelque chose qui lui fera plaisir assurément.

Quels que soient leurs sentiments intimes, la curiosité des enfants s'éveille vite.

Les yeux de Christiane brillaient.

Cependant, elle dit :

— Viens avec moi, maman...

— Non, mon enfant... C'est inutile... Florentine te conduira... Je sais de quoi il s'agit...

Tout à coup, Christiane, avec une hésitation étrange, toujours l'instinct parlant en elle, pose à sa mère une question dont Régine est troublée :

— Et il faudra que j'accepte, dis, maman ?...

Régine baisse la tête et sa voix s'altère...

— Oui, mon enfant, accepte !

Alors Christiane partit avec la bonne, questionnant celle-ci, voulant savoir.

— Oh ! mademoiselle, on m'a défendu de rien vous apprendre... Je me ferais gronder... Bien sûr que si je vous le disais, ça ne serait plus une surprise, et je n'ai pas le droit d'enlever ce plaisir-là à mon maître...

Mais au pavillon, Corradin était absent.

Un coup de téléphone de la fabrique venait de l'appeler en toute hâte aux ateliers où il était arrivé un accident grave à trois métiers. Le contremaître avait parlé de sabotage. Corradin s'était hâté d'accourir, mais il avait recommandé, au pavillon, de faire attendre Christiane dans son bureau et de lui donner quelques livres pour qu'elle prît patience.

— Eh bien ! asseyez-vous dans son fauteuil, mademoiselle... Ce ne sera pas long, car autrement il ne vous ferait pas rester... Ne touchez pas aux papiers qui sont sur la table.

Elle ouvrit un placard rempli de dossiers, mais où deux rayons soutenaient des piles de livres, la plupart reliés et dont les titres rébarbatifs n'avaient rien de séduisant pour une curiosité enfantine, *Traité pratique de la fabrication des lainages, tissage mécanique, tissus artistiques, Traité de la teinture et de l'impression, Fixage des couleurs*, etc., etc. Toutefois, il y avait là aussi des voyages illustrés, toute la collection du *Tour du Monde*, presque tous les Jules Verne, des Boussenard.

— C'est là dedans que vous trouverez peut-être quelque chose pour vous amuser...

Tout de suite, Christiane avait distingué un livre enseveli sous des avalanches d'autres volumes, de revues, de magazines scientifiques ! Oh ! comme elle la connaissait bien, la jolie et flamboyante couverture ! C'est parmi ces livres-là qu'elle avait lu les *Contes de fées*, les *Contes d'Andersen*, la *Caravane*, *A fond de cale*, la *Sœur de Gribouille*, les *Malheurs de Sophie*, les *Mémoires d'un âne*, et tant d'autres.

Elle montra la couverture rose :

— C'est ce livre-là que je veux, dit-elle.

Et quand elle l'eut entre les mains et qu'elle l'ouvrit, elle jeta un cri de joie...

— Ah ! quel bonheur !...

C'était la seconde partie du *Livre des merveilles*.

Elle s'en empara avec une sorte de passion et courut se jeter tout au fond d'un large canapé de cuir, les jambes repliées sous elle et d'abord elle commença sa prise de possession du volume en regardant les images : Ariane suppliant son père, le terrible roi Minos, de ne pas livrer Thésée au Minotaure monstrueux, Ariane donnant à Thésée le fil qui lui permettra de retrouver son chemin dans le labyrinthe, Thésée combattant le Minotaure, et les Pygmées et les Dents de dragon, le palais de Circé, les Grains de grenade, et la Toison d'or...

Puis elle lut... Une heure après, elle lisait encore quand un appel du téléphone retentit.

Elle prit le récepteur...

Corradin lui disait qu'il en avait pour une partie de l'après-midi à travailler à la fabrique et lui conseillait de retourner aux Basses-Bruyères, où il promettait de venir la prendre dès qu'il serait libre... à la sortie des ouvriers...

Elle partit, mais elle emportait son livre, qu'elle continua de lire, tout en marchant.

Elle alla s'asseoir à l'ombre d'une charmille, en face des fenêtres de Régine, et celle-ci l'aperçut, descendit et la rejoignit... L'enfant releva à peine la tête, sourit à sa mère et reprit sa lecture.

— Eh bien ! chérie, cette surprise qu'on te ménageait ? Tu ne m'en dis rien...

L'enfant expliqua brièvement, et, de nouveau, se pencha sur les belles histoires.

— Que lis-tu donc avec tant d'adeur ?

— Figure-toi, maman, c'est le *Livre des merveilles*... pas le mien... je le connais par cœur, mais l'autre partie que je n'ai jamais lue et que Célestine a trouvée dans une armoire du bureau de M. Henri...

Elle le feuilleta d'un air ennuyé et ajouta tout à coup :

— Seulement, voilà, c'est très fâcheux, parce qu'il manque des mots, même des lignes...

— Comment cela ?... Il aurait été rongé par les souris ?...

— Non, c'est coupé net comme avec des ciseaux... Regarde cette page... Crois-tu ? Comment a-t-on pu s'amuser à pareille chose ?...

Régine retint un cri. Brusquement, elle arrache le livre des mains de l'enfant stupéfaite, le parcourt, et la voici toute pâle, terrifiée...

Elle se rappelle, dans le dossier parcouru au Palais de Justice, la lettre infâme et lâche, composée avec des caractères ou des mots entiers découpés... et ces caractères lui semblent pareils à ceux de ce livre... aussi larges... aussi hauts... aussi nets... Dans ces histoires merveilleuses, où Christiane se plongeait avec délices, par-ci par-là, des découpures, faites

comme à l'emporte-pièce, et parfois aussi des phrases entières qui ont sauté, même une demi-page, parce qu'il était plus facile d'en enlever ainsi et des lettres et des mots...

Pour elle, aucun doute... Du reste, la certitude, elle l'obtiendra facilement. Au parquet, le contrôle sera aisé et la preuve deviendra évidente...

— Dis, maman, pourquoi a-t-on fait ces découpures ?...

Elle eut envie de lui crier :

— Pour commettre une action infâme... pour trahir ton père et l'envoyer au bagne !...

Elle se contenta de serrer contre elle la fillette et de la couvrir de baisers...

C'était par elle, l'innocente, que lui venait l'évidence de la trahison de l'autre !

— Tu ne me rends pas mon livre, maman ?

— Plus tard, chérie, plus tard... Du reste, voici M. Corradin qui vient nous rejoindre...

En effet, Corradin s'approchait... joyeusement... et, encore loin, il criait à Christiane :

— A nous deux, maintenant, ma chérie... et je connais une gentille fillette qui, bientôt, va être très contente...

En arrivant, il vit bien le livre rouge entre les mains de Régine, mais n'y prit point garde...

— N'est-ce pas, le *Livre des merveilles*, vous voudrez bien me le laisser jusqu'à ce que j'aie fini de le lire ?...

— Mais, certainement, ma chérie... Comment...

Il s'arrêta, les yeux fixés sur le volume rose que Régine semblait serrer dans ses deux mains avec un geste exaspéré... Il se rappelait... Julien disparu, vainement cherché par la police... ravitaillé en secret par Christiane avec la voiture de sa poupée... les préparatifs de Régine pour faire fuir son mari... et la lettre... la lettre qui était venue tout à coup à la justice trahir le secret du refuge au fond de la citerne... la lettre écrite avec des caractères et des mots découpés dans un livre...

Dans le livre que le destin mettait aux mains de Régine !

Il frémit...

Et, de nouveau, il se demanda si vraiment la jeune femme ne soupçonnait rien.

Christiane par une question naïve, augmenta son trouble :

— Dites-moi... pourquoi y a-t-il des découpures un peu partout ? C'est dommage. On ne comprend plus bien le sens de l'histoire...

— Je ne sais pas, ma gentille... Le livre est tel que je l'ai acheté...

— Et vous ne me le donniez pas ? Vous le gardiez chez vous ?

— C'est que je l'avais oublié !...

Corradin essuya son front couvert de sueur...

Ayant relevé les yeux sur Régine, il vit qu'elle le considérait d'un air étrange.

Son désarroi, en cette minute, fut tel qu'il fut près de se livrer. Une réflexion le remit sur pied et lui rendit son aplomb.

Pour que ce livre fût un danger, il faudrait que Régine eût connaissance de la lettre de trahison... et cela n'était pas vraisemblable... Dès lors, qu'avait-il à craindre ?

Rassuré, il se mit à sourire.

— Puisque ce volume n'est pas complet et qu'il est détérioré, je vais le reprendre... je le reporterai au libraire qui me l'a vendu et j'en rapporterai un autre...

Régine sentit le piège.

Si elle gardait le livre, elle allait éveiller des doutes chez Corradin et le mettre désormais sur la défensive.

Si elle le rendait, elle se privait d'une preuve de l'infamie...

Mais cette preuve ? Elle ne vaudrait que pour elle, et non pour la justice ?

Déjà elle tendait le livre rose à Corradin.

Déjà Corradin tendait la main pour le reprendre, son cœur battait avec violence.

Ce fut Christiane qui s'interposa pour la seconde fois, comme la Destinée.

— Non, non, maman, garde le livre !... J'ai commencé le Minotaure. Quand j'aurai fini, il sera bien

temps et j'attendrai pour les autres histoires... J'en étais au moment où : « Le jeune héros prit l'extrémité du fil de soie dans sa main gauche, dans la droite son glaive à poignée d'or tiré du fourreau et s'avança avec intrépidité dans les mystérieux détours... » Thésée va rencontrer le Minotaure et se battre avec lui... Je veux savoir la fin...

Le bras tendu de Régine se replia, gardant le livre.

Régine disait, en s'efforçant de sourire :

— Ne lui faites pas de peine !

Et Corradin, rassuré, n'osa pas insister.

— Viens, chérie, dit-il à Christiane ; il faut que je te montre ma surprise...

Sa mère l'entendit bientôt, vers les communs, pousser des cris de joie.

Corradin lui présentait une petite voiture, élégante et légère, attelée d'un âne.

C'était le rêve de l'enfant, depuis longtemps caressé.

Déjà, elle venait de sauter dans la voiture, prenait les guides, et partait vers le bois.

Et comme l'âne n'avait point de nom, elle lui en avait tout de suite trouvé un :

— Allez, Colibri, plus vite... plus vite !... Ne soyez pas entêté, Colibri...

Elle disparut vers la fontaine Saint-Jean, sous la frondaison des beaux arbres...

Les lecteurs retrouveront les personnages de cet intéressant roman dans le prochain volume de la même collection ayant pour titre : « LA VOIX DU SANG ».

Imp. G. Mauchaussat, 16, rue François-Guibert, Paris (18e). France. 2/1937.

LE LIVRE NATIONAL

Collection où les amateurs de romans passionnants trouvent les œuvres les plus captivantes des meilleurs romanciers populaires.

Derniers ouvrages parus :

973.	**Xavier de MONTÉPIN**	Deux berceaux, un ruban noir.
974.	**Arthur BERNEDE**	Les nouveaux gangsters de Paris.
975.	—	Un cœur déchiré.
976.	**Marcel PRIOLLET**	Ci-gît l'amour.
977.	**Gaston-Ch. RICHARD**	L'Epervier de Kaâli.
978.	—	L'Enigme de Cawdor.
979.	**George DELRAC**	Ames Brisées.
980.	**Charles MÉROUVEL**	Jean la Mort.
981.	—	Le Drame d'Argouges.
982.	**H.-J. MAGOG**	Le Maître des Fauves.
983.	**Jules MARY**	Diane-la-Pâle.
984.	—	La Joie d'aimer.
985.	**René VINCY**	Le Chemin du Péché.
986.	**Charles VAYRE**	Vendue ! !
987.	**Gaston-Ch. RICHARD**	Le Dieu de jade rouge.
988.	—	Le Temple du lac Amer.
989.	**Marcel PRIOLLET**	Cœur ardent n'a pas d'hiver.
990.	**Maxime VILLEMER**	Crimes d'un Ange.
991.	**Aristide BRUANT**	L'épouse Vierge.
992.	—	L'héroïsme de Mildah.
993.	**H.-J. MAGOG**	Le meilleur de la vie.
994.	**Charles MÉROUVEL**	Ville Maudite.
995.	—	Martha.
996.	**Arthur BERNÈDE**	Les Sacrifiées.
997.	**Paul d'AIGREMONT**	Pauvre Petiote.

Nouvelle série

1.	**Jules MARY**	La Femme aux yeux changeants.
2.	**Marcel PRIOLLET**	La Voleuse de Secrets.
3.	**Gaston-Ch. RICHARD**	Sous le Signe de Caïn.
4.	—	Le Jugem...
5.	**F. du BOISGOBEY**	Margot-la...
6.	**Arthur BERNÈDE**	L'Amour ...
7.	—	L'Assassin...
8.	**H.-J. MAGOG**	Beaux Yeu...
9.	**Jules MARY**	La Maison...

.....4401
. .5..F

EN VENTE PARTOUT

Envoi du catalogue franco
sur demande adressée aux

...itions TALLANDIER 75, rue Dareau, PARIS (XIVe)

Compte Chèques-Postaux 226-41

IMP. CRÉMIEU, R. DES SUISSES, PARIS (FRANCE)